LES OEUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE. REVUES, CORRIGEES &...


HELENÆ AVGV
STÆ DVCISSÆ
EX LIBRIS

LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

Reveuës, corrigées & augmentées.

Enrichies de Figures en Taille-douce.

A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë saint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chappelle.
ET
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Forests.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

VOICY *une nouvelle édition des Oeuvres de feu Monsieur de Moliere, augmentée de sept Comedies & plus correcte que les precedentes, dans lesquelles la negligence des Imprimeurs avoit laissé quantité de fautes considerables, jusqu'à omettre ou changer des Vers en beaucoup d'endroits. On les trouvera rétablis dans celle-cy, & ce n'est pas un petit service rendu au public par ceux qui ont pris ce soin, puisque les nombreuses Assemblées qu'on voit encore tous les jours aux representations des Comedies de ce fameux Auteur, font assez connoistre le plaisir qu'on se fera de les avoir dans leur pureté. On peut dire que jamais homme n'a mieux sceu que luy remplir le precepte, qui veut que la Comedie instruise en divertissant. Lors qu'il a raillé les hommes sur leurs déffauts, il leur a appris à s'en corriger, & nous verrions*

peut-estre encore aujourd'huy regner les mêmes sottises qu'il a condamnées, si les portraits qu'il a fait d'aprés nature, n'avoient esté autant de miroirs dans lesquels ceux qu'il a jouez se sont reconnus. Sa raillerie estoit delicate, & il la tournoit d'une maniere si fine, que quelque satyre qu'il fist, les interessez, bien loin de s'en offenser, rioient eux-mêmes du ridicule qu'il leur faisoit remarquer en eux. Son nom fut Jean Baptiste Poquelin; il estoit Parisien, fils d'un Valet de Chambre Tapissier du Roy, & avoit esté receu dés son bas âge en survivance de cette Charge, qu'il a depuis exercée dans son quartier jusques à sa mort. Il fit ses Humanitez au College de Clermont; & comme il eut l'avantage de suivre feu Monsieur le Prince de Conty dans toutes ses Classes, la vivacité d'esprit qui le distinguoit de tous les autres, luy fit acquerir l'estime & les bonnes graces de ce Prince, qui l'a toûjours honoré de sa bienveillance & de sa protection. Le succés de ses études fut tel qu'on pouvoit l'attendre d'un genie aussi heureux que le sien. S'il fut fort bon Humaniste, il devint encor plus grand Philosophe. L'inclination qu'il avoit pour la Poësie le fit s'appliquer à lire les Poëtes avec un soin tout particulier: il les possedoit parfaitement, & sur tout Terence. Il l'avoit choisi comme le plus excellent modele qu'il eust

à se proposer, & jamais personne ne l'imita si bien qu'il a fait. Ceux qui conçoivent toutes les beautez de son Avare, & de son Amphytrion, soutiennent qu'il a surpassé Plaute dans l'un & dans l'autre. Au sortir des Ecoles de Droit il choisit la profession de Comedien, par l'invincible penchant qu'il se sentoit pour la Comedie. Toute son étude & son application ne furent que pour le Theatre. On sçait de quelle maniere il y a excellé, non seulement comme Acteur par des talens extraordinaires, mais comme Auteur, par le grand nombre d'Ouvrages qu'il nous a laissez, & qui ont tous leurs beautez proportionnées aux sujets qu'il a choisis.

Il tâcha dans ses premieres années de s'establir à Paris avec plusieurs enfans de famille, qui par son exemple, s'engagerent comme luy dans le party de la Comedie sous le titre de l'Illustre Theatre; *mais ce dessein ayant manqué de succés (ce qui arrive à beaucoup de nouveautez) il fut obligé de courir par les Provinces du Royaume, où il commença de s'acquerir une fort grande reputation.*

Il vint à Lyon en 1653. *& ce fut là qu'il exposa au public sa premiere Comedie; c'est celle de l'Etourdy. S'estant trouvé quelque temps aprés en Languedoc, il alla offrir ses services à feu Monsieur le Prince de Conty,*

Gouverneur de cette Province, & Viceroy de Catalogne. Ce Prince qui l'estimoit, & qui alors n'aimoit rien tant que la Comedie, le receut avec des marques de bonté tres-obligeantes, donna des appointemens à sa Trôupe, & l'engagea à son service, tant auprés de sa personne, que pour les Etats de Languedoc.

La seconde Comedie de Mr. de Moliere fut representée aux Etats de Beziers, sous le titre du Dépit amoureux.

En 1658. ses amis luy conseillerent de s'approcher de Paris, en faisant venir sa Troupe dans une Ville voisine : C'estoit le moyen de profiter du credit que son merite luy avoit acquis auprés de plusieurs personnes de consideration, qui s'interessant à sa gloire, luy avoient promis de l'introduire à la Cour. Il avoit passé le carnaval à Grenoble, d'où il partit aprés Pasques, & vint s'établir à Roüen. Il y sejourna pendant l'Esté, & aprés quelques voyages qu'il fit à Paris secrettement, il eut l'avantage de faire agréer ses services & ceux de ses camarades à MONSIEUR, Frere Unique de Sa Majesté, qui luy ayant accordé sa protection, & le titre de sa Troupe, le presenta en cette qualité au Roy & à la Reine Mere.

Ses compagnons qu'il avoit laissez à Roüen

en partirent auſſi-toſt, & le 24. *Octobre* 1658. *cette Troupe commença de paroiſtre devant leurs Majeſtez & toute la Cour, ſur un Theatre que le Roy avoit fait dreſſer dans la Salle des Gardes du vieux Louvre. Nicomede, Tragedie de Monſieur de Corneille l'aiſné, fut la Piece qu'elle choiſit pour cet éclatant debut. Ces nouveaux Acteurs ne déplurent point, & on fut ſur tout fort ſatisfait de l'agrément & du jeu des Femmes. Les Fameux Comediens qui faiſoient alors ſi bien valoir l'Hoſtel de Bourgogne, eſtoient preſens à cette repreſentation. La Piece eſtant achevée, Monſieur de Moliere vint ſur le Theatre, & aprés avoir remercié Sa Majeſté en des termes tres-modeſtes, de la bonté qu'elle avoit euë d'excuſer ſes deffauts & ceux de toute ſa Troupe, qui n'avoit paru qu'en tremblant devant une Aſſemblée ſi Auguſte; il luy dit que l'envie qu'ils avoient euë d'avoir l'honneur de divertir le plus grand Roy du monde, leur avoit fait oublier que Sa Majeſté avoit à ſon ſervice d'excellens Originaux, dont ils n'eſtoient que de tres-foibles copies; mais que puis qu'Elle avoit bien voulu ſouffrir leurs manieres de campagne, il la ſupplioit tres-humblement d'avoir agreable qu'il luy donnaſt un de ces petits divertiſſemens qui luy avoient acquis quelque reputa-*

tion, & dont il regaloit les Provinces.

Ce compliment dont on ne rapporte que la ſubſtance fut ſi agreablement tourné, & ſi favorablement receu, que toute la Cour y applaudit, & encore plus à la petite Comedie, qui fut celle du Docteur Amoureux. Cette Comedie qui ne contenoit qu'un Acte, & quelques autres de cette nature, n'ont point eſté imprimées : Il les avoit faites ſur quelques idées plaiſantes ſans y avoir mis la derniere main ; & il trouva à propos de les ſupprimer, lors qu'il ſe fut propoſé pour but dans toutes ſes pieces d'obliger les hommes à ſe corriger de leurs deffauts. Comme il y avoit long-temps qu'on ne parloit plus de petites Comedies, l'invention en parut nouvelle, & celle qui fut repreſentée ce jour-là, divertit autant qu'elle ſurprit tout le monde. Monſieur de Moliere faiſoit le Docteur, & la maniere dont il s'acquita de ce perſonnage le mit dans une ſi grande eſtime, que ſa Majeſté donna ſes Ordres pour établir ſa Troupe à Paris. La Salle du petit Bourbon luy fut accordée pour y repreſenter la Comedie alternativement avec les Comediens Italiens. Cette Troupe dont Monſieur de Moliere eſtoit le chef, & qui comme je l'ay deja dit, prit le titre de la Troupe de MONSIEUR, commença à repreſenter en public le 3. Novembre 1658. & donna pour nouveautez

l'Etourdy & le Depit amoureux, qui n'avoient jamais esté jouez à Paris.

En 1659. *Monsieur de Moliere fit la Comedie des Precieuses ridicules. Elle eut un succés qui passa ses esperances : Comme ce n'estoit qu'une piece d'un seul Acte qu'on representoit aprés une autre de cinq, il la fit jouer le premier jour au prix ordinaire : mais le peuple y vint en telle affluence, & les applaudissemens qu'on luy donna furent si extraordinaires, qu'on redoubla le prix dans la suite ; ce qui réussit parfaitement à la gloire de l'Auteur, & au profit de la Troupe.*

L'année suivante il fit le Cocu imaginaire, qui eut un succés pareil à celuy des Precieuses.

Au mois d'Octobre de la mesme année, la Salle du petit Bourbon fut démolie pour ce grand & magnifique Portail du Louvre, que tout le monde admire aujourd'huy. Ce fut pour Monsieur de Moliere une occasion nouvelle d'avoir recours aux bontez du Roy, qui luy accorda la Salle du Palais Royal, où Monsieur le Cardinal de Richelieu avoit donné autrefois des spectacles dignes de sa magnificence. L'estime dont sa Majesté l'honnoroit augmentoit de jour en jour, aussi bien que celle des Courtisans les plus éclairez ; le merite & les bonnes qualitez de Monsieur de Moliere faisant de tres-grands progrez dans

tous les esprits. Son exercice de la Comedie ne l'empeschoit pas de servir le Roy dans sa Charge de Valet de Chambre où il se rendoit tres-assidu. Ainsi il se fit remarquer à la Cour pour un homme civil & honneste, ne se prevalant point de son merite & de son credit, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qui il estoit obligé de vivre, ayant l'ame belle, liberale; en un mot, possedant, & exerçant toutes les qualitez d'un parfaitement honneste-homme.

Quoiqu'il fust tres-agreable en conversation lors que les gens luy plaisoient, il ne parloit guere en compagnie, à moins qu'il ne se trouvast avec des personnes pour qui il eust une estime particuliere: cela faisoit dire à ceux qui ne le connoissoient pas qu'il estoit réveur & mélancolique; mais s'il parloit peu, il parloit juste, & d'ailleurs il observoit les manieres & les mœurs de tout le monde: il trouvoit moyen ensuite d'en faire des applications admirables dans ses Comedies, où l'on peut dire qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille, & qui regardoient ce qui se passoit dans son domestique. C'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois.

En 1661. *il donna la Comedie de l'Ecole*

des Maris & celle des Fâcheux ; en 1662. *celle de l'Ecole des femmes & la Critique, & ensuite plusieurs pieces de Theatre qui luy acquirent une si grande reputation, que Sa Majesté ayant étably en* 1663. *des gratifications pour un certain nombre de Gens de Lettres, Elle voulut qu'il y fust compris sur le pied de mille francs.*

La Troupe qui representoit ses Comedies estoit si souvent employée pour les divertissemens du Roy, qu'au mois d'Aoust 1665. *Sa Majesté trouva à propos de l'arrester tout-à-fait à son service, en luy donnant une pension de* 7000. *livres ; Monsieur de Moliere, & les principaux de ses compagnons allerent prendre congé de MONSIEUR, & luy faire leurs tres-humbles remerciemens, de la protection qu'il avoit eu la bonté de leur donner.*

Son Altesse Royale s'applaudit du choix qu'il avoit fait d'eux, puisque le Roy les trouvoit capables de contribuer à ses plaisirs, & particulierement à toutes les belles Festes qui se faisoient à Versailles, à S. Germain, à Fontaine-bleau, & à Chambord, & en mesme temps ce Prince leur donna des marques obligeantes de la continuation de son estime.

La Troupe changea de titre, & prit celuy de la Troupe du Roy, qu'elle a toûjours rete-

nu jusques à la jonction qui a esté faite en 1680.

Aprés qu'elle fut à sa Majesté, Monsieur de Moliere continua de donner plusieurs Pieces au Theatre, tant pour les plaisirs du Roy que pour les divertissemens du public, & s'acquit par-là cette haute reputation qui doit éterniser sa memoire.

Toutes ses Pieces n'ont pas d'égales beautez, mais on peut dire que dans ses moindres il y a des traits qui n'ont pû partir que de la main d'un grand maistre, & que celles qu'on estime les meilleures, comme le Misantrope, le Tartufe, les Femmes sçavantes, &c. sont des chef-d'œuvres qu'on ne sçauroit assez admirer.

Ce qui estoit cause de cette inégalité dans ses ouvrages, dont quelques-uns semblent negligez en comparaison des autres, c'est qu'il estoit obligé d'assujettir son genie à des sujets qu'on luy prescrivoit, & de travailler avec une tres-grande precipitation, soit par les Ordres du Roy, soit par la necessité des affaires de la Troupe, sans que son travail le détournast de l'extrême application, & des études particulieres qu'il faisoit sur tous les grands Rôles qu'il se donnoit dans ses Pieces. Jamais homme n'a si bien entré que luy dans ce qui fait le jeu naïf du Theâtre. Il a épuisé toutes les matieres qui luy ont pû fournir quel-

que chose ; & si les critiques n'ont pas esté entierement satisfaits du dénouëment de quelques-unes de ses Comedies, tant de beautez avoient prévenu pour luy l'esprit de ses auditeurs, qu'il estoit aisé de faire grace à des taches si legeres.

Enfin en 1673. *aprés avoir réussi dans toutes les Pieces qu'il a fait representer, il donna celle du Malade imaginaire, par laquelle il a finy sa carriere à l'âge de cinquante-deux ou cinquante-trois ans. Il y jouoit la Faculté de Medecine en corps, aprés avoir joué les Medecins en particulier dans plusieurs autres, où il a trouvé moyen de les placer ; ce qui a fait dire que les Medecins estoient pour Moliere, ce que le vieux Poëte estoit pour Terence.*

Lors qu'il commença les representations de cette agreable Comedie, il estoit malade en effet d'une fluxion sur la poitrine qui l'incommodoit beaucoup, & à laquelle il estoit sujet depuis quelques années. Il s'estoit joué luy-mesme sur cette incommodité dans la cinquiéme Scene du second Acte de l'Avare, lors qu'Arpagon dit à Frosine : Je n'ay pas de grandes incommoditez Dieu mercy, il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps ; *A quoy Frosine répond,* Vostre fluxion ne vous sied point mal, & vous

avez grace à touſſer. *Cependant c'eſt cette toux qui a abregé ſa vie de plus de vingt ans. Il eſtoit d'ailleurs d'une tres-bonne conſtitution, & ſans l'accident qui laiſſa ſon mal ſans aucun remede, il n'euſt pas manqué de forces pour le ſurmonter.*

Le 17. *Février, jour de la quatriéme repreſentation du Malade imaginaire, il fut ſi fort travaillé de ſa fluxion qu'il eut de la peine à jouer ſon Rôle ; il ne l'acheva qu'en ſouffrant beaucoup, & le public connut aiſément qu'il n'eſtoit rien moins que ce qu'il avoit voulu jouer : en effet, la Comedie eſtant faite il ſe retira promptement chez luy, & à peine eut-il le temps de ſe mettre au lit, que la toux continuelle dont il eſtoit tourmenté, redoubla ſa violence. Les efforts qu'il fit furent ſi grands, qu'une veine ſe rompit dans ſes poulmons. Auſſi-toſt qu'il ſe ſentit en cet eſtat, il tourna toutes ſes penſées du coſté du Ciel ; un moment aprés il perdit la parole, & fut ſuffoqué en demie heure par l'abondance du ſang qu'il perdit par la bouche.*

Tout le monde a regretté un homme ſi rare, & le regrette encore tous les jours ; mais particulierement les perſonnes qui ont du bon gouſt & de la delicateſſe. On l'a nommé le Terence de ſon ſiecle : ce ſeul mot renferme toutes les louanges qu'on luy peut donner. Il n'eſtoit pas

ſeulement inimitable dans la maniere dont il ſouſtenoit tous les caracteres de ſes Comedies; mais il leur donnoit encore un agrément tout particulier par la juſteſſe qui accompagnoit le jeu des Acteurs; un coup d'œil, un pas, un geſte, tout y eſtoit obſervé avec une exactitude qui avoit eſté inconnuë juſques-là ſur les Theatres de Paris.

Sa mort dont on a parlé diverſement, fit incontinent paroiſtre quantité de Madrigaux ou Epitaphes. La pluſpart eſtoient ſur les Medecins vangez, qu'on pretendoit l'avoir laiſſé mourir ſans ſecours, par reſſentiment de ce qu'il les avoit trop bien jouez dans ſes Comedies. De tout ce qu'on fit ſur cette mort rien ne fut plus approuvé que ces quatre vers latins qu'on a trouvé à propos de conſerver. Le Lecteur obſervera que ſur la fin de la Comedie le malade imaginaire qui eſtoit repreſenté par cet excellent Auteur, contrefait le mort.

Roſcius hic ſitus eſt triſti Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere, ludus erat.
Dum ludit mortem, Mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere ſæva negat.

Aprés la mort de Monſieur de Moliere, le Roy eut deſſein de ne faire qu'une Troupe de celle qui venoit de perdre ſon Illuſtre chef, & des Acteurs qui occupoient l'Hoſtel de Bour-

gogne ; mais les divers intereſts des familles des Comediens n'ayant pû s'accommoder, ils ſupplierent ſa Majeſté d'avoir la bonté de laiſſer les Troupes ſeparées comme elles étoient, ce qui leur fut accordé ; à la reſerve de la Salle du Palais Royal qui fut deſtinée pour la repreſentation des Opera en Muſique. Ce changement obligea les compagnons de Monſieur de Moliere à chercher un autre lieu, & ils s'établirent avec permiſſion & ſur les Ordres de ſa Majeſté, ruë Mazarini, au bout de la ruë Guenegaud, toûjours ſous le meſme titre de la Troupe du Roy.

Les commencemens de cet eſtabliſſement ont eſté heureux, & les ſuittes tres-avantageuſes ; les Comediens compagnons de Monſieur de Moliere ayant ſuivi les maximes de leur fameux Fondateur, & ſoutenu ſa reputation d'une maniere ſi ſatisfaiſante pour le Public, qu'enfin il a plû au Roy d'y joindre tous les Acteurs & Actrices des autres Troupes de Comediens qui eſtoient dans Paris, pour n'en faire qu'une ſeule Compagnie. Ceux du Marais y avoient eſté incorporez en 1673. ſuivant les intentions de ſa Majeſté, & par Ordonnance de Monſieur de la Reynie Lieutenant General de la Police, donnée le 25. Juin de la meſme année, ce Theatre fut ſupprimé pour toûjours.

Les

Les Comediens de l'Hostel de Bourgogne, qui depuis un si grand nombre d'années portoient le titre de la seule Troupe Royale ont esté rëünis avec la troupe du Roy le 25. Aoust 1680. cela s'est fait suivant l'Ordre de sa Majesté donné à Charleville le 18. du mesme mois, par Monsieur le Duc de Crequy Gouverneur de Paris, premier Gentilhomme de la Chambre en année, & confirmé par une Lettre de Cachet, en date du 21. Octobre.

Cette rëünion des deux troupes qui a mis les Comediens Italiens en possession du Theatre de l'Hostel de Bourgogne, a esté d'autant plus agreable à sa Majesté, qu'elle avoit eu dessein de la faire, comme on l'a déja expliqué, incontinent aprés la mort de Monsieur de Moliere. Il n'y a plus presentement dans Paris que cette seule Compagnie de Comediens du Roy entretenus par sa Majesté : Elle est établie en son Hostel ruë des Fossez, & represente tous les jours sans interruption ; ce qui a esté une nouveauté utile aux plaisirs de cette superbe Ville, dans laquelle avant la jonction il n'y avoit Comedie que trois fois chaque semaine, sçavoir le Mardy, le Vendredy & le Dimanche, ainsi qu'il s'estoit toûjours pratiqué.

Cette Troupe est si nombreuse que fort souvent il y a Comedie à la Cour & à Paris en

mesme jour, sans que la Cour ny la Ville s'apperçoivent de cette division. La comedie en est beaucoup mieux jouée, tous les bons Acteurs estant ensemble pour le serieux, & pour le comique.

AVIS AU LECTEUR.

CETTE nouvelle édition eſt augmentée de ſept Comedies qui n'ont pas eſté imprimées juſques à preſent ; il y en a quatre dans le ſeptiéme Volume qui ſont, Le Dom Garcie de Navarre ou le Prince jaloux ; l'Impromptu de Verſaille ; Dom Juan ou le Feſtin de Pierre ; & Melicerte, Paſtorale. Il y en a trois dans le huitiéme Volume qui ſont, Les Amans magnifiques ; la Comteſſe d'Eſcarbagnas, & le Malade imaginaire ; cette derniere Piece avoit eſté ſi mal imprimée dans les Editions precedentes, qu'outre pluſieurs Scenes, tout le troiſiéme Acte n'eſtoit point de Monſieur de Moliere : On vous la donne icy corrigée ſur l'Original de l'Autheur.

Tous les vers qui ſont marquez avec deux virgules renverſées qu'on nomme ordinairement Guillemets, ſont des vers que les Comediens ne recitent point dans leurs repreſentations, parce que les Scenes ſont trop longues, & que d'ailleurs n'eſtant pas

neceſſaires, ils refroidiſſent l'action du Theatre. Monſieur de Moliere a ſuivi ces obſervations auſſi-bien que les autres Acteurs. Cependant comme ces vers ſont tous de luy, & que tout ce qu'il a fait doit eſtre eſtimé, on s'eſt contenté de les marquer, ſans vouloir en rien retrancher, afin de vous donner tous ſes Ouvrages dans leur entiere perfection.

STANCES
POUR MONSIEUR
DE MOLIERE.

EN vain mille jaloux Eſprits,
Moliere, oſent avec meſpris
Cenſurer un ſi bel Ouvrage,
Ta charmante naïſveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la poſterité.

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la verité,
Chacun profite à ton Eſcole,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon,
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte Sermon.

Que tu ris agreablement,
Que tu badines ſçavamment :
Celuy qui ſceut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loy,
Jadis ſous le nom de Terence,
Sceut-il mieux badiner que toy?

Laiſſe gronder tes Envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,
Que c'eſt à tort qu'on te revere,
Que tu n'es rien moins que plaiſant ;
Si tu ſçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

Par M. ***

EPITAPHIUM PRO MOLLERO COMOEDO.

HIc facunde jaces facetiarum
Molleri Arbiter & Pater jocorum;
Salſi dramatis artifex & Actor
Auſus qui proceres ſecare & Urbem.
Plaudentes ſimul, & ſimul frementes
Noras utilibus docêre nugis,
Et ridens vitium vafer notabas
Ipſe ſic melior Catone cenſor.

Auth. D. DE MEZERAY,
Regi à Conſ. & Hiſtoriog. S. M.

MADRIGAL.

QUand Moliere employant de l'art les plus beaux traits,
Nous peignit des humains les differens portraits,
Nous deûmes nos plaiſirs à ſon rare genie :
Mais il ne doit qu'à luy cet honneur ſans égal,
D'avoir eſté l'Original
Dont la France jamais ne verra de Copie.

MARCEL.

PLACIDIS MANIBUS
JOANNIS BAPTISTÆ POQUELINI MOLERII,
COMICORUM SUI SÆCULI
Poëtarum facilè Principis.

EPITAPHIUM.

HIc ſitus eſt vitiorum hominum, dum viveret, hoſtis,
Illos cùm ſcriptis, voce, vel argueret.
Dicendo verum vitiis non ipſe pepercit.
Huic Deus ut parcat, Lector amice, roga.

MARCEL.

Traduction de l'Epitaphe.

CY giſt cet ennemy des vices de ſon temps,
De qui la voix fit autant que la plume;
Il ſceut par l'une & l'autre en delaſſant nos ſens,
Des ſeveres leçons corriger l'amertume.
Homme qui que tu ſois qui l'eus pour ton Cenſeur,
N'épargnant pas tes mœurs ny ta perſonne,
Pour le payer des ſoins qui t'ont rendu meilleur,
Prie au moins que Dieu luy pardonne.

MARCEL.

L'ESTOURDY

L'ESTOURDY
OU LES
CONTRE-TEMPS.
COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Petit Bourbon, au mois de Novembre 1658.

Par la Troupe de Monſieur Frere Unique du Roy.

ACTEURS.

LELIE, fils de Pandolfe.

CELIE, esclave de Trufaldin.

MASCARILLE, valet de Lelie.

HYPOLITE, fille d'Anselme.

ANSELME, vieillard.

TRUFALDIN, vieillard.

PANDOLFE, vieillard.

LEANDRE, fils de famille.

ANDRES, crû Egyptien.

ERGASTE, valet.

UN COURIER.

DEUX TROUPES de Masques.

La Scene est à Messine.



LES CONTRETEMPS

L'ESTOURDY OU LES CONTRE-TEMPS.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LELIE.

HE' bien ! Leandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son Rival portera plus d'obstacle.
Preparez vos efforts, & vous défendez bien,
Seur que de mon costé je n'épargneray rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! Maſcarille.

MASCARILLE.

Quoy?

LELIE.

Voicy bien des affaires;
J'ay dans ma paſſion toutes choſes contraires:
Leandre aime Celie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, eſt encor mon rival.

MASCARILLE.

Leandre aime Celie?

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé! ouy, tant pis, c'eſt-là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me deſeſperer,
Puiſque j'ay ton ſecours je dois me raſſeurer;
Je ſçay que ton eſprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui luy fût difficile,
Qu'on te peut appeller le Roy des ſerviteurs,
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Hé, tréve de douceurs,
Quand nous faiſons beſoin nous autres miſerables,
Nous ſommes les cheris & les incomparables;

Et dans un autre temps, dés le moindre couroux
Nous ſommes les coquins qu'il faut roüer de coups.

LELIE.

Ma foy, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin diſcourons de l'aimable captive,
Dy ſi les plus cruels & plus durs ſentimens
Ont rien d'impenetrable à des traits ſi charmans:
Pour moy, dans ſes diſcours, comme dans ſon viſage,
Je voy pour ſa naiſſance un noble témoignage,
Et je croy que le Ciel dedans un rang ſi bas,
Cache ſon origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous eſtes romaneſque avecque vos chimeres.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'eſt, Monſieur, voſtre pere, au moins à ce qu'il dit,
Vous ſçavez que ſa bile aſſez ſouvent s'aigrit,
Qu'il peſte contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportemens luy bleſſent la viſiere:
Il eſt avec Anſelme en parole pour vous,
Que de ſon Hypolite on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'eſt dans le ſeul mariage,
Qu'il pourra rencontrer dequoy vous faire ſage.
Et s'il vient à ſçavoir que rebutant ſon choix
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puiſſance
Vous ſouſtrait au devoir de voſtre obeïſſance,
Dieu ſçait quelle tempeſte alors éclatera,
Et de quels beaux ſermons on vous régalera.

LELIE.

Ah! tréve, je vous prie, à voſtre Rhetorique,

MASCARILLE.

Mais vous, tréve plutoſt à voſtre Politique,
Elle n'eſt pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LELIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher?
Que chez moy les avis ont de triſtes ſalaires?

Qu'un valet conſeiller y fait mal ſes affaires?

MASCARILLE.

Il ſe met en couroux! tout ce que j'en ay dit
N'eſtoit rien que pour rire, & vous ſonder l'eſprit:
D'un cenſeur de plaiſirs ay-je fort l'encolure,
Et Maſcarille eſt-il ennemy de nature?
Vous ſçavez le contraire, & qu'il eſt tres-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'eſtre trop humain.
Mocquez-vous des ſermons d'un vieux barbon de pere;
Pouſſez voſtre bidet, vous dis-je, & laiſſez-faire;
Ma foy j'en ſuis d'avis, que ces penards chagrins,
» Nous viennent eſtourdir de leur comptes badins,
» Et vertueux par force, eſperent par envie
» Oſter aux jeunes gens les plaiſirs de la vie,
» Vous ſçavez mon talent, je m'offre à vous ſervir.

LELIE.

Ah! c'eſt par ces diſcours que tu peux me ravir.
Au reſte, mon amour, quand je l'ay fait paraiſtre,
N'a point eſté mal vû des yeux qui l'ont fait naiſtre;
Mais Leandre à l'inſtant vient de me déclarer,
Qu'à me ravir Celie il ſe va preparer.
C'eſt pourquoy dépeſchons, & cherche dans ta teſte,
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conqueſte.
Trouve ruſes, détours, fourbes, inventions,
Pour fruſtrer mon rival de ſes pretentions.

MASCARILLE.

Laiſſez-moy quelque temps réver à cette affaire.
Que pourrois-je inventer pour ce coup neceſſaire?

LELIE.

Hé bien, le ſtratageſme?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toûjours marche à pas meſurez.
J'ay trouvé voſtre fait, il faut.... non, je m'abuſe.
Mais ſi vous alliez....

LELIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.

J'en ſongeois une.

LELIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas ? . . .

LELIE.

Quoy ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anſelme.

LELIE.

Et que luy puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il eſt vray, c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne ſçay.

LELIE.

C'en eſt trop à la fin ;
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de réver,
A chercher les biais que nous devons trouver ;
Et pourrions par un prompt achat de cette eſclave,
Empeſcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent icy,
Trufaldin qui la garde eſt en quelque ſoucy,

Et trouvant ſon argent qu'ils luy font trop attendre,
Je ſçay bien qu'il ſeroit tres-ravi de la vendre :
Car enfin en vray ladre il a toûjours veſcu ,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'eſcu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur tout il révere :
Mais le mal c'eſt.....

LELIE.

Quoy c'eſt ?

MASCARILLE.

Que Monſieur voſtre pere
Eſt un autre vilain qui ne vous laiſſe pas,
Comme vous voudriez-bien , manier ſes ducats ;
Qu'il n'eſt point de reſſort qui pour voſtre reſſource,
Puſt faire maintenant ouvrir la moindre bourſe:
Mais tâchons de parler à Celie un moment,
Pour ſçavoir là-deſſus quel eſt ſon ſentiment.
Sa feneſtre eſt icy.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle,
Fait de nuit & de jour exacte ſentinelle ;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur ! la-voila qui ſort tout à propos.

SCENE III.

LELIE, CELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah ! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma veuë
Les celestes attraits dont vous estes pourveuë !
Et, quelque mal cuisant que m'ayent causé vos yeux,
Que je prens de plaisir à les voir en ces lieux !

CELIE.

Mon cœur qu'avec raison vostre discours estonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous asseurer que c'est sans mon congé.

LELIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure,
Je mets toute ma gloire à cherir leur blessure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut ;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du temps, & sçachons viste d'elle
Ce que....

TRUFALDIN *dans la maison.*

Celie.

MASCARILLE.

Hé bien ?

LELIE.

O! rencontre cruelle!
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler?

MASCARILLE.

Allez retirez-vous; je ſçauray luy parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, MASCARILLE, & LELIE *retiré dans un coin.*

TRUFALDIN *à Celie.*

Que faites-vous dehors? & quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je deffens de parler à perſonne?

CELIE.

Autrefois j'ay connû cet honneſte garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin?

CELIE.

Ouy, luy-meſme.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout voſtre, & ma joye eſt extrême
De pouvoir ſaluer en toute humilité,
Un homme dont le nom eſt par tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Tres-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-eſtre;
Mais je l'ay veuë ailleurs, où m'ayant fait connoiſtre

Les grands talens qu'elle a pour ſçavoir l'avenir,
Je voulois ſur un poinct un peu l'entretenir.

TRUFALDIN

Quoy ! te mélerois-tu d'un peu de diablerie ?

CELIE.

Non, tout ce que je ſçay n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voicy donc ce que c'eſt. Le Maiſtre que je ſers,
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers.
Il auroit bien voulu du feu qui le devore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore :
Mais un dragon veillant ſur ce rare threſor,
N'a pû, quoy qu'il ait fait, le luy permettre encor ;
Et, ce qui plus le gêne & le rend miſerable,
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour ſçavoir ſi ſes ſoins amoureux
Ont ſujet d'eſperer quelque ſuccez heureux,
Je viens vous conſulter, ſeur que de voſtre bouche
Je puis apprendre au vray le ſecret qui nous touche.

CELIE.

Sous quel Aſtre ton Maiſtre a-t-il receu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un Aſtre à jamais ne changer ſon amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire,
La ſcience que j'ay m'en peut aſſez inſtruire ;
Cette fille a du cœur, & dans l'adverſité
Elle ſçait conſerver une noble fierté ;
Elle n'eſt pas d'humeur à trop faire connaiſtre
Les ſecrets ſentimens qu'en ſon cœur on fait naiſtre :
Mais je les ſçay comme elle, & d'un eſprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CELIE.

Si ton Maiſtre en ce poinct de conſtance ſe picque,

Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'apprehende plus de soûpirer en vain;
Il a lieu d'esperer, & le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traitez, & voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup, mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE

C'est-là tout le mal-heur.

MASCARILLE.

Au diable le fâcheux qui toûjours nous éclaire.

CELIE.

Je vay vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquieter,
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter;
Et je vous l'envoyois ce serviteur fidelle,
Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourveu qu'entre nous deux le prix soit arresté.

MASCARILLE.

La peste soit la beste.

TRUFALDIN.

Ho! Ho! qui des deux croire?
Ce discours au premier, est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le sçavez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sçay ce que je sçay;
J'ay crainte icy dessous de quelque manigance:
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence:
Et vous filoux fieffez, ou je me trompe fort,
Mettez pour me joüer vos flutes mieux d'accord.

MASCARILLE.

C'est bien fait; je voudrois qu'encor sans flatterie,

Il nous eût d'un baston chargez de compagnie ;
A quoy bon se montrer ? & comme un Estourdy,
Me venir démentir de tout ce que je dy ?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Ouy, c'estoit fort l'entendre.
Mais quoy, cette action ne me doit point surpren-
dre,
Vous estes si fertile en pareils Contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'estonnent plus les gens.

LELIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupa-
ble !
Le mal est-il si grand qu'il soit irreparable ?
Enfin, si tu ne mets Celie entre mes mains,
Songe au moins de Leandre à rompre les desseins,
Qu'il ne puisse acheter avant moy cette Belle.
De peur que ma presence soit encor criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE.

Fort bien. A dire vray, l'argent
Seroit dans nostre affaire un seur & fort agent ;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE V.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAr mon chef, c'eſt un ſiecle eſtrange que le noſtre :
J'en ſuis confus, jamais tant d'amour pour le bien ;
Et jamais tant de peine à retirer le ſien.
Les dettes aujourd'huy, quelque ſoin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourſe entre agreablement :
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baſte, ce n'eſt pas peu que deux mille francs dûs
Depuis deux ans entiers me ſoient enfin rendus,
Encore eſt-ce un bon-heur.

MASCARILLE.

O ! Dieu, la belle proye
A tirer en volant ! chut, il faut que je voye,
Si je pourrois un peu de prés le careſſer.
Je ſçay bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme....

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Voſtre Nerine :

ANSELME.

ANSELME.

Que dit-elle de moy cette gente aſſaſſine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flâme.

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,

Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends contant !

MASCARILLE.

Peut s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure :
Anſelme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'Hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras eſteindre mes ardeurs ?

ANSELME.

Mais pourquoy juſqu'icy me les avoir celées ?
Les filles, par ma foy, ſont bien diſſimulées !
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu ? quoique vieux,
J'ay de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Ouy, vraiment ce viſage eſt encor fort mettable ;
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des agreables.

ANSELME.

Si bien donc : . . .

MASCARILLE *veut prendre ſa bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous ;

Ne vous regarde plus : . . .

ANSELME.

Quoy ?

MASCARILLE.

Que comme un époux :

Et vous veut. . . .

ANSELME.

Et me veut ?....

MASCARILLE.

Et vous veut quoy qu'il tienne,
Prendre la bourſe.

ANSELME.

La !

MASCARILLE *prend la bourſe.*

La bouche avec la ſienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Vien-ça, lors que tu la verras,
Vante-luy mon merite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laiſſez-moy faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduiſe.

ANSELME.

Ah ! vrayment je faiſois une étrange ſottiſe,
Et tu pouvois pour toy m'accuſer de froideur :
Je t'engage à ſervir mon amoureuſe ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre preſent recompenſer ton zele ;
Tien, tu te ſouviendras...

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plaiſt.

ANSELME.

Laiſſez-moy.

MASCARILLE.

Point du tout, j'agis ſans intereſt.

ANSELME.

Je le ſçay ; mais pourtant....

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je ;
Je ſuis homme d'honneur, cela me des-oblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille !

MASCARILLE.

O long diſcours !

ANSELME.

Je veux
Regaler par tes mains cet objet de mes vœux ;
Et je vais te donner dequoy faire pour elle
L'achapt de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez voſtre argent,
Sans vous mettre en ſoucy, je feray le preſent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'aprés vous payerez ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit, donne-la pour moy ; mais ſur tout fay ſi bien,
Qu'elle garde toûjours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VI.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE.

A Qui la bourſe ?

ANSELME.

Ah ! Dieu, elle m'eſtoit tombée,
Et j'aurois aprés crû qu'on me l'euſt dérobée,

Je vous ſuis bien tenu de ce ſoin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent :
Je vay m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

C'eſt eſtre officieux, & tres-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foy, ſans moy, l'argent eſtoit perdu pour luy.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'huy
D'un jugement tres-rare, & d'un bon-heur extrême
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'eſt-ce donc ? qu'ay-je fait ?

MASCARILLE.

Le ſot, en bon François,
Puis que je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il ſçait bien l'impuiſſance où ſon pere le laiſſe,
Qu'un rival qu'il doit craindre, étrangement nous preſſe ;
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moy tout ſeul la honte & le danger....

LELIE.

Quoy ? c'eſtoit....

MASCARILLE.

Ouy, bourreau, c'eſtoit pour la captive,
Que j'attrapois l'argent dont voſtre ſoin nous prive.

LELIE.

S'il eſt ainſi j'ay tort ; mais qui l'euſt deviné ?

MASCARILLE.

Il faloit, en effet, eſtre bien rafiné.

LELIE.

Tu me devois par ſigne avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Ouy, je devois au dos avoir mon luminaire;
Au nom de Jupiter, laiſſez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos;
Un autre aprés cela quitteroit tout peut-eſtre:
Mais j'avois medité tantoſt un coup de maiſtre,
Dont tout preſentement je veux voir les effets,
A la charge que ſi.....

LELIE.

Non, je te le promets,
De ne me meſler plus de rien dire, ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc, voſtre veuë excite ma colere.

LELIE.

Mais ſur tout haſte-toy de peur qu'en ce deſſein....

MASCARILLE.

Allez, encor un coup, j'y vay mettre la main.
Menons bien ce projet, la fourbe ſera fine,
S'il faut qu'elle ſuccede ainſi que j'imagine.
Allons voir.... bon, voicy mon homme juſtement.

SCENE VII.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Maſcarille.

MASCARILLE.

Monſieur?

PANDOLFE.

A parler franchement

Je ſuis mal ſatisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maiſtre ?
Vous n'eſtes pas le ſeul qui ſe plaigne de l'eſtre :
Sa mauvaiſe conduite inſupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant aſſez d'intelligence
Enſemble.

MASCARILLE.

Moy ? Monſieur, perdez cette croyance ;
Toûjours de ſon devoir je tâche à l'advertir :
Et l'on nous voit ſans ceſſe avoir maille à partir.
A l'heure meſme encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hypolite, où je le voy rebelle ;
Où par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenſer le reſpect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Ouy querelle, & bien avant pouſſée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien : car j'avois la penſée,
Qu'à tout ce qu'il faiſoit tu donnois de l'appuy.

MASCARILLE.

Moy ! voyez ce que c'eſt que du monde aujourd'huy,
Et comme l'innocence eſt toûjours opprimée.
Si mon integrité vous eſtoit confirmée,
Je ſuis auprés de luy gagé pour ſerviteur,
Vous me voudriez encor payer pour Precepteur :
Ouy, vous ne pourriez pas luy dire davantage,
Que ce que je luy dis, pour le faire eſtre ſage.
Monſieur, au nom de Dieu, luy fay-je aſſez-ſouvent,
Ceſſez de vous laiſſer conduire au premier vent,

Reglez-vous. Regardez l'honneste homme de pere
Que vous avez du Ciel, comme on le considere;
Cessez de luy vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme luy, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut: & que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? des chansons, dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maistresse:
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soûmis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort.
S'il estoit découvert: mais à vostre prudence
Je puis le confier avec toute asseurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis,
Par l'amour qu'une esclave imprime à vostre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche,
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je sui le secret confident....

PANDOLFE.

Vraiment, je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre?
Il faut.... j'ay toûjours peur qu'on nous vienne surprendre;

Ce seroit fait de moy s'il sçavoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accez auprés de Trufaldin;
Qu'il aille l'acheter pour vous dés ce matin.
Aprés si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des Marchands, & puis bien vous promettre,
D'en retirer l'argent qu'elle pourra couster:
Et malgré vostre fils de la faire écarter.
Car enfin si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien mesme il seroit résolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu:
Cet autre objet pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encore peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est tres-bien raisonné; ce conseil me plaist fort.
Je vois Anselme, va, je m'en vais faire effort,
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE.

Bon, allons avertir mon Maistre de cecy:
Vive la fourberie, & les fourbes aussi.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

HYPOLITE, MASCARILLE.

HYPOLYTE.

OUy, traître, c'eſt ainſi que tu me rends ſervice;
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela, l'euſſay-je ſoupçonné?
Tu payes d'impoſture, & tu m'en as donné!
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre,
Qu'on te verroit ſervir mes ardeurs pour Leandre,
Que du choix de Lelie, où l'on veut m'obliger,
Ton adreſſe & tes ſoins ſçauroient me dégager,
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere?
Et cependant icy tu fais tout le contraire:
Mais tu t'abuſeras, je ſçais un ſeur moyen,
Pour rompre cet achapt où tu pouſſes ſi bien;
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah! que vous eſtes prompte!
La Mouche tout d'un coup à la teſte vous monte;
Et, ſans conſiderer s'il a raiſon ou non,
Voſtre eſprit contre moy fait le petit demon.
J'ay tort, & je devrois ſans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vray, puis qu'ainſi l'on m'outrage.

HYPOLITE.

Par quelle illuſion penſe-tu m'éblouïr?
Traiſtre, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non : mais il faut ſçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre ſervice :
Que ce conſeil adroit qui ſemble eſtre ſans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard :
Que mon ſoin par leurs mains ne veut avoir Celie,
Qu'à deſſein de la mettre au pouvoir de Lelie :
Et faire que l'effet de cette invention
Dans le dernier excez portant ſa paſſion,
Anſelme rebuté de ſon pretendu gendre,
Puiſſe tourner ſon choix du coſté de Leandre.

HYPOLITE.

Quoy ? tout ce grand projet qui m'a miſe en courroux,
Tu l'as formé pour moy, Maſcarille ?

MASCARILLE.

Ouy, pour vous.
Mais puis qu'on reconnoiſt ſi mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la ſorte eſſuyer vos caprices,
Et que, pour recompenſe, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'impoſteur,
Je m'en vais reparer l'erreur que j'ay commiſe,
Et dés ce meſme pas, rompre mon entrepriſe.

HYPOLITE *l'arreſtant.*

Hé ! ne me traite pas ſi rigoureuſement,
Et pardonne aux tranſports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laiſſez-moy faire, il eſt en ma puiſſance,
De détourner le coup qui ſi fort vous offenſe.
Vous ne vous plaindrez point de mes ſoins deſormais :
Ouy, vous aurez mon Maiſtre, & je vous le promets.

HYPOLITE.

Hé ! mon pauvre garçon que ta colere ceſſe,
J'ay mal jugé de toy, j'ay tort, je le confeſſe :

Tirant sa bourse.
Mais je veux reparer ma faute avec cecy.
Pourrois-tu te resoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le sçaurois, quelque effort que je fasse
Mais vostre promptitude est de mauvaise grace.
Apprenez, qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HYPOLITE.

Il est vray, je t'ay dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux Louis guerissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé ! tout cela n'est rien, je suis tendre à ces coups.
Mais déja je commence à perdre mon couroux,
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HYPOLITE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose ?
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succez que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines ;
J'ay des ressorts tout prests pour diverses machines ;
Et quand ce stratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HYPOLITE.

Croy qu'Hypolite au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'esperance du gain n'est pas ce qui me flate.

HYPOLITE.

Ton maistre te fait signe, & veut parler à toy ;
Je te quitte : mais songe à bien agir pour moy.

SCENE IX.

MASCARILLE, LELIE.

LELIE.

QUe diable fais-tu-là ? tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir eſt pour moy ſans pareille :
Sans que mon bon genie au devant m'a pouſſé,
Déja tout mon bon-heur eut eſté renverſé.
C'eſtoit fait de mon bien, c'eſtoit fait de ma joye,
D'un regret eternel je devenois la proye ;
Bref, ſi je ne me fuſſe en ce lieu rencontré,
Anſelme avoit l'eſclave, & j'en eſtois fruſtré.
Il l'emmenoit chez luy ; mais j'ay paré l'atteinte,
J'ay détourné le coup, & tant fait, que par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

MASCARILLE.

Et trois ;
Quand nous ferons à dix, nous ferons une croix.
C'eſtoit par mon adreſſe, ô cervelle incurable !
Qu'Anſelme entreprenoit cet achapt favorable.
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos ſoins endiablez nous en viennent ſevrer,
Et puis pour voſtre amour je m'emploirois encore ?
J'aimerois mieux cent fois eſtre groſſe pecore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monſieur Sathan vous vinſt tordre le cou.

LELIE.

Il nous le faut mener en quelque Hoſtellerie,
Et faire ſur les pots décharger ſa furie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, LELIE.

MASCARILLE.

A Vos desirs enfin il a falu se rendre;
Malgré tous mes sermens je n'ay pû m'en défendre,
Et pour vos interests que je voulois laisser,
En de nouveaux perils viens de m'embarasser.
Je suis ainsi facile, & si de Mascarille
Madame la Nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit esté:
Toutesfois, n'allez pas sur cette seureté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une béveuë, & rompre mon attente;
Auprés d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons;
Mais, si d'oresnavant vostre imprudence éclate,
Adieu vous dy mes soins pour l'objet qui vous flate.

LELIE.

Non, je seray prudent, te dis-je, ne crains rien?
Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous en bien :
J'ay commencé pour vous un hardy ſtratagême :
Voſtre pere fait voir une pareſſe extrême
A rendre par ſa mort tous vos deſirs contens ;
Je viens de le tuer (de parole , j'entens)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie ,
Le bon-homme ſurpris a quitté cette vie :
Mais avant , pour pouvoir mieux feindre ce trépas ;
J'ay fait que vers ſa grange il a porté ſes pas.
On eſt venu luy dire , & par mon artifice ,
Que les ouvriers qui ſont aprés ſon édifice ,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor ,
Avoient fait par hazard rencontre d'un treſor ;
Il a volé d'abord , & comme à la campagne
Tout ſon monde à preſent hors nous deux l'accompagne ,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tuë aujourd'huy
Et produis un fantôme enſevely pour luy :
Enfin , je vous ay dit , à quoy je vous engage ,
Jouez bien voſtre rôle , & pour mon perſonnage ,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot ,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

LELIE *ſeul.*

Son eſprit , il eſt vray , trouve une étrange voye
Pour adreſſer mes vœux au comble de leur joye ;
Mais quand d'un bel objet on eſt bien amoureux ,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour eſt au crime une aſſez belle excuſe ,
Il en peut bien ſervir à la petite ruſe ,
Que ſa flâme aujourd'huy me force d'approuver ;
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juſte Ciel ! qu'ils ſont prompts , je les vois en parole ,
Allons nous preparer à joüer noſtre rôle.

SCENE II.

MASCARILLE, ANSELME.

MASCARILLE.

LA nouvelle a ſujet de vous ſurprendre fort,

ANSELME.

Eſtre mort de la ſorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort.
Je luy ſçay mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas ſeulement le temps d'eſtre malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut ſi haſte de mourir.

ANSELME.

Et Lelie?

MASCARILLE.

Il ſe bat, & ne peut rien ſouffrir:
Il s'eſt fait en maints lieux contuſion & boſſe,
Et veut accompagner ſon papa dans la foſſe;
Enfin, pour achever, l'excez de ſon tranſport
M'a fait en grande haſte enſevelir le mort,
De peur que cet objet qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allaſt ſemondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre juſqu'au ſoir,
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir.
Qui toſt enſevelit, bien ſouvent aſſaſſine,
Et tel eſt crû défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garentis trépaſſé comme il faut :
Au reſte , pour venir au diſcours de tantoſt ,
Lelie , & l'action luy ſera ſalutaire ,
D'un bel enterrement veut regaler ſon pere ,
Et conſoler un peu ce défunt de ſon ſort ,
Par le plaiſir de voir faire honneur à ſa mort :
Il herite beaucoup ; mais comme en ſes affaires ,
Il ſe trouve aſſez neuf, & ne voit encor gueres ;
Que ſon bien la pluſpart n'eſt point en ces quartiers ;
Ou que ce qu'il y tient conſiſte en des papiers ;
Il voudroit vous prier , enſuite de l'inſtance ,
D'excuſer de tantoſt ſon trop de violence ,
De luy preſter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déja dit , & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *ſeul.*

Juſques icy du moins tout va le mieux du monde ;
Tachons à ce progrés que le reſte réponde ,
Et de peur de trouver dans le port un écueil ,
Conduiſons le vaiſſeau de la main & de l'œil.

SCENE III.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

SOrtons, je ne ſçaurois qu'avec douleur tres-forte,
Le voir empaqueté de cette eſtrange ſorte :
Las ! en ſi peu de temps ! il vivoit ce matin !

MASCARILLE.

En peu de temps par fois on fait bien du chemin.

LELIE.

Ah !

ANSELME.

Mais quoy ! cher Lelie, enfin il eſtoit homme :
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

LELIE.

Ah !

ANSELME.

Sans leur dire gare elle abbat les humains.
Et contr'eux de tout temps a de mauvais deſſeins.

LELIE.

Ah !

ANSELME.

Ce fier animal pour toutes les prieres,
Ne perdroit pas un coup de ſes dents meurtrieres,
Tout le monde y paſſe.

LELIE.

Ah !

MASCARILLE.

Vous avez beau prefcher,
Ce deüil enraciné ne fe peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raifons voftre ennuy perfevere,
Mon cher Lelie, au moins, faites qu'il fe modere.

LELIE.

Ah !

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois fon humeur.

ANSELME.

Au refte, fur l'avis de voftre ferviteur,
J'apporte icy l'argent qui vous eft neceffaire,
Pour faire celebrer les obfeques d'un pere....

LELIE.

Ah ! ah !

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente fa douleur !
Il ne peut fans mourir, fonger à ce malheur.

ANSELME.

Je fçay que vous verrez aux papiers du bon-homme,
Que je fuis debiteur d'une plus grande fomme :
Mais, quand par ces raifons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement difpofer de mon bien.
Tenez, je fuis tout voftre, & le feray paroiftre.

LELIE *s'en allant.*

Ah !

MASCARILLE.

Le grand déplaifir que fent Monfieur mon Maiftre?

ANSELME.

Mafcarille, je croy qu'il feroit à propos,
Qu'il me fift de fa main un receu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Des évenemens l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Faiſons-luy ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'eſtat qu'il eſt, comment vous contenter ?
Donnez-luy le loiſir de ſe des-attriſter ;
Et quand ſes déplaiſirs prendront quelque allegeance,
J'auray ſoin d'en tirer d'abord voſtre aſſurance.
Adieu, je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennuy,
Et m'en vay tout mon ſaoul pleurer avecque luy.
Hi !

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt remply de beaucoup de traverſes,
Chaque homme tous les jours en reſſent de diverſes
Et jamais icy-bas...

SCENE IV.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH ! bons Dieux, je fremy !
Pandolfe qui revient ! fuſt-il bien endormy.
Comme depuis ſa mort ſa face eſt amaigrie !
Las ! ne m'approchez pas de plus prés, je vous prie ;

J'ay trop de repugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre tranſport ?

ANSELME.

Dites-moy de bien loin quel ſujet vous ameine,
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'eſt trop de courtoiſie, & veritablement
Je me ſerois paſſé de voſtre compliment.
Si voſtre ame eſt en peine & cherche des prieres,
Las ! je vous en promets, & ne m'effrayez gueres.
Foy d'homme épouvanté, je vais faire à l'inſtant,
Prier tant Dieu pour vous que vous ſerez content.
Diſparoiſſez-donc, je vous prie,
Et que le Ciel par ſa bonté,
Comble de joye & de ſanté
Voſtre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las ! pour un trépaſſé vous eſtes bien gaillart !

PANDOLFE.

Eſt-ce jeu ? dites-nous, ou bien ſi c'eſt folie,
Qui traite de défunt une perſonne en vie ?

ANSELME.

Helas ! vous eſtes mort, & je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoy ? j'aurois trépaſſé ſans m'en appercevoir ?

ANSELME.

Si-toſt que Maſcarille m'en a dit la nouvelle,
J'en ay ſenty dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous ? eſtes-vous éveillé ?
Me connoiſſez-vous pas ?

ANSELME.

Vous eſtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le voſtre,

Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un geant grandir ;
Et tout vostre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ay prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison cette naïveté,
Dont vous accompagnez vostre credulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais avec cette mort un tresor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a des-abusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon legitime.
Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remorts,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joüé piece, & fait supercherie ?
Ah ! vraiment ma raison vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien luy.
Malepeste du sot que je suis aujourd'huy !
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit joüer quelque farce à ma honte.
Mais, Pandolfe, aidez-moy vous-mesme à retirer.
L'argent que j'ay donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? ah ! voila l'encloüeure.
C'est là le nœud secret de toute l'avanture ?
A vostre dam : Pour moy, sans m'en mettre en soucy,
Je vais faire informer de cette affaire cy,
Contre ce Mascarille, & si l'on peut le prendre,
Quoy qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME *seul.*

Et moy, la bonne duppe, à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'huy je perde & sens & bien ?
Il me sied bien, ma foy, de porter teste grise,
Et d'estre encor si prompt à faire une sottise !
D'examiner si peu sur un premier rapport....
Mais je voy....

SCENE V.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

Maintenant avec ce passe-port,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, vostre douleur vous quitte.

LELIE.

Que dites-vous ? jamais elle ne quittera
Un cœur qui cherement toûjours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas, vous dire avec franchise,
Que tantost avec vous j'ay fait une méprise ;
Que parmi ces Louis, quoiqu'ils semblent tres-beaux,
J'en ay sans y penser meslé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moy de quoy mettre en leur place.
De nos faux Monnoyeurs l'insupportable audace

Pullule en cet Eſtat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui ſoit hors de ſoupçon :
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LELIE.

Vous me faites plaiſir de les vouloir reprendre ?
Mais je n'en ay point veu de faux, comme je croy.

ANSELME.

Je les connoiſtray bien, montrez, montrez-les moy :
Eſt-ce tout ?

LELIE.

Ouy.

ANSELME.

Tant mieux ; enfin je vous racroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche ;
Et vous, mon brave Eſcroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui ſe portent fort bien !
Et qu'auriez-vous donc fait ſur moy chetif beau-pere ?
Ma foy, je m'engendrois d'une belle maniere !
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort diſcret :
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELIE.

Il faut dire, j'en tiens ; quelle ſurpriſe extrême !
D'où peut-il avoir ſçeu ſi-toſt le ſtratagême ?

SCENE

SCENE VI.

MASCARILLE, LELIE.

MASCARILLE.

QUoy ? vous eſtiez ſorty ? je vous cherchois par tout :
Hé bien ! en ſommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en ſix coups au fourbe le plus brave,
Ca, donnez-moy que j'aille acheter noſtre eſclave,
Voſtre rival aprés ſera bien eſtonné.

LELIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné,
Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice ?

MASCARILLE.

Quoy ? que ſeroit-ce ?

LELIE.

Anſelme inſtruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous preſtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous mocquez peut-eſtre ?

LELIE.

Il eſt trop veritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LELIE.

Tout de bon, j'en ſuis inconſolable ?
Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moy, Monſieur ? quelque ſot, la colere fait mal :

Et je veux me choyer, quoy qu'enfin il arrive:
Que Celie aprés tout ſoit ou libre ou captive,
Que Leandre l'achette, ou qu'elle reſte-là,
Pour moy, je m'en ſoucie autant que de cela.

LELIE.

Ah ! n'aye point pour moy ſi grande indifference,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier mal-heur, ne m'avoûras tu pas,
Que j'avois fait merveille ; & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deüil ſi vray-ſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû veritable ?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous loüer.

LELIE.

Et bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouer ;
Mais, ſi jamais mon bien te fut conſiderable,
Repare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains, je n'ay pas le loiſir.

LELIE.

Maſcarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fay moy ce plaiſir.

MASCARILLE.

Non, je n'en feray rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit, il vous eſt loiſible.

LELIE.

Je ne te puis fléchir ?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer preſt ?

MASCARILLE.

Ouy.

LELIE.

Je vais le pouſſer.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaiſt.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu Maſcarille.

MASCARILLE.

Adieu Monſieur Lelie.

LELIE.

Quoy ? . . . .

MASCARILLE.

Tuez-vous donc viſte : ah ! que de longs devis !

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foy, pour avoir mes habits,
Que je fiſſe le ſot, & que je me tuaſſe.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'eſtoit que grimace ;
Et, quoy que ces eſprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'eſt point aujourd'huy ſi prompt à ſe tuer ?

SCENE VII.

LEANDRE, TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à l'oreille de Leandre.

LELIE.

Que vois-je ? mon rival & Trufaldin ensemble !
Il achette Celie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut :
Pour moy, j'en suis ravi ; voila la recompense
De vos brusques erreurs, de vostre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire ? dy, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sçay.

LELIE.

Laisse-moy, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LELIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empescher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace ;
Je jette encor un œil pitoyable sur vous,
Laissez-moy l'observer, par des moyens plus doux

Je vay, comme je croy, sçavoir ce qu'il projette.

TRUFALDIN.

Quand on viendra tantost, c'est une affaire faite.

MASCARILLE.

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins
Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LEANDRE.

Graces au Ciel, voila mon bon-heur hors d'atteinte,
J'ay sçeu me l'assurer, & je n'ay plus de crainte;
Quoy que desormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traistre! ô bourreau d'homme!

LEANDRE.

D'où procede cela? qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cens coups de bâton.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lelie

LEANDRE.

Et pourquoy?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chasse & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, où je ne pourray,
Ou je jure bien fort, que je m'en vengeray;
Ouy, je te feray voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut roüer le monde:

Que je ſuis un valet, mais fort homme d'honneur ;
Et qu'aprés m'avoir eu quatre ans pour ſerviteur,
Il ne me faloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront ſi ſenſible aux épaules :
Je te le dis encor, je ſçauray m'en venger ;
Une eſclave te plaiſt ? tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains ? & je veux faire en ſorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le Diable m'emporte.

LEANDRE.

Eſcoute, Maſcarille, & quitte ce tranſport ;
Tu m'as pleu de tout temps, & je ſouhaitois fort
Qu'un garçon comme toy plein d'eſprit & fidele,
A mon ſervice un jour puſt attacher ſon zele :
Enfin, ſi le party te ſemble bon pour toy,
Si tu veux me ſervir, je t'arreſte avec moy.

MASCARILLE.

Ouy, Monſieur, d'autant mieux que le deſtin propice
M'offre à me bien venger en vous rendant ſervice,
Et que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des chaſtimens.
De Celie, en un mot, par mon adreſſe extrême...

LEANDRE.

Mon amour s'eſt rendu cet office luy-même,
Enflâmé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'achetter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoy ? Celie eſt à vous ?

LEANDRE.

Tu la verrois paroiſtre,
Si de mes actions j'eſtois tout-à-fait maiſtre :
Mais quoy ! mon pere l'eſt, comme il a volonté,
Ainſi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hypolite,
J'empeſche qu'un rapport de tout cecy l'irrite.
Donc avec Trufaldin ; car je ſors de chez luy,
J'ay voulu tout exprés agir au nom d'autruy,

Et l'achat fait, ma bague eſt la marque choiſie,
Sur laquelle au premier il doit livrer Celie.
Je ſonge auparavant à chercher les moyens
D'oſter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable,
Où puiſſe eſtre en ſecret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raiſon,
D'un vieux parent que j'ay vous offrir la maiſon,
Là vous pourrez la mettre avec toute aſſurance,
Et de cette action nul n'aura connoiſſance.

LEANDRE.

Ouy? ma foy, tu me fais un plaiſir ſouhaité:
Tien donc, & va pour moy prendre cette beauté,
Dés que par Trufaldin ma bague ſera veuë,
Auſſi-toſt en tes mains elle ſera renduë,
Et dans cette maiſon tu me la conduiras
Quand.... mais chut, Hypolite eſt icy ſur nos pas.

SCENE VIII.

HYPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

HYPOLITE.

JE dois vous annoncer, Leandre, une nouvelle,
Mais la trouverez-vous agreable, ou cruelle?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre ſoudain,
Il faudroit la ſçavoir.

HYPOLITE. Donnez-moy donc la main
Juſqu'au temple, en marchant, je pourray vous l'apprendre.

LEANDRE.

Va va-t'en me ſervir ſans davantage attendre.

MASCARILLE.

Ouy, je te vay ſervir d'un plat de ma façon ;
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon ?
O ! que dans un moment Lelie aura de joye !
Sa Maiſtreſſe en nos mains tomber par cette voye !
Recevoir tout ſon bien, d'où l'on attend ſon mal ?
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Aprés ce rare exploit, je veux que l'on s'appreſte
A me peindre en Heros un laurier ſur la teſte,
Et qu'au bas du Portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Maſcarillus, fourbum Imperator.

SCENE IX.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Hola.

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connuë,
Vous dira le ſujet qui cauſe ma venuë.

TRUFALDIN.

Ouy, je reconnois bien la bague que voilà :
Je vais querir l'eſclave, arreſtez un peu là.

SCENE

SCENE X.

LE COURRIER, TRUFALDIN, MASCARILLE.

LE COURRIER.

SEigneur, obligez-moy de m'enſeigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui?

LE COURRIER.

Je croy que c'eſt Trufaldin qu'il ſe nomme.

TRUFALDIN.

Et que luy voulez-vous? vous le voyez icy.

LE COURRIER.

Luy rendre ſeulement la Lettre que voicy.

LETTRE.

Le Ciel dont la bonté prend ſoucy de ma vie,
Vient de me faire ouir par un bruit aſſez doux,
Que ma fille à quatre ans par des voleurs ravie
Sous le nom de Celie eſt eſclave chez vous.

Si vous ſçûtes jamais ce que c'eſt qu'eſtre pere,
Et vous trouvez ſenſible aux tendreſſes du ſang,
Conſervez-moy chez vous cette fille ſi chere,
Comme ſi de la voſtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer, je pars d'icy moy-mesme,
Et vous vais de vos soins recompenser si bien,
Que par vostre bon-heur que je veux rendre extrême;
Vous benirez le jour où vous causez le mien

De Madrid. Dom Pedro de Gusman,
Marquis de Montalcane.

TRUFALDIN.

Quoiqu'à leur Nation bien peu de foy soit deuë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë;
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer:
Et cependant j'allois dans mon impatience,
Perdre aujourd'huy les fruits d'une haute esperance.

au Courrier.

Un seul moment plus tard tous vos pas estoient vains,
J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit, j'en auray tout le soin qu'on desire.

à Mascarille.

Vous-mesme vous voyez ce que je viens de lire:
Vous direz à celuy qui vous a fait venir,
Que je ne luy sçaurois ma parole tenir.
Qu'il vienne retirer son argent:

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous luy faites.

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE.

Ah le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baye à mon espoir.
Et bien à la mal-heure est-il venu d'Espagne,
Ce Courrier que la foudre, ou la gresle accompagne;
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste évenement.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joye à present vous inspire ?

LELIE.

Laisse m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Cà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LELIE.

Ah ! je ne seray plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toy qui toûjours me cries,
Que je gaste en broüillon toutes tes fourberies :
J'ay bien joué moy-mesme un tour des plus adroits,
Il est vray, je suis prompt, & m'emporte par fois :
Mais pourtant, quand je veux, j'ay l'imaginative
Aussi bonne en effet, que personne qui vive ;
Et toy-mesme avoûras que ce que j'ay fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantost, l'esprit émeu d'une frayeur bien vive,
D'avoir veu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remede à ce mal,
Lors que me ramassant tout entier en moy-même,
J'ay conceu, digeré, produit un stratagême.

Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent ſans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'eſt-ce ?

LELIE.

Ah ! s'il te plaiſt, donne-toy patience :
J'ay donc feint une Lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant ſceu par un heureux deſtin ;
Qu'une eſclave qu'il tient ſous le nom de Celie,
Eſt ſa fille autrefois par des voleurs ravie ;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toûjours, de luy rendre des ſoins ;
Qu'à ce ſujet il part d'Eſpagne, & doit pour elle
Par de ſi grands preſens reconnoiſtre ſon zele,
Qu'il n'aura point regret de cauſer ſon bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Eſcoute donc ; voicy bien le meilleur.
La Lettre que je dis a donc eſté remiſe ;
Mais, ſçais-tu bien comment ? en ſaiſon ſi bien priſe,
Que le porteur m'a dit que ſans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit qui s'eſt trouvé fort ſot.

MASCARILLE

Vous avez fait ce coup ſans vous donner au diable ?

LELIE.

Ouy, d'un tour ſi ſubtil m'aurois-tu crû capable ?
Loüe au moins mon adreſſe, & la dexterité,
Dont je romps d'un rival le deſſein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir loüer ſelon voſtre merite,
Je manque d'éloquence, & ma force eſt petite;
Ouy, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne cede en vigueur à perſonne qui vive,
Ma langue eſt impuiſſante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis ſçavoir,
Pour vous dire en beaux Vers, ou bien en docte Proſe,
Que vous ſerez toûjours, quoique l'on ſe propoſe,
Tout ce que vous avez eſté durant vos jours;
C'eſt-à-dire un eſprit chauſſé tout à rebours,
Une raiſon malade, & toûjours en débauche,
Un envers du bon ſens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une beſte, un bruſque, un eſtourdy,
Que ſçay-je? un, cent fois plus encor que je ne dy;
C'eſt faire en abregé voſtre panegyrique.

LELIE.

Apprends-moy le ſujet qui contre moy te pique:
Ay-je fait quelque choſe? éclaircy moy ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me ſuivez point.

LELIE.

Je te ſuivray par tout, pour ſçavoir ce myſtere.

MASCARILLE.

Ouy; ſus donc? preparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoy les exercer.

LELIE.

Il m'échape ! ô malheur qui ne ſe peut forcer !
Au diſcours qu'il m'a fait que ſçaurois-je comprendre ?
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*

Taisez-vous, ma bonté, cessez vostre entretien ;
Vous estes une sotte, & je n'en feray rien ;
Ouy, vous avez raison, mon courroux, je l'avouë ;
Relier tant de fois ce qu'un broüillon dénouë,
C'est trop de patience, & je dois en sortir
Aprés de si beaux coups qu'il a sceu divertir.
Mais aussi, raisonnons un peu sans violence :
Si je sui maintenant ma juste impatience,
On dira que je cede à la difficulté ;
Que je me trouve à bout de ma subtilité.
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par tout pour un fourbe sublime ;
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'estre jamais veu court d'inventions ?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose :
A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;
Et, quoy qu'un maistre ait fait pour te faire enrager,
Acheve pour ta gloire, & non pour l'obliger.

Mais quoy! que feras-tu, que de l'eau toute claire;
Traversé ſans repos par ce demon contraire?
„ Tu vois qu'à chaque inſtant il te fait déchanter,
„ Et que c'eſt battre l'eau, de pretendre arreſter
„ Ce torrent effrené, qui de tes artifices
„ Renverſe en un moment les plus beaux edifices.
Et bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du ſuccez, ſacrifions des ſoins;
Et, s'il pourſuit encor à rompre noſtre chance,
J'y conſens, oſtons-luy toute noſtre aſſiſtance.
„ Cependant noſtre affaire encor n'iroit pas mal,
„ Si par là nous pouvions perdre noſtre rival,
„ Et que Leandre enfin, laſſé de ſa pourſuite,
„ Nous laiſſaſt jour entier pour ce que je medite.
Ouy, je roule en ma teſte un trait ingenieux,
Dont je promettrois bien un ſuccez glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obſtacle à combattre:
Bon, voyons ſi ſon feu ſe rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monſieur, j'ay perdu temps, voſtre homme ſe dédit.

LEANDRE.

De la choſe luy-meſme il m'a fait le recit;
Mais, c'eſt bien plus, j'ay ſçeu que tout ce beau myſtere,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grãd Seigneur pour pere,

Qui doit partir d'Eſpagne, & venir en ces lieux,
N'eſt qu'un pur ſtratagême, un trait facetieux,
Une hiſtoire à plaiſir, un conte dont Lelie
A voulu détourner noſtre achat de Celie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe !

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Eſt ſi bien imprimé de ce conte badin,
Mord ſi bien à l'appas de cette foible ruſe,
Qu'il ne veut point ſouffrir que l'on le deſabuſe.

MASCARILLE.

C'eſt pourquoy deſormais il la gardera bien,
Et je ne voy pas lieu d'y pretendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable,
Et je ſuis en ſuſpens, ſi pour me l'acquerir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foy rompre ſa deſtinée,
Et changer ſes liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'eſpouſer ?

LEANDRE.

Je ne ſçay : mais enfin,
Si quelque obſcurité ſe trouve en ſon deſtin,
Sa grace & ſa vertu ſont de douces amorces,
Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu ! dites-vous.

LEANDRE.

Quoy ? que murmures-tu ?
Acheve, explique-toy ſur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monſieur, voſtre viſage en un moment s'altere,
Et je feray bien mieux peut-eſtre de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, tres-charitablement
Je vous veux retirer de vostre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Poursuy.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moy, n'est point roche aprés tout,
A quiconque la sçait prendre par le bon bout.
Elle fait la sucrée, & veut passer pour prude:
Mais je puis en parler avecque certitude;
Vous sçavez que je suis quelque peu du mestier
A me devoir connoistre en un pareil gibier.

LEANDRE.

Celie!...

MASCARILLE.

Ouy, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouït, comme l'on peut sçavoir,
Aux rayons du Soleil qu'une bourse fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? croiray-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontez sont libres, que m'importe?
Non, ne me croyez-pas, suivez vostre dessein,
Prenez cette matoise, & luy donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoistra ce zele,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle surprise estrange!

MASCARILLE *bas.*

Il a pris l'hameçon,
Courage, s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous oſtons du pied une fâcheuſe épine.

LEANDRE.

Ouy, d'un coup eſtonnant ce diſcours m'aſſaſſine,

MASCARILLE.

Quoy ! vous pourriez ?

LEANDRE.

Va-t-en juſqu'à la poſte, & voy,
Je ne ſçay quel paquet qui doit venir pour moy.

Seul aprés avoir reſvé.

Qui ne s'y fuſt trompé ? jamais l'air d'un viſage,
Si ce qu'il dit eſt vray, n'impoſa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

Du chagrin qui vous tient, quel peut eſtre l'objet ?

LEANDRE.

Moy ?

LELIE.

Vous-meſme.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ay point ſujet.

LELIE.

Je voy bien ce que c'eſt, Celie en eſt la cauſe.

LEANDRE.

Mon eſprit ne court pas aprés ſi peu de choſe.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins ;
Mais il faut dire ainsi, lors qu'ils se trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'estois assez sot pour cherir ses caresses,
Je me mocquerois bien de toutes vos finesses.

LELIE.

Quelles finesses donc ?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous sçavons tout.

LELIE.

Quoy ?

LEANDRE.

Vostre procedé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'est de l'Hebreu pour moy, je n'y puis rien comprendre.

LEANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre,
Mais, croyez-moy, cessez de craindre pour un bien,
Où je serois fâché de vous disputer rien ;
J'aime fort la beauté qui n'est point prophanée ?
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Leandre.

LEANDRE.

Ah ! que vous estes bon ?
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes :
Il est vray, sa beauté n'est pas des plus communes ;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LELIE.

Leandre, arrestez-là ce discours importun.

Contre moy tant d'efforts qu'il vous plaira pour
elle :
Mais ſur tout retenez cette atteinte mortelle :
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité ?
Et que j'auray toûjours bien moins de repugnance
A ſouffrir voſtre amour, qu'un diſcours qui l'of-
fenſe.

LEANDRE.

Ce que j'avance icy me vient de bonne part.

LELIE

Quiconque vous l'a dit, eſt un lâche, un pendart ;
On ne peut impoſer de tache à cette fille :
Je connois bien ſon cœur.

LEANDRE.

Mais enfin Maſcarille,
D'un ſemblable procez eſt juge competent,
C'eſt luy qui la condamne.

LELIE.

Ouy ?

LEANDRE.

Luy-meſme.

LELIE.

Il pretend
D'une fille d'honneur inſolemment médire,
Et que peut-eſtre encor je n'en feray que rire.
Gage qu'il ſe dédit.

LEANDRE.

Et moy gage que non.

LELIE.

Parbleu je le ferois mourir ſous le baſton,
S'il m'avoit ſoûtenu des fauſſetez pareilles.

LEANDRE.

Moy, je luy couperois ſur le champ les oreilles,
S'il n'eſtoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

AH ! bon, bon, le voila, venez-ça, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoy ?

LELIE.

Langue de ſerpent fertile en impoſtures,
Vous oſez ſur Celie attacher vos morſures ?
Et luy calomnier la plus rare vertu,
Qui puiſſe faire éclat ſous un ſort abattu ?

MASCARILLE.

Doucement, ce diſcours eſt de mon induſtrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie ;
Je ſuis aveugle à tout, ſourd à quoy que ce ſoit ;
Fuſt-ce mon propre frere, il me la payeroit :
Et ſur ce que j'adore oſer porter le blaſme,
C'eſt me faire une playe au plus tendre de l'ame :
Tous ces ſignes ſont vains, quels diſcours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahij.

LELIE.

Parle donc, confeſſe.

MASCARILLE.

Laiſſez-moy, je vous dy que c'eſt un tour d'adreſſe.

LELIE.

Deſpeche, qu'as-tu dit ? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE.

J'ay dit ce que j'ay dit, ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah ! je vous feray bien parler d'une autre ſorte.

LEANDRE *l'arreſtant*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE

Fût-il jamais au monde un eſprit moins ſenſé !

LELIE.

Laiſſez-moy contenter mon courage offenſé.

LEANDRE.

C'eſt trop que de vouloir le battre en ma preſence.

LELIE.

Quoy ! chaſtier mes gens, n'eſt pas en ma puiſſance ?

LEANDRE.

Comment vos gens ?

MASCARILLE.

Encor ! il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien ! c'eſt mon valet.

LEANDRE.

C'eſt maintenant le noſtre.

LELIE.

Le trait eſt admirable ! & comment donc le voſtre ?
Sans doute . . .

MASCARILLE *bas.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux-tu conter ?

MASCARILLE *bas.*

Ah ! le double bourreau qui me va tout gaster !
Et qui ne comprend rien quelque ſigne qu'on donne.

LELIE.

Vous rêvez bien, Leandre, & me la baillez bonne.
Il n'eſt pas mon valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de voſtre ſervice il n'a pas eſté mis ?

LELIE.

Je ne ſçay ce que c'eſt.

LEANDRE

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé ſon dos avec outrance ?

LELIE.

Point du tout. Moy l'avoir chaſſé, roué de coups ?
Vous vous mocquez de moy, Leandre, ou luy de vous.

MASCARILLE.

Pouſſe, pouſſe, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE

Donc les coups de baſton ne ſont qu'imaginaires !

MASCARILLE.

Il ne ſçait ce qu'il dit, ſa memoire....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces ſignes pour toy ne diſent rien de bon;
Ouy, d'un tour delicat mon eſprit te ſoupçonne;
Mais, pour l'invention, va, je te la pardonne:
C'eſt

C'eſt bien aſſez pour moy, qu'il m'ait deſabuſé,
De voir par quels motifs tu m'avois impoſé,
Et que m'eſtant commis à ton zele hypocrite,
A ſi bon compte encor je m'en ſois trouvé quitte.
Cecy doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lelie, adieu tres-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne,
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne,
Faiſons *l'Olibrius, l'occiſeur d'innocens.*

LELIE.

Il t'avoit accuſé de diſcours médiſans
Contre . . .

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez ſouffrir mon artifice ?
Luy laiſſer ſon erreur, qui vous rendoit ſervice,
Et par qui ſon amour s'en eſtoit preſque allé ?
Non, il a l'eſprit franc, & point diſſimulé :
Enfin, chez ſon Rival je m'ancre avec adreſſe ;
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maiſtreſſe ?
Il me la fait manquer avec de faux rapports :
Je veux de ſon rival allentir les tranſports ;
Mon Brave incontinent vient qui le deſabuſe,
J'ay beau luy faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe :
Point d'affaire, il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout :
Grand & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cede doint à perſonne qui vive !
C'eſt une rare piece ! & digne ſur ma foy,
Qu'on en faſſe preſent au cabinet d'un Roy !

LELIE.

Je ne m'eſtonne pas ſi je romps tes attentes ;
A moins d'eſtre informé des choſes que tu tentes,

J'en ferois encor cent de la ſorte :

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fay moy dans tes deſſeins entrer de quelque choſe ;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit cloſe,
C'eſt ce qui fait toûjours que je ſuis pris ſans vert.

MASCARILLE.

Ha voila tout le mal, c'eſt cela qui nous pert,
Ma foy mon cher patron je vous le dis encore,
Vous ne ſerez jamais qu'une pauvre pecore.

LELIE.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer :
Mon rival en tout cas ne peut me traverſer,
Et pourveu que tes ſoins en qui je me repoſe.... ;

MASCARILLE.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe,
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colere ; il faut premierement
Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite.
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y reſiſte pas ;
As-tu beſoin, dis-moy, de mon ſang, de mon bras ?

MASCARILLE.

De quelle viſion ſa cervelle eſt frappée !
Vous eſtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toûjours plus promts à dégaîner,
Qu'à tirer un teſton, s'il faloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toy ?

MASCARILLE.

C'eſt que de voſtre pere,
Il faut abſolument appaiſer la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Ouy, mais non pas pour nous :
Je l'ay fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
„ La vision le choque, & de pareilles feintes
„ Aux vieillards, comme luy, sont de dures atteintes,
„ Qui sur l'estat prochain de leur condition,
„ Leur font faire à regret triste reflexion.
Le bon-homme, tout vieux, cherit fort la lumiere ;
Et ne veut point de jeu dessus cette matiere ;
Il craint le pronostic, & contre moy fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché :
J'ay peur, si le logis du Roy fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dés le premier quart d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par aprés.
Contre moy dés long-temps on a force decrets ;
Car enfin, la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siecle est toûjours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Ouy, nous le fléchirons ;
Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

Lelie sort.

Ma foy, prenons haleine aprés tant de fatigues,
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues.
Et de nous tourmenter de mesme qu'un lutin :
Leandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Celie arrestée avecque l'artifice...

SCENE V.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois par tout pour te rendre un ſervice,
Pour te donner avis d'un ſecret important.

MASCARILLE.

Quoy donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point icy quelque écoutant ?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous ſommes amis autant qu'on le peut eſtre,
Je ſçay tous tes deſſeins, & l'amour de ton maiſtre;
Songez à vous tantoſt, Leandre fait party
Pour enlever Celie, & j'en ſuis averty,
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il ſe perſuade
D'entrer chez Trufaldin par une maſcarade,
Ayant ſceu qu'en ce temps, aſſez ſouvent le ſoir,
Des femmes du quartier en maſque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Ouy ! ſuffit ; il n'eſt pas au comble de ſa joye,
Je pourray bien tantoſt luy ſouffler cette proye,
Et contre cet aſſaut je ſçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il ſoit de luy-meſme enferré :
Il ne ſçait pas les dons dont mon ame eſt pourveuë,
Adieu, nous boirons pinte à la premiere veuë.

Ergaste sort.

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en ſoy ce projet amoureux,
Et par une ſurpriſe adroite, & non commune,
Sans courir le danger en tenter la fortune.
Si je vais me maſquer pour devancer ſes pas;
Leandre aſſeurément ne nous bravera pas;
Et là, premier que luy, ſi nous faiſons la priſe,
Il aura fait pour nous les frais de l'entrepriſe;
„ Puiſque par ſon deſſein déja preſque éventé,
„ Le ſoupçon tombera toûjours de ſon coſté,
„ Et que nous, à couvert de toutes ſes pourſuites,
„ De ce coup hazardeux ne craindrons point de ſuites:
C'eſt ne ſe point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat:
Allons donc nous maſquer avec quelques bons freres,
Pour prevenir nos gens, il ne faut tarder gueres;
Je ſçais où giſt le lievre, & me puis ſans travail
Fournir en un moment d'hommes, & d'attirail;
„ Croyez que je mets bien mon adreſſe en uſage:
„ Si j'ay receu du Ciel des fourbes en partage,
„ Je ne ſuis point en rang de ces eſprits mal nez,
„ Qui cachent les talens que Dieu leur a donnez.

SCENE VI.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL pretend l'enlever avec ſa maſcarade ?

ERGASTE.

Il n'eſt rien plus certain ; quelqu'un de ſa brigade,
M'ayant de ce deſſein inſtruit, ſans m'arreſter,
A Maſcarille alors j'ay couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie,
Par une invention deſſus le champ baſtie ;
Et comme je vous ay rencontré par hazard,
J'ay crû que je devois de tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
Va, je reconnoiſtray ce ſervice fidelle ;
Mon drôle aſſeurément leur jouera quelque trait,
Mais je veux de ma part ſeconder ſon projet :
Il ne ſera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me ſois non plus remué qu'une ſouche ;
Voicy l'heure, ils ſeront ſurpris à mon aſpect,
Foin ! que n'ay-je avec moy pris mon porte reſpect ?
Mais, vienne qui voudra contre noſtre perſonne,
J'ay deux bons piſtolets, & mon épée eſt bonne.
Hola, quelqu'un, un mot.

SCENE VII.

LELIE, TRUFALDIN.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce ? qui me vient voir ?

LELIE.

Fermez soigneusement vostre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoy ?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade ;
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade :
Ils veulent enlever vostre Celie.

TRUFALDIN.

O Dieux !

LELIE.

Et , sans doute bien-tost , ils viendront en ces lieux ;
Demeurez , vous pourrez voir tout de la fenestre :
Et bien ? qu'avois-je dit ? les voyez-vous paroistre ?
Chut , je veux à vos yeux leur en faire l'affront ,
Nous allons voir beau jeu si la corde ne rompt.

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN.
MASCARILLE, *masqué.*

TRUFALDIN.

O ! Les plaiſans robins qui penſent me ſurprendre !

LELIE.

Maſques, où courez-vous ? le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un moment ;
Bon Dieu ! qu'elle eſt jolie ! & qu'elle a l'air mignon !
Et quoy ! vous murmurez ; mais, ſans vous faire outrage,
Peut-on lever le maſque, & voir voſtre viſage ?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes méchans, retirez-vous d'icy,
Canaille ; & vous, Seigneur, bon ſoir, & grand mercy.

LELIE.

Maſcarille, eſt-ce toy ?

MASCARILLE.

Nenny da, c'eſt quelqu'autre.

LELIE.

Helas ! quelle ſurpriſe ! & quel ſort eſt le noſtre !
L'aurois-je deviné, n'eſtant point averty
Des ſecrettes raiſons qui t'avoient traveſty !
Mal-heureux que je ſuis, d'avoir deſſous ce maſque,
Eſté ſans y penſer te faire cette fraſque !

Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moy-mesme, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! si de ton secours ta colere me prive,
A quel Saint me voûray-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'Enfer.

LELIE

Ah si ton cœur pour moy n'est de bronze, ou de fer,
Qu'encor un coup, du moins, mon imprudence ait grace,
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse.
Voy moy....

MASCARILLE.

Tarare, allons camarades, allons.
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCENE IX.

LEANDRE *masqué, & sa suite.*

LEANDRE.

SAns bruit, ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoy! Masques toute nuit assiegeront ma porte!
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir,
Tout cerveau qui le fait, est certes de loisir.

Il eſt un peu trop tard pour enlever Celie,
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie :
La Belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler ;
J'en ſuis fâché pour vous : Mais pour vous re-
galer
Du ſoucy qui pour elle icy vous inquiette,
Elle vous fait preſent de cette caſſolette.

LEANDRE.

Fy, cela ſent mauvais ; & je ſuis tout gaſté ;
Nous ſommes découverts, tirons de ce coſté.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

VOus voila fagoté d'une plaiſante ſorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon eſperance morte.

MASCARILLE.

Toûjours de ma colere on me voit revenir ;
J'ay beau jurer, peſter, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Auſſi, croy, ſi jamais je ſuis dans la puiſſance,
Que tu ſeras content de ma reconnoiſſance ;
Et que, quand je n'aurois qu'un ſeul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baſte, ſongez à vous dans ce nouveau deſſein ;
Au moins ſi l'on vous voit commettre une ſottiſe,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la ſurpriſe ;
Voſtre rôlle en ce jeu par cœur doit eſtre ſceu.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez luy t'a-t-il receu ?

MASCARILLE.

D'un zele ſimulé j'ay bridé le bon ſire ;
Avec empreſſement je ſuis venu luy dire,
S'il ne ſongeoit à luy, que l'on le ſurprendroit,
Que l'on couchoit en jouë, & de plus d'un endroit
Celle dont il a veu, qu'une lettre en avance
Avoit ſi fauſſement divulgué la naiſſance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y meſler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu :
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de ſe donner de garde.
De là, moraliſant, j'ay fait de grands diſcours,
Sur les fourbes qu'on voit icy-bas tous les jours ;
Que, pour moy, las du monde, & de ſa vie infame,
Je voulois travailler au ſalut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Prés de quelque honneſte-homme eſtre paiſiblement :
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie,
Que de paſſer chez-luy le reſte de ma vie ;
Et que meſme à tel poinct il m'avoit ſceu ravir,
Que ſans luy demander gages pour le ſervir,
Je mettrois en ſes mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'oſtaſt,
J'entendois tout de bon que luy ſeul heritaſt.
C'eſtoit le vray moyen d'acquerir ſa tendreſſe,
Et, comme pour reſoudre avec voſtre maiſtreſſe,
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux.
Je voulois en ſecret vous aboucher tous deux ;
Luy-meſme a ſceu m'ouvrir une voye aſſez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en ſonge il a veu le retour :

A ce propos, voicy l'hiſtoire qu'il m'a dite,
Et ſur qui j'ay tantoſt noſtre fourbe conſtruite.

LELIE.

C'eſt aſſez, je ſçais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Ouy, ouy, mais quand j'aurois paſſé juſques à trois,
Peut-eſtre encor qu'avec toute ſa ſuffiſance,
Voſtre eſprit manquera dans quelque circonſtance.

LELIE.

Mais à tant differer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas ſi fort.
Voyez-vous ? vous avez la caboche un peu dure :
Rendez-vous affermi deſſus cette avanture.
Autrefois Trufaldin de Naples eſt ſorty,
Et s'appelloit alors *Zanobio Ruberty* :
Un parti qui cauſa quelque émeute civile,
Dont il fut ſeulement ſoupçonné dans ſa ville,
(De fait, il n'eſt pas homme à troubler un Eſtat)
L'obligea d'en ſortir une nuit ſans éclat.
Une fille fort jeune, & ſa femme laiſſées,
A quelque temps de là ſe trouvant trépaſſées ;
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennuy,
Voulant dans quelque Ville emmener avec luy,
Outre ſes biens, l'eſpoir qui reſtoit de ſa race,
Un ſien fils Ecolier, qui ſe nommoit Horace ;
Il écrit à Bologne, où pour mieux eſtre inſtruit,
Un certain maiſtre Albert jeune l'avoit conduit ;
Mais pour ſe joindre tous, le rendez-vous qu'il donne,
Durant deux ans entiers ne luy fit voir perſonne :
Si bien que les jugeant morts aprés ce temps-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a :
Sans que de cet Albert, ny de ce fils Horace,
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voila l'hiſtoire en gros, redite ſeulement,
Afin de vous ſervir icy de fondement.

Maintenant, vous ſerez un Marchand d'Armenie,
Qui les aurez veu ſains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ay plûtoſt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les reſſuſciter ſur ce qu'il a rêvé ;
C'eſt qu'en fait d'avanture, il eſt tres-ordinaire,
De voir gens pris ſur mer par quelque Turc Corſaire,
» Puis eſtre à leur famille à poinct-nommé rendus,
» Aprés quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.
» Pour moy, j'ay veu déja cent contes de la ſorte.
» Sans nous alambiquer, ſervons nous-en, qu'importe?
Vous leur aurez ouy leur diſgrace conter,
Et leur aurez fourni dequoy ſe racheter ;
Mais que parti plûtoſt, pour choſe neceſſaire,
Horace vous chargea de voir icy ſon pere,
Dont il a ſceu le ſort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y ſoient arrivez ;
Je vous ay fait tantoſt des leçons eſtenduës.

LELIE.

Ces repetitions ne ſont que ſuperfluës.
Dés l'abord mon eſprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute Maſcarille, un ſeul poinct me chagrine,
S'il alloit de ſon fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas ſçavoir
Qu'il eſtoit fort petit alors qu'il l'a pû voir :
Et puis, outre cela, le temps & l'eſclavage,
Pourroient-ils pas avoir changé tout ſon viſage?

LELIE.

Il eſt vray ; mais dy-moy, s'il connoiſt qu'il m'a veu,
Que faire?

MASCARILLE.

De memoire eſtes-vous dépourveu ?
Nous avons dit tantoſt, qu'outre que voſtre image
N'avoit dans ſon eſprit pû faire qu'un paſſage,
Pour ne vous avoir veu que durant un moment,
Et le poil & l'habit déguiſoient grandement.

LELIE.

Fort bien : mais, à propos, cet endroit de Turquie ? ...

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal, Turquie, ou Barbarie,

LELIE.

Mais, le nom de la Ville où j'auray pû les voir ?

MASCARILLE.

Thunis. Il me tiendra, je croy juſques au ſoir :
La repetition, dit-il, eſt inutile,
Et j'ay déja nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins, ſoyez prudent, & vous conduiſez bien ;
Ne donnez point icy de l'imaginative.

LELIE.

Laiſſe-moy gouverner : que ton ame eſt craintive !

MASCARILLE.

Horace dans Bologne Ecolier ; Trufaldin
Zanobio Ruberty, dans Naples Citadin ;

Le Precepteur Albert....

LELIE.

Ah ! c'eſt me faire honte,
Que de me tant preſcher ; ſuis-je un ſot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout ; mais bien quelque choſe approchant.

LELIE *ſeul.*

Quand il m'eſt inutile, il fait le chien couchant,
Mais, parce qu'il ſent bien le ſecours qu'il me donne,
Sa familiarité juſques-là s'abandonne.
Je vais eſtre de prés éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impoſe un joug ſi precieux;
Je m'en vais ſans obſtacle, avec des traits de flâme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame,
Je ſçauray quel arreſt je doy... mais les voicy.

SCENE II.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois beny, juſte Ciel ! de mon ſort adoucy.

MASCARILLE.

C'eſt à vous de rêver, & de faire des ſonges,
Puis qu'en vous, il eſt faux que ſonges ſont menſonges.

TRUFALDIN.

Quelle grace, quels biens, vous rendray-je Seigneur ?
Vous, que je dois nommer l'Ange de mon bonheur.

LELIE.

Ce ſont ſoins ſuperflus, & je vous en diſpenſe.

TRUFALDIN.

J'ay, je ne ſçay pas où, vû quelque reſſemblance
De cet Armenien.

MASCARILLE.

C'eſt ce que je diſois ;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez veu ce fils où mon eſpoir ſe fonde ?

LELIE.

Ouy, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit ſa vie, & parlé fort de moy ?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croy.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous voy paroistre,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il estre?
Si lors qu'il m'a pû voir il n'avoit que sept ans?
Et si son Precepteur, mesme depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoistre mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image;
Par des traits si profonds, ce portrait est tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LELIE.

En Turquie, à Thurin.

TRUFALDIN.

Thurin? mais cette Ville
Est, je pense, en Piedmont.

MASCARILLE.

O! cerveau mal-habile!
Vous ne l'entendez-pas, il veut dire Thunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa vostre fils:
Mais les Armeniens ont tous par habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots, ils changent nis en rin,
Et pour dire Thunis, ils prononcent Thurin.

TRUFALDIN.

Il faloit, pour l'entendre, avoir cette lumiere.
Quel moyen vous dit-il, de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu

Il n'eſtoit point d'adreſſe à mon adreſſe égale,
Et j'ay battu le fer en mainte & mainte ſalle.

TRUFALDIN.

Ce n'eſt pas maintenant ce que je veux ſçavoir.
Quel autre nom dit-il que je devois avoir ?

MASCARILLE.

Ah ! Seigneur Zanobio Ruberty, quelle joye
Eſt celle maintenant que le Ciel vous envoye ?

LELIE.

C'eſt là voſtre vray nom, & l'autre eſt emprunté.

TRUFALDIN.

Mais, où vous a-t-il dit qu'il receut la clarté ?

MASCARILLE.

Naples eſt un ſéjour qui paroiſt agreable :
Mais, pour vous, ce doit eſtre un lieu fort haïſſable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu ſans parler, ſouffrir noſtre diſcours ?

LELIE.

Dans Naples ſon deſtin a commencé ſon cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyay-je jeune ? & ſous quelle conduite ?

MASCARILLE.

Ce pauvre maiſtre Albert a beaucoup de merite,
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcretion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah !

MASCARILLE *bas.*

Nous ſommes perdus, ſi cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien ſçavoir de vous leur avanture ;
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſceu travailler....

MASCARILLE.

Je ne ſçay ce que c'eſt, je ne fay que baailler ;

Mais, Seigneur Trufaldin, ſongez-vous que peut-eſtre,
Ce Monſieur l'Eſtranger a beſoin de repaiſtre?
Et qu'il eſt tard auſſi?

LELIE.

Pour moy, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne penſez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Aprés vous.

MASCARILLE *à Trufaldin.*

Monſieur, en Armenie;
Les maiſtres du logis ſont ſans ceremonie.

A Lelie.

Pauvre eſprit! pas deux mots!

LELIE.

D'abord il m'a ſurpris,
Mais n'apprehende plus, je reprends mes eſprits,
Et m'en vais debiter avecque hardieſſe....

MASCARILLE.

Voicy noſtre rival qui ne ſçait pas la piece.

SCENE III.

LEANDRE, ANSELME.

ANSELME.

ARreſtez-vous, Leandre, & ſouffrez un diſcours,
Qui cherche le repos, & l'honneur de vos jours:
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intereſſé pour ma propre famille;

Mais comme vostre pere émû pour vostre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiser rien;
Bref, comme je voudrois, d'une ame franche & pure
Que l'on fist à mon sang. en pareille avanture.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours, & de traits de risée,
Vostre entreprise d'hier est par tout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous designe en ces lieux,
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
De qui le noble employ n'est qu'un mestier de gueuse?
J'en ay rougy pour vous, encor plus que pour moy,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voy.
Moy, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut sans quelque affront souffrir qu'on la méprise.
Ah! Leandre, sortez de cet abaissement:
Ouvrez un peu les yeux sur vostre aveuglement,
Si nostre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toûjours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien prés de la solemnité;
Et la plus belle femme a tres-peu de défense,
Contre cette tiedeur qui suit la joüissance:
Je vous le dis encor. ces boüillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse, & ces emportemens,
Nous font trouver d'abord quelques nuits agreables:
Mais ces felicitez ne sont gueres durables,
Et nostre passion allentissant son cours,
Aprés ces bonnes nuits donnent de mauvais jours.

De là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſeres,
Les fils des-heritez par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout voſtre diſcours, je n'ay rien écouté,
Que mon eſprit déja ne m'ait repreſenté.
Je ſçay combien je dois à cet honneur inſigne,
Que vous me voulez faire, & dont je ſuis indigne:
Et vois, malgré l'effort dont je ſuis combattu,
Ce que vaut voſtre fille, & quelle eſt ſa vertu:
Auſſi veux-je taſcher . . .

ANSELME.

On ouvre cette porte,
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en ſorte
Quelque ſecret poiſon dont vous ſeriez ſurpris.

SCENE IV.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bien-toſt de noſtre fourbe on verra le debris,
Si vous continuez des ſottiſes ſi grandes.

LELIE.

Dois-je eternellement oüir tes reprimandes?
Dequoy te peux-tu plaindre? ay-je pas réuſſi
En tout ce que j'ay dit depuis . . .

MASCARILLE.

Couſſi, couſſi:
Témoin les Turcs par vous appellez heretiques,
Et que vous aſſurez, par ſermens autentiques,

Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Passe : ce qui me donne un dépit nompareil,
» C'est qu'icy vostre amour étrangement s'oublie,
» Prés de Celie, il est ainsi que la bouillie,
» Qui par un trop grand feu s'enfle, croist jusqu'aux bords,
» Et de tous les costez se répand au dehors;

LELIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenuë?
Je ne l'ay presque point encore entretenuë.

MASCARILLE.

Ouy, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas,
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matiere,
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toûjours fait qu'avoir les yeux sur elle,
Rouge, tout interdit, jouänt de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle beuvoit;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rinser, sans rien jetter à terre,
Vous beuviez sur son reste, & montriez d'affecter
Le costé qu'à sa bouche elle avoit sceu porter.
Sur les morceaux touchez de sa main delicate,
Ou mordus de ses dents, vous estendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table,
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable;

Dont Trufaldin heurté de deux coups trop pres-
sans,
A puni par deux fois, deux chiens tres-innocens;
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle:
Et puis aprés cela vostre conduite est belle?
» Pour moy, j'en ay souffert la gesne sur mon corps;
» Malgré le froid, je sue encor de mes efforts;
» Attaché dessus vous, comme un joueur de boule,
» Aprés le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

LELIE.

Mon Dieu! qu'il t'est aisé de condamner des choses,
Dont tu ne ressens point les agreables causes!
Je veux bien neanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des loix:
Desormais....

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE, TRUFALDIN.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse luy dire un seul mot en secret?

LELIE.

Il faudroit autrement estre fort indiscret.

TRUFALDIN.

Ecoute, sçais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Non : mais si vous voulez je ne tarderay guere,
Sans doute, à le sçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chesne grand & fort,
Dont prés de deux cens ans ont fait déja le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément, de grosseur raisonnable,
Dont j'ay fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur,
Un baston à peu prés ... ouy, de cette grandeur;

Il montre son bras.

Moins gros par l'un des bouts; mais plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules :
Car il est bien en main, vert, noüeux & massif.

MASCARILLE.

Mais, pour qui, je vous prie, un tel preparatif?

TRUFALDIN.

Pour toy premierement, puis pour ce bon Apostre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre;
Pour cet Armenien, ce Marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoy! vous ne croyez pas?

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse;
Luy-mesme heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Celie, en luy serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce pretexte vain.
Il n'a pas apperceu Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout ouy parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah ! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis verité ?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté ;
Donnons-en à ce fourbe, & du long, & du large,
Et de tout crime aprés mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Ouy-da, tres-volontiers, je l'épousteray bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
Ah ! vous serez rossé, Monsieur de l'Armenie.
Qui toûjours gastez tout.

SCENE VI.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

heurte à sa porte.
UN mot je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'huy
Dupper un honneste homme, & vous jouer de luy ?

MASCARILLE.

Feindre avoir veu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez luy plus aisément entrée !

TRUFALDIN *bat Lelie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE.

Ah coquin !

MASCARILLE *le bat aussi.*

C'est ainsi.
Que les fourbes.

LELIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajuſtez icy.

Garde-moy bien cela.

LELIE.

Quoy donc ? je ſerois homme....

MASCARILLE.

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous aſſomme.

TRUFALDIN.

Voila qui me plaiſt fort ; rentre, je ſuis content.

LELIE.

A moy ! par un valet cet affront éclatant !
L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traiſtre,
Qui vient inſolemment de mal-traiter ſon maiſtre ?

MASCARILLE.

A la feneſtre de Trufaldin.

Peut-on vous demander comme va voſtre dos ?

LELIE.

Quoy ! tu m'oſes encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voila, voila que c'eſt, de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiſcrette :
Mais pour cette fois-cy, je n'ay point de courroux ;
Je ceſſe d'éclater, de peſter contre-vous ;
Quoique de l'action l'imprudence ſoit haute,
Ma main ſur voſtre eſchine a lavé voſtre faute.

LELIE.

Ah ! je me vengeray de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous eſtes cauſé vous-meſme tout le mal.

LELIE.

Moy ?

MASCARILLE.

Si vous n'eſtiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé n'aguere à voſtre idole,

Vous auriez apperceu Jeannette ſur vos pas,
Dont l'oreille ſubtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû ſurprendre un mot dit à Celie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte ſortie?
Ouy, vous n'eſtes dehors que par voſtre caquet:
Je ne ſçay ſi ſouvent vous jouez au picquet;
Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O! le plus malheureux de tous les miſerables!
Mais encore, pourquoy me voir chaſſé par toy?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'employ;
Par là, j'empeſche au moins que de cet artifice,
Je ne ſois ſoupçonné d'eſtre autheur, ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toy, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque ſot, Trufaldin lorgnoit exactement.
Et puis je vous diray, ſous ce pretexte utile,
Je n'eſtois point fâché d'évaporer ma bile:
Enfin la choſe eſt faite, & ſi j'ay voſtre foy,
Qu'on ne vous verra point vouloir venger ſur moy,
Soit, ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups ſur voſtre rable aſſenez avec joye,
Je vous promets aidé par le poſte où je ſuis,
De contenter vos vœux avant qu'il ſoit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudeſſe,
Qu'eſt-ce que deſſus moy ne peut cette promeſſe?

MASCARILLE.

Vous le promettez-donc?

LELIE.

Ouy, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'eſt pas encor tout, promettez que jamais
Vous ne vous meſlerez dans quoy que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, voſtre fiévre quartaine.

LELIE.

Mais tiens moy donc parole, & ſonge à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graiſſer voſtre dos.

LELIE.

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toûjours diſgrace ſur diſgrace?

MASCARILLE.

Quoy! vous n'eſtes pas loin? ſortez viſte d'icy;
Mais, ſur tout, gardez-vous de prendre aucun
ſoucy;
Puis que je fais pour vous, que cela vous ſuffiſe,
N'aidez point mon projet de la moindre entre-
priſe....
Demeurez en repos.

LELIE.

Ouy, va, je m'y tiendray.

MASCARILLE.

Il faut voir maintenant quel biais je prendray.

SCENE VII.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

MAscarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle:
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir, pourtant, & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez. Pour elle, il paroist fort zelé.

MASCARILLE.

Sans doute, c'est l'amant dont Celie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nostre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Leandre est au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point;
Que son pere arrivé contre toute esperance,
Du costé d'Hypolite emporte la balance;
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dés aujourd'huy conclure le traité;
Lors qu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste:
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croy que je pourray retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera necessaire,
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol, par qui, l'on n'en sçait rien,
Eux autres rarement passent pour gens de bien,

Je veux adroitement ſur un ſoupçon frivole,
Faire pour quelques jours empriſonner ce drole :
» Je ſçay des Officiers de juſtice alterez,
» Qui ſont pour de tels coups de vrais déliberez »
» Deſſus l'avide eſpoir de quelque paraguante,
» Il n'eſt rien que leur art aveuglément ne tente,
» Et du plus innocent, toûjours à leur profit
» La bource eſt criminelle, & paye ſon délit.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

AH chien ! ah double chien ! mâtine de cervelle,
Ta perſecution ſera-t-elle eternelle ?

ERGASTE.

Par les ſoins vigilans de l'Exempt balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle eſtoit cofré,
Si ton Maiſtre au moment ne fuſt venu luy-même,
En vray deſeſperé rompre ton ſtratagême :
Je ne ſçaurois ſouffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honneſte homme ſoit traîné honteuſement,
J'en répons ſur ſa mine, & je le cautionne :
Et comme on reſiſtoit à lâcher ſa perſonne,
D'abord il a chargé ſi bien ſur les recorps,
Qui ſont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils ſont encore en fuite,
Et penſent tous avoir un Lelie à leur ſuite.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Le traître ne ſçait pas que cet Egyptien
Eſt déja là dedans pour luy ravir ſon bien.

ERGASTE.

Adieu, certaine affaire à te quitter m'oblige.

MASCARILLE.

Ouy, je ſuis ſtupefait de ce dernier prodige:
On diroit, & pour moy, j'en ſuis perſuadé,
Que ce demon brouillon, dont il eſt poſſedé,
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où ſa preſence eſt capable de nuire.
Pourtant, je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable, ou de nous:
Celie eſt quelque peu de noſtre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque repugnance;
Je tâche à profiter de cette occaſion:
Mais ils viennent; ſongeons à l'execution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bien-ſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence;
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien reglé,
Nul que moy ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O! Dieu, qu'en peu de temps on a vû d'avantures!
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures!

SCENE II.

CELIE, ANDRES.

ANDRES.

Vous le sçavez, Celie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excez de son ardeur.
Chez les Venitiens, dés un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moy,
Pretendre en les servant, un honorable employ:
Lors qu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une metamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons, sçeut ranger vostre Amant,
Sans que mille accidens, ny vostre indifference,
Ayent pû me détacher de ma perseverance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous separé,
Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ay pour vous rejoindre épargné temps ny peine.
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience, apprenant vostre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux esté mise en ostage:
J'accours viste y briser ces chaînes d'interest,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaist.

Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allegresse :
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux, dequoy pouvoir y vivre :
Que si comme devant il vous faut encor suivre,
J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'estre auprés de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Vostre zele pour moy, visiblement éclate,
Pour en paroistre triste, il faudroit estre ingrate :
Et mon visage aussi par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de teste y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance
Nostre voyage, au moins, pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eust pris un autre cours.

ANDRES.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se differe,
Toutes mes volontez ne butent qu'à vous plaire :
Cherchons une maison à vous mettre en repos,
L'écriteau que voicy s'offre tout à propos.

SCENE III.

MASCARILLE, LELIE, ANDRES.

ANDRES.

SEigneur Suiſſe, eſtes-vous de ce logis le maiſtre ?

MASCARILLE.

Moy, pour ſerſir à ſous.

ANDRES.

Pourrons-nous y bien eſtre ;

MASCARILLE.

Ouy, moy pour d'étrancher chappon champre garni ;
Mas che non point locher te gent te méchant vy.

ANDRES.

Je croy voſtre maiſon franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fou nouveau dant ſti fil, moy foir à la fiſſage.

ANDRES.

Ouy.

MASCARILLE.

La matame eſt-il mariage al Monſieur ?

ANDRES.

Quoy ?

MASCARILLE.

S'il eſtre ſon fame, ou s'il eſtre ſon ſœur ?

ANDRES.

Non.

MASCARILLE.

Mon foy, pien choly : finir pour marcharnice
Ou bien pour temanter à la palais chouſtice ?

Le procez il fault rien, il couster tant tarchant,
La procurair larron, la focat pien meschant.

ANDRES.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener sti fille,
Pour fenir pourmener, & recarter la file?

ANDRES.

Il n'importe : Je suis à vous dans un moment.
Je vay faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi nostre voiture preste.

MASCARILLE.

Ly ne porte pas pien?

ANDRES

Elle a mal à la teste.

MASCARILLE.

Moy, chavoir de pon fin, & de fromage pon.
Entre fous, entre fous, dans mon petit maison.

SCENE IV.

LELIE, ANDRES.

LELIE *seul.*

QUel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente;
A laisser faire un autre, & voir sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

Andres sort.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRES.

C'est ! un logis garni que j'ay pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon pere pourtant la maiſon appartient,
Et mon valet la nuit, pour la garder s'y tient.

ANDRES.

Je ne ſçay, l'écriteau marque au moins qu'on la louë.
Liſez.

LELIE.

Certes, cecy me ſurprend, je l'avouë;
Qui diantre l'auroit mis? & par quel intereſt? . . . .
Ah! ma foy, je devine à peu prés ce que c'eſt:
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRES.

Peut-on vous demander quelle eſt cette avanture?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand ſecret;
Mais, pour vous, il n'importe, & vous ſerez diſcret.
Sans doute, l'écriteau que vous voyez paroiſtre,
Comme je conjecture, au moins ne ſçauroit eſtre,
Que quelque invention du valet que je dy,
Que quelque nœud ſubtil qu'il doit avoir ourdy,
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ay l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne:
Je l'ay déja manqué, & meſme pluſieurs coups.

ANDRES.

Vous l'appellez!

LELIE.

Celie.

ANDRES.

Hé! que ne diſiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler; je vous aurois ſans doute,
Eſpargné tous les ſoins que ce projet vous coûte,

LELIE.

Qoy ! vous la connoissez ?

ANDRES.

C'est moy, qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O discours surprenant !

ANDRES.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voila je venois de la mettre ;
Et je suis tres-ravi dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de vostre intention.

LELIE.

Quoy ? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere ?
Vous pourriez ? ....

ANDRES *heurte à sa porte.*

Toute à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourray-je vous dire ? & quel remerciment ? ....

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE V.

MASCARILLLE, LELIE, ANDRES.

MASCARILLE.

Et bien ne voila pas mon enragé de Maistre !
Il nous va faire encor quelque nouveau bissestre.

LELIE.

Sous ce crotesque habit, qui l'auroit reconnu?
Approche, Mascarille, & sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moy souis cin chant honneur, moy non point Maquerille,
Chay point fentre chamais le fame ny le fille.

LELIE.

Le plaisant baragouin! il est bon, sur ma foy.

MASCARILLE.

Alle fous pourmener, sans toy rire te moy.

LELIE.

Va, va, leve le masque, & reconnoy ton Maistre.

MASCARILLE.

Partieu, tiable mon foy jamais toy chay connoistre.

LELIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toy point en aller, chay paille cin cou te point.

LELIE.

Ton jargon Allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige;
J'ay tout ce que mes vœux luy peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien apprehender.

MASCARILLE.

Si vous estes d'accord par un bon-heur extrême,
Je me dessuisse donc, & redeviens moy-mesme.

ANDRES.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu;
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

LELIE.

Et bien, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ay l'ame ravie,
De voir d'un beau ſuccez noſtre peine ſuivie.

LELIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet évenement.

MASCARILLE

Comme je vous connois, j'eſtois dans l'épouvante;
Et trouve l'avanture auſſi fort ſurprenante.

LELIE.

Mais, confeſſe qu'enfin, c'eſt avoir fait beaucoup;
Au moins j'ay reparé mes fautes à ce coup,
Et j'auray cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit, vous aurez eſté bien plus heureux que ſage.

SCENE VI.

CELIE, MASCARILLE, LELIE. ANDRES.

ANDRES.

N'Eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LELIE.

Ah! quel bon-heur au mien pourroit eſtre égalé!

ANDRES.

Il eſt vray, d'un bien-fait je vous ſuis redevable,
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable:
Mais enfin, ce bien-fait auroit trop de rigueur,
S'il faloit le payer aux dépens de mon cœur:
Jugez dans le tranſport où ſa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette,

Vous eſtes genereux, vous ne le voudriez pas;
Adieu pour quelques jours, retournons ſur nos
pas.

Il emmeine Celie.

MASCARILLE, *chante.*

Je chante, & toutefois je n'en ay guere envie,
Vous voila bien d'accord, il vous donne Celie.
Hem? vous m'entendez bien,

LELIE.

C'eſt trop, je ne veux plus
Te demander pour moy de ſecours ſuperflus;
Je ſuis un chien, un traiſtre, un bourreau deteſtable,
Indigne d'aucun ſoin, de rien faire incapable.
Va, ceſſe tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne ſçauroit ſouffrir que l'on le rende heureux?
Aprés tant de malheurs, aprés mon imprudence,
Le treſpas me doit ſeul preſter ſon aſſiſtance.

MASCARILLE.

Voila le vray moyen d'achever ſon deſtin;
Il ne luy manque plus que de mourir enfin,
Pour le couronnement de toutes ſes ſottiſes.
Mais en vain ſon dépit pour ſes fautes commiſes,
Luy fait licentier mes ſoins & mon appuy;
Je veux, quoy qu'il en ſoit, le ſervir malgré luy,
Et deſſus ſon lutin obtenir la victoire:
Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire,
Et les difficultez dont on eſt combatu,
Sont les dames d'atours qui parent la vertu.

SCENE VII.

MASCARILLE, CELIE.

CELIE.

QUoy que tu veuilles dire, & que l'on ſe propoſe,
De ce retardement j'attens fort peu de choſe,
Ce qu'on voit de ſuccez peut bien perſuader,
Qu'ils ne ſont pas encor fort prés de s'accorder,
Et je t'ay déja dit qu'un cœur comme le noſtre,
Ne voudroit pas pour l'un faire injuſtice à l'autre;
Et que tres-fortement, par de differends nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lelie a pour luy l'amour & ſa puiſſance,
Andres pour ſon partage a la reconnoiſſance,
Qui ne ſouffrira point que mes penſers ſecrets,
Conſultent jamais rien contre ſes intereſts:
Ouy, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne ſa flâme,
Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moy,
De n'en choiſir point d'autre au mépris de ſa foy,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux deſirs qu'il met en évidence:
Sur ces difficultez qu'oppoſe mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'eſpoir.

MASCARILLE.

Ce ſont, à dire vray, de tres-fâcheux obſtacles,
Et je ne ſçay point l'art de faire des miracles:

Mais je vais employer mes efforts plus puiſſans,
Remuer terre & Ciel, m'y prendre de tout ſens,
Pour tâcher de trouver un biais ſalutaire;
Et vous diray bien-toſt ce qui ſe pourra faire.

SCENE VIII.

CELIE, HYPOLYTE.

HYPOLITE.

DEpuis voſtre ſéjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent juſtement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conqueſtes plus belles,
Et de tous leurs Amans faites des infidelles.
Il n'eſt guere de cœurs qui puiſſent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous ſçavez les frapper;
Et mille libertez à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moy, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir abſolu de vos rares appas,
Si lors que mes Amans ſont devenus les voſtres,
Un ſeul m'euſt conſolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les oſtiez tous,
C'eſt un dur procedé, dont je me plains à vous.

CELIE.

Voila d'un air galant faire une raillerie;
Mais, épargnez un peu celle qui vous en prie:
Vos yeux, vos propres yeux, ſe connoiſſent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;

Ils ſont fort aſſeurez du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles allarmes.

HYPOLITE.

Pourtant en ce diſcours je n'ay rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déja paſſé ;
Et ſans parler du reſte, on ſçait bien que Celie
A cauſé des deſirs à Leandre & Lelie.

CELIE.

Je croy, qu'eſtant tombé dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HYPOLITE.

Au contraire, j'agis d'un air tout different,
Et trouve en vos beautez un merite ſi grand ;
J'y vois tant de raiſons capables de défendre
L'inconſtance de ceux qui s'en laiſſent ſurprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux,
Dont envers moy Leandre a parjuré ſes vœux,
Et le vay voir tantoſt, ſans haine & ſans colere,
Ramené ſous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE IX.

MASCARILLE, CELIE, HYPOLITE.

MASCARILLE.

Grande ! grande nouvelle, & ſuccés ſurprenant !
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'eſt-ce donc ?

MASCARILLE.

Ecoutez, voicy ſans flaterie. . .

CELIE.

Quoy ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraye & pure Comedie :
La vieille Egyptienne à l'heure meſme. . . .

CELIE.

Et bien ?

MASCARILLE.

Paſſoit dedans la place, & ne ſongeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille aſſez defigurée,
L'ayant de prés au nez long-temps conſiderée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le ſignal d'un combat furieux :
» Qui pour armes, pourtant, mouſquets, dagues, ou fléches,
» Ne faiſoit voir en l'air que quatre griffes ſeches,
« Dont ces deux combattans s'efforçoiét d'arracher
» Ce peu que ſur leurs os les ans laiſſent de chair :
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace,
D'abord leurs eſcoffions ont volé par la place,
Et laiſſant voir à nud deux teſtes ſans cheveux,
Ont rendu le combat riſiblement affreux.
Andres, & Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainſi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine aſſez,
Tant leurs eſprits eſtoient par la fureur pouſſez.
Cependant que chacune aprés cette tempeſte,
Songe à cacher aux yeux la honte de ſa teſte,
Et que l'on veut ſçavoir qui cauſoit cette humeur ;
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la paſſion dont elle eſtoit émeuë,
Ayant ſur Trufaldin tenu long-temps la veuë :

C'eſt vous, ſi quelque erreur n'abuſe icy mes yeux,
Qu'on m'a dit qui vivez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut ; ô rencontre opportune !
Ouy, Seigneur Zanobio Ruberty, la fortune
» Me fait vous reconnoiſtre, & dans le meſme inſtant,
» Que pour voſtre intereſt je me tourmentois tant :
» Lors que Naples vous vit quitter voſtre famille,
» J'avois, vous le ſçavez, en mes mains voſtre fille,
» Dont j'élevois l'enfance, & qui par mille traits,
» Faiſoit voir dés quatre ans ſa grace & ſes attraits :
» Celle que vous voyez, cette infame ſorciere,
» Dedans noſtre maiſon ſe rendant familiere,
» Me vola ce treſor. Helas ! de ce malheur
» Voſtre femme, je croy, conceut tant de douleur,
» Que cela ſervit fort pour avancer ſa vie ;
» Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie,
» Me faiſant redouter un reproche fâcheux,
» Je vous fis annoncer la mort de toutes deux :
» Mais il faut maintenant, puiſque je l'ay connuë,
» Qu'elle faſſe ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberty, que ſa voix,
Pendant tout ce recit repetoit pluſieurs fois :
Andres ayant changé quelque temps de viſage,
A Trufaldin ſurpris, a tenu ce langage.
Quoy donc ! le Ciel me fait trouver heureuſement,
Celuy que juſqu'icy j'ay cherché vainement,
Et que javois pû voir, ſans pourtant reconnoître
La ſource de mon ſang, & l'autheur de mon eſtre !
» Ouy, mon pere, je ſuis Horace voſtre fils :
» D'Albert qui me gardoit les jours eſtant finis,

» Me ſentant naiſtre au cœur d'autres inquietudes,
» Je ſortis de Bologne, & quittant mes études,
» Portay durant ſix ans mes pas en divers lieux
» Selon que me pouſſoit un deſir curieux.
» Pourtant, aprés ce temps, une ſecrette envie
» Me preſſa de revoir les miens & ma patrie :
» Mais dans Naples, helas ! je ne vous trouvay plus,
» Et n'y ſceus voſtre ſort que par des bruits confus.
» Si bien, qu'à voſtre queſte ayant perdu mes peines,
» Veniſe pour un temps borna mes courſes vaines ;
» Et j'ay vêcu depuis, ſans que de ma maiſon,
» J'euſſe d'autres clartez que d'en ſçavoir le nom.
» Je vous laiſſe à juger, ſi pendant ces affaires,
» Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir,
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de voſtre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoiſt pour ſienne,
Andres eſt voſtre frere, & comme de ſa ſœur
Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il pretend reconnoiſtre,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon maî-tre ;
Dont le pere témoin de tout l'évenement,
Donne à cet hymenée un plein conſentement ;
Et pour mettre une joye entiere en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille :
Voyez que d'incidens à la fois enfantez !

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautez.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux cham-pionnes,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes :

Leandre eſt de la troupe, & voſtre pere auſſi :
Moy, je vais avertir mon Maiſtre de cecy,
Et que lors qu'à ſes vœux on croit le plus d'obſta-
cle,
Le Ciel en ſa faveur produit comme un miracle.

HYPOLITE.

Un tel raviſſement rend mes eſprits confus,
Que pour mon propre ſort je n'en aurois pas plus.
Mais les voicy venir.

SCENE X.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, ANDRES, CELIE, HYPOLITE, LEANDRE.

TRUFALDIN.

Ah ! ma fille.

CELIE.

Ah ! mon pere.

TRUFALDIN.

Sçais-tu déja comment le Ciel nous eſt proſpere ?

CELIE.

Je viens d'entendre icy le ſuccez merveilleux.

HYPOLITE *à Leandre.*

En vain vous parleriez pour excuſer vos feux,
Si j'ay devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un genereux pardon eſt ce que je deſire ;
Mais j'atteſte les Cieux, qu'en ce retour ſoudain
Mon pere fait bien moins que mon propre deſ-
ſein

ANDRES *à Celie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure,
Pust estre condamnée un jour par la nature ?
Toutefois, tant d'honneur la sceut toûjours regir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CELIE.

Pour moy, je me blâmois, & croyois faire faute,
Quand je n'avois pour vous qu'une estime tres-haute ;
Je ne pouvois sçavoir quel obstacle puissant
M'arrestoit sur un pas si doux & si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme,
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN.

Mais en te recouvrant que diras-tu de moy,
Si je songe aussi-tost à me priver de toy,
Et t'engage à son fils sous les loix d'himenée ?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE XI.

TRUFALDIN, MASCARILLE, LELIE, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, ANDRES, HYPOLITE, LEANDRE.

MASCARILLE.

» Voyons si vostre diable aura bien le pouvoir
» De détruire à ce coup un si solide espoir ;

» Et si contre l'excez du bien qui nous arrive,
» Vous armerez encor vostre imaginative.
Par un coup impreveu des destins les plus doux.
Vos vœux sont couronnez, & Celie est à vous.

LELIE.
Croiray-je que du Ciel la puissance absoluë?

TRUFALDIN.
Ouy, mon gendre, il est vray.

PANDOLFE.
La chose est resoluë.

ANDRES.
Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LELIE *à Mascarille.*
Il faut que je t'embrasse, & mille & mille fois,
Dans cette joye....

MASCARILLE.
Ahi, ahi, doucement je vous prie,
Il m'a presque estouffé, je crains fort pour Celie
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lelie.*
Vous sçavez le bon-heur que le Ciel me renvoye;
Mais puisqu'un mesme jour nous met tous dans la joye,
Ne nous separons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit viste amené.

MASCARILLE.
Vous voila tous pourveus; n'est-il point quelque fille,
Qui pust accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune icy,
J'ay des demangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ay ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc ; & que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyons les peres.

LE

DEPIT
AMOUREUX.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Petit Bourbon, au mois de Decembre 1658.

Par la Troupe de Monſieur Frere Unique du Roy.

ACTEURS.

ERASTE, Amant de Lucile.

ALBERT, Pere de Lucile.

GROS-RENE', Valet d'Erafte.

VALERE, Fils de Polidore.

LUCILE, Fille d'Albert.

MARINETTE, Suivante de Lucile.

POLIDORE, Pere de Valere.

FROSINE, Confidente d'Afcagne.

ASCAGNE, Fille fous l'habit d'homme.

MASCARILLE, Valet de Valere.

METAPHRASTE, Pedant.

LA RAPIERE, Breteur.

DEPIT


P. Brissart d.
I. Sauvé F.
LE DEPIT AMOUREUX

DEPIT AMOUREUX.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

Veux-tu que je te die ? une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette.
Ouy, quoiqu'à mon amour tu puisse repartir,
Il craint d'estre la dupe, à ne te point mentir :
Qu'en faveur d'un rival ta foy ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moy, toy-même on ne te trompe.

GROS-RENE'.

Pour moy, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je diray n'en déplaise à monsieur vostre amour,

Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoiſtre mal en phiſionomie.
Les gens de mon minois ne ſont point accuſez
D'eſtre, graces à Dieu, ni fourbes ni ruſez.
Cet honneur qu'on nous fait je ne le démens gueres;
Et ſuis homme fort rond, de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompaſt, cela ſe pourroit bien;
Le doute eſt mieux fondé; pourtant je n'en croy rien.
Je ne voy point encore, ou je ſuis une beſte,
Sur quoy vous avez pû prendre martel en teſte.
Lucile, à mon avis, vous montre aſſez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, aprés tout, qui cauſe voſtre crainte,
Semble n'eſtre à preſent ſouffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourry;
Le mieux receu toûjours n'eſt pas le plus chery;
Et tout ce que d'ardeur font paroiſtre les femmes,
Parfois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flâmes.
Valere enfin, pour eſtre un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifference,
M'empoiſonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprens pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiere croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois pour trouver un tel deſtin bien doux,
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux
Et ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine aſſurance.
Toy-meſme, penſe-tu, qu'on puiſſe, comme il fait,
Voir cherir un rival d'un eſprit ſatisfait?

Et, si tu n'en crois rien, dy moy, je t'en conjure,
Si j'ay lieu de rêver dessus cette avanture.

GROS-RENE'.

Peut-estre que son cœur a changé de desirs,

ERASTE.

Lors que par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuïr l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaisne avec si peu d'éclat,
Qu'elle puisse rester en un paisible estat :
De ce qu'on a chery la fatale presence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifference ;
Et, si de cette veuë on n'accroist son dedain,
Nostre amour est bien prés de nous rentrer au sein :
Enfin, crois moy, si bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame ;
Et l'on ne sçauroit voir, sans en estre piqué,
Posseder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE'.

Pour moy, je ne sçay point tant de philosophie ;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moy si mortel ennemy,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demy ;
Pourquoy subtiliser, & faire le capable
A chercher des raisons pour estre miserable ?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer ?
Laissons venir la feste avant que la chommer.
Le chagrin me paroist une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moy, sans bonne & juste cause,
Et mesmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.

Avec vous en amour je cours mesme fortune ;
Celle que vous aurez me doit estre commune ;
La maistresse ne peut abuser vostre foy,
A moins que la suivante en fasse autant pour moy :
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime ;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantost Marinette endure qu'à son aise
Gros-René par plaisir la caresse & la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
A son exemple aussi j'en riray tout mon sou ;
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENE'.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

Sset ? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là ?

GROS-RENE'.

Ma foy,
Demande, nous estions tout-à-l'heure sur toy,

MARINETTE.

Vous estes aussi là ! Monsieur, depuis une heure,
Vous m'avez fait troter comme un Basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ay fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foy....

ERASTE.

Quoy ?

MARINETTE.

Que vous n'estes pas
Au Temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENE'.

Il en faloit jurer.

ERASTE.

Apprens-moy donc de grace,
Qui te fait me chercher ?

MARINETTE.

Quelqu'un en verité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté.
Ma Maistresse en un mot.

ERASTE.

Ha, chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprete ?
Ne me déguise point un mystere fatal,
Je ne t'en voudray pas pour cela plus de mal :
Au nom des Dieux, dy moy si ta belle Maistresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment ?

Quel garant eſt-ce encore que voſtre amour demande ?
Que luy faut-il ?

GROS-RENE'.

A moins que Valere ſe pende,
Bagatelle, ſon cœur ne s'aſſeurera point,

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENE'.

Il eſt jaloux juſques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere ? Ha ! vraiment la penſée eſt bien belle !
Elle peut ſeulement naiſtre en voſtre cervelle ?
Je vous croyois du ſens, & juſques à ce moment
J'avois de voſtre eſprit quelque bon ſentiment,
Mais, à ce que je voy, je m'eſtois fort trompée.
Ta teſte de ce mal eſt-elle auſſi frappée ?

GROS-RENE'.

Moy jaloux ? Dieu m'en garde, & d'eſtre aſſez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin;
Outre que de ton cœur ta foy me cautionne,
L'opinion que j'ay de moy-meſme eſt trop bonne,
Pour croire auprés de moy que quelqu'autre te plût
Où diantre pourrois-tu trouver qui me vallût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien, voilà comme il faut eſtre,
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroiſtre :
Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par là les deſſeins d'un rival :
Au merite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une Maiſtreſſe;
Et j'en ſçay tel qui doit ſon deſtin le plus doux,
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.

Enfin, quoy qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre aprés tout miſerable à credit :
Cela, Seigneur Eraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus, que venois-tu m'ap-
prendre.

MARINETTE.

Vous meriteriez bien que l'on vous fiſt attendre :
Qu'afin de vous punir je vous tinſſe caché,
Le grand ſecret pourquoy je vous ay tant cherché :
Tenez, voyez ce mot, & ſortez hors de doute,
Liſez-le donc tout haut ; perſonne icy n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que voſtre amour
Eſtoit capable de tout faire.
Il ſe couronnera luy-meſme dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur ;
Je vous en donne la licence :
Et, ſi c'eſt en voſtre faveur,
Je vous rends de mon obeïſſance.

Ha ! quel bonheur ? ô toy, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une Deïté.

GROS-RENE'.

Je vous le diſois bien contre voſtre croyance :
Je ne me trompe gueres aux choſes que je penſe.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur ;
Je vous en donne la licence :
Et, ſi c'eſt en voſtre faveur,
Je vous réponds de mon obeïſſance.

MARINETTE.

Si je luy rapportois vos foibleſſes d'eſprit.
Elle deſavoûroit bien-toſt un tel écrit.

ERASTE.

Ha, cache-luy, de grace, une peur paſſagere,
Où mon ame a crû voir quelque peu de lumiere ;
Ou, ſi tu la luy dis, ajoûte que ma mort
Eſt preſte d'expier l'erreur de ce tranſport ;
Que je vais à ſes pieds, ſi j'ay pû luy déplaire,
Sacrifier ma vie à ſa juſte colere.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en eſt pas le temps.

ERASTE.

Au reſte, je te dois beaucoup, & je pretens
Reconnoiſtre dans peu de la bonne maniere
Les ſoins d'une ſi noble & ſi belle courriere.

MARINETTE.

A propos ; ſçavez-vous où je vous ay cherché
Tantoſt encor ?

ERASTE.

Hé bien.

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous ſçavez.

ERASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là, dans cette boutique
Où dés le mois paſſé voſtre cœur magnifique
Me promit, de ſa grace une bague.

ERASTE.

Ha, j'entends,

GROS-RENE'.

La matoiſe !

ERASTE.

Il eſt vray, j'ay tardé trop long-temps
A m'acquitter vers toy d'une telle promeſſe :
Mais....

MARINENETTE.

Ce que j'en ay dit, n'eſt pas que je vous preſſe.

GROS-RENE'.

Ho, que non !

ERASTE *luy donne ſa bague.*

Celle-cy peut-eſtre aura dequoy
Te plaire. Accepte-la pour celle que je doy.

MARINETTE.

Monſieur, vous vous mocquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENE'.

Pauvre honteuſe, prens, ſans davantage attendre.
Refuſer ce qu'on donne, eſt bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce ſera pour garder quelque choſe de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE.

Alors comme alors,
Pour vous on employra toutes ſortes d'efforts,
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle ſoit voſtre ;
Faites voſtre pouvoir, & nous ferons le noſtre.

ERASTE.

Adieu, nous en ſçaurons le ſuccés dans ce jour.

Eraſte relit la lettre tout bas.

MARINETTE.

Et nous, que dirons-nous auſſi de noſtre amour ?
Tu ne m'en parle point.

GROS-RENE'.

Un hymen qu'on ſouhaite
Entre gens comme nous eſt choſe bien-toſt faite.
Je te veux. Me veux-tu de meſme ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENE'.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon Astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flâme.

GROS-RENE'.

Adieu chere comete, arc-en-Ciel de mon ame.
Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains le pauvre hêre;
Sçachant ce qui se passe.

SCENE III.

ERASTE, VALERE, GROS-RENE'.

ERASTE.

Hé bien? Seigneur Valere.

VALERE.

Hé bien? Seigneur Eraste.

ERASTE.

En quel estat l'amour?

VALERE.

En quel estat vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile ?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouray, vous estes le modelle
D'une rare constance.

VALERE.

Et vostre fermeté
Doit estre un rare exemple à la posterité.

ERASTE.

Pour moy, je suis peu fait à cet amour austere,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens.
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est tres-naturel, & j'en suis bien de mesme :
Le plus parfait objet dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en estant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans son ame.
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ERASTE.

Vous estes donc facile à contenter.

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser ?

ERASTE.

Je puis croire pourtant
Sans trop de vanité, que je ſuis en ſa grace.

VALERE.

Moy, je ſçay que j'y tiens une aſſez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abuſez point; croyez-moy.

VALERE.

Croyez-moy;
Ne laiſſez point duper vos yeux à trop de foy.

ERASTE.

Si j'oſois vous montrer une preuve aſſeurée.
Que ſon cœur... non, voſtre ame en ſeroit alterée

VALERE.

Si je vous oſois moy découvrir en ſecret....
Mais, je vous fâcherois, & veux eſtre diſcret.

ERASTE.

Vraiment vous me pouſſez, & contre mon envie,
Voſtre preſomption veut que je l'humilie.
Liſez.

VALERE.

Ces mots ſont doux.

ERASTE.

Vous connoiſſez la main?

VALERE.

Ouy, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet eſpoir ſi certain....

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Eraſte.

GROS-RENE'.

Il eſt fou le bon Sire,
Où vient-il donc, pour luy d'avoir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me ſurprend, & j'ignore entre-nous,
Quel diable de myſtere eſt caché là-deſſous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Ouy, je le voy paroiſtre.
Feignons, pour le jetter ſur l'amour de ſon Maî-
tre.

SCENE IV.

MASCARILLE, ERASTE, GROS-RENE'.

MASCARILLE.

NOn, je ne trouve point d'eſtat plus mal-
heureux,
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE'.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Maſcarille à cette heure ?
Que fait-il ? revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas ; car je n'ay pas eſté :
Je ne vais pas auſſi, car je ſuis arreſté ;
Et ne demeure point, car tout de ce pas meſme,
Je pretens m'en aller.

ERASTE.

La rigueur eſt extrême :
Doucement, Maſcarille.

MASCARILLE.

Ha! Monſieur : Serviteur

ERASTE.

Vous nous fuyez bien viste : hé quoy ? vous fay-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne croy pas cela de vostre courtoisie.

ERASTE

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis & mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Pleust à Dieu ?

ERASTE.

Gros-René sçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE'.

Sans doute : & je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce poinct-là, nostre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extremité :
Mais est-ce un coup bien sûr que vostre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ay sceu qu'en ses amours ton maistre estoit trop bien ;
Et je serois un fou de pretendre plus rien
Aux secrettes faveurs que luy fait cette Belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle ;
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu ;
Vous tirez sagement vostre épingle du jeu,
Ouy, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous carèssoit pour la seule grimace ;
Et mille fois sçachant tout ce qui se passoit,
J'ay plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
On offense un brave-homme alors que l'on l'abuse ;
Mais d'où diantre, aprés tout, avez-vous sceu la ruse?

Car cet engagement mutuel de leur foy
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moy,
Et l'on croit, jusqu'icy la chaîne fort secrette,
Qui rend de nos amans la flâme satisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit :
Et ne sçay pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit,
Que sous ce faux semblant qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menty.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous estes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Meriteroit cent coups de baston sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ha ! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ay que trop peur.
Tu penses fuïr ? *à Mascarille*

MASCARILLE.

Nenny.

ERASTE.

Quoy ! Lucile eſt la femme . . . ?

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ERASTE.

Ha ! vous raillez ? infame.

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il eſt donc vray ?

MASCARILLE.

Non pas ;

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Helas !

Je ne dy rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Aſſeure ;

Ou ſi c'eſt choſe vraye, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira ; je ne ſuis pas icy
Pour vous rien conteſter.

ERASTE.

Veux-tu dire ? voicy ;
Sans marchander, de quoy te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plûtoſt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moy viſtement quelques coups de baſton
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la verité pure.
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Helas ! je la diray :
Mais, peut-estre Monsieur, que je vous fâcheray.

ERASTE

Parle : mais prens bien garde à ce que tu vas faire ;
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE

J'y consens, rompez moy les jambes & les bras ;
Faites-moy pis encore, tuez-moy si j'impose
En tout ce que j'ay dit icy la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vray ?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit :
Mais, enfin, cette affaire est comme vous la dites ;
Et c'est aprés cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœu ;
Et Lucile depuis fait encore moins paroistre
La violente amour qu'elle porte à mon Maistre,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en vostre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets oster la connoissance.
Si, malgré mes sermens vous doutez de ma foy
Gros-René peut venir une nuit avec moy ;
Et je luy feray voir estant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accés chez elle.

ERASTE.

Oste-toy de mes yeux, maraut.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

ERASTE.

Hé bien !

GROS-RENE'.

Hé bien ! Monſieur :
Nous en tenons tous deux, ſi l'autre eſt veritable.

ERASTE.

Las ! il ne l'eſt que trop, le bourreau deteſtable.
Je voy trop d'apparence à tout ce qu'il a dit :
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baye
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCENE V.

MARINETTE, GROS-RENE', ERASTE.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantoſt ſur le ſoir
Ma Maiſtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oſes-tu me parler, ame double, & traiſtreſſe ?
Va, ſors de ma preſence, & dis à ta Maiſtreſſe,
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix.
Et que voilà l'eſtat, infame, que j'en fais.

Il déchire la lettre.

MARINETTE.

Gros-René, dy-moy donc, quelle mouche le picque.

GROS-RENE'.

M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur felon
Eſt pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Leſtrigon ?

Va, va rendre réponſe à ta bonne Maiſtreſſe,
Et luy dis bien & beau, que malgré ſa ſoupleſſe,
Nous ne ſommes plus ſots, ni mon Maiſtre, ni
moy,
Et deſormais qu'elle aille au Diable avecque toy.

MARINETTE *ſeule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel demon eſt donc leur ame travaillée?
Quoy? faire un tel accueil à nos ſoins obligeans?
O que cecy chez nous va ſurprendre les gens!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je suis fille à secret, Dieu mercy.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien icy?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins seurement:
Icy de tous costez on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute asseurance.

ASCAGNE.

Helas, que j'ay de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Ouay! cecy doit donc estre un important secret.

ASCAGNE.

Trop, puis que je le dis à vous mesme à regret,
Et que si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sçauriez point.

FROSINE.

Ha ! c'eſt me faire outrage,
Feindre à s'ouvrir à moy ! dont vous avez connû
Dans tous vos intereſts l'eſprit ſi retenu.
Moy nourrie avec vous ! & qui tiens ſous ſilence
Des choſes qui vous ſont de ſi grande importance ?
Qui ſçais....

ASCAGNE.

Ouy, vous ſçavez la ſecrette raiſon
Qui cache aux yeux de tous mon ſexe & ma maiſon :
Vous ſçavez que dans celle où paſſa mon bas âge
Je ſuis, pour y pouvoir retenir l'heritage
Qui relâchoit ailleurs le jeune Aſcagne mort,
Dont mon déguiſement fait revivre le ſort,
Et c'eſt auſſi pourquoy ma bouche ſe diſpenſe
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'aſſeurance.
Mais avant que paſſer, Froſine, à ce diſcours,
Eclairciſſez un doute, où je tombe toûjours.
Se pourroit-il qu'Albert ne ſceut rien du myſtere,
Qui maſque ainſi mon ſexe, & l'a rendu mon pere ?

FROSINE.

En bonne foy ce point ſurquoy vous me preſſez,
Eſt une affaire auſſi qui m'embaraſſe aſſez :
Le fond de cette intrigue eſt pour moy lettre cloſe ;
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la choſe.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au deſtin de qui meſme, avant qu'il vint au jour,
Le teſtament d'un oncle abondant en richeſſes,
D'un ſoin particulier avoit fait des largeſſes,
» Et que ſa mere fit un ſecret de ſa mort,
» De ſon eſpoux abſent redoutant le tranſport,
» S'il voyoit chez un autre aller tout l'heritage,
» Dont ſa maiſon tiroit un ſi grand avantage ;

Quand, dis-je, pour cacher un tel évenement,
La ſuppoſition fut de ſon ſentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous eſtiez nourrie,
Voſtre mere d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à ſa garde commis,
En faveur des preſens le ſecret fut promis.
Albert ne l'a point ſceu de nous ; & pour ſa femme,
L'ayant plus de douze ans conſervé dans ſon ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas impréveu ne put rien découvrir ;
Mais, cependant je voy qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naiſſance.
» J'ay ſceu, qu'en ſecret meſme, il luy faiſoit du bien.
» Et peut-eſtre cela ne ſe fait pas pour rien.
» D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
» Et comme il le pretend, c'eſt un mauvais langage :
Je ne ſçay s'il ſçauroit la ſuppoſition
Sans le déguiſement ; mais la digreſſion
Tout inſenſiblement pourroit trop loin s'étendre :
Revenons au ſecret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne ſçait point s'abuſer ;
Que mon ſexe à ſes yeux n'a pû ſe déguiſer,
Et que ſes traits ſubtils, ſous l'habit que je porte,
Ont ſceu trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez ?

ASCAGNE.

Froſine, doucement ;
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'eſtonnement :
Il n'eſt pas temps encore : & ce cœur qui ſoûpire.
A bien pour vous ſurprendre autre choſe à vous dire,

FROSINE.

Et quoy ?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ha ! vous avez raiſon,
L'objet de voſtre amour, luy dont à la maiſon
Voſtre impoſture enleve un puiſſant heritage,
Et qui de voſtre ſexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien luy retourner,
C'eſt encore un plus grand ſujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ay dequoy toutefois ſurprendre plus voſtre ame :
Je ſuis ſa femme.

FROSINE.

O Dieux ! ſa femme !

ASCAGNE.

Ouy, ſa femme.

FROSINE.

Ha ! certes celuy-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raiſon.

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas encor tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la ſuis, dis-je, ſans qu'il le penſe
Ni qu'il ait de mon ſort la moindre connoiſſance.

FROSINE.

Ho ! pouſſez je le quitte & ne raiſonne plus,
Tant mes ſens coup ſur coup ſe trouvent confondus.
A ces enigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre.

Valere dans les fers de ma ſœur arreſté,
Me ſembloit un amant digne d'eſtre écouté.
Je ne pouvois ſouffrir qu'on rebutaſt ſa flâme,
Sans qu'un peu d'intereſt touchaſt pour luy mon ame.
Je voulois que Lucile aimaſt ſon entretien,
Je blâmois ſes rigueurs & les blâmay ſi bien,
Que moy-meſme j'entray, ſans pouvoir m'en deffendre,
Dans tous les ſentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'eſtoit en luy parlant moy qu'il perſuadoit,
Je me laiſſois gagner aux ſoûpirs qu'il perdoit;
Et ſes vœux rejettez de l'objet qui l'enflâme,
Eſtoient comme vainqueurs, receus dedans mon ame:
Ainſi, mon cœur, Froſine, un peu trop foible, helas!
Se rendit à des ſoins qu'on ne luy rendoit pas;
Par un coup refléchi, receut une bleſſure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'uſure.
Enfin, ma chere, enfin, l'amour que j'eus pour luy
Se voulut expliquer; mais ſous le nom d'autruy;
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ſes vœux favorable,
Et je ſceus ménager ſi bien cet entretien,
Que du déguiſement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur qui flattoit ſa penſée,
Je luy dis que pour luy mon ame eſtoit bleſſée;
Mais que voyant mon pere en d'autres ſentimens,
Je devois une feinte à ſes commandemens;
Qu'ainſi de noſtre amour nous ferions un myſtere
Dont la nuit ſeulement ſeroit dépoſitaire,
Et qu'entre nous de jour, de peur de rien gaſter,
Tout entretien ſecret ſe devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la meſme indifference,
Qu'avant que nous euſſions aucune intelligence,
Et

Et que de ſon coſté, de meſme que du mien,
Geſte, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, ſans m'arreſter ſur toute l'induſtrie
Dont j'ay conduit le fil de cette tromperie,
J'ay pouſſé juſqu'au bout un projet ſi hardy,
Et me ſuis aſſeuré l'Epoux que je vous dy.

FROSINE.

Hô, hô! les grands talens que voſtre eſprit poſſede!
Diroit-on qu'elle y touche avec ſa mine froide?
Cependant, vous avez eſté bien viſte icy;
Car je veux que la choſe ait d'abord réüſſi.
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'iſſuë,
Qu'elle ne peut long temps éviter d'eſtre ſceuë?

ASCAGNE.

Quand l'amour eſt bien fort, rien ne peut l'arreſter,
Ses projets ſeulement vont à ſe contenter;
Et pourveu qu'il arrive au but qu'il ſe propoſe,
Il croit que tout le reſte aprés eſt peu de choſe.
Mais, enfin, aujourd'huy je me découvre à vous,
Afin que vos conſeils .... Mais voicy cet Epoux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

SI vous eſtes tous deux en quelque conference,
Où je vous faſſe tort de meſler ma preſence,
Je me retireray.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puiſque vous le faiſiez, rompre noſtre entretien.

VALERE.

Moy ?

ASCAGNE.

Vous-mesme ?

VALERE.

Et comment ?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'estois fille, un peu trop sceu me plaire;
Et que si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guere à faire son bon-heur.

VALERE.

Ces protestations ne coustent pas grand' chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:
Mais vous seriez bien pris si quelque évenement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que regnant dans vostre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner vostre flâme.

VALERE.

Et si c'estoit quelqu'une, où par vostre secours
Vous pussiez estre utile au bon-heur de mes jours.

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à vostre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Hé! quoy! vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'estant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse,
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre Maistresse?
Un si penible effort pour moy m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'eſtant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ay dit,
Je l'ay dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de meſme.

VALERE.

Ainſi donc il ne faut rien pretendre,
Aſcagne, à des bontez que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel faſſe un grand miracle en vous.
Bref, ſi vous n'eſtes fille, adieu voſtre tendreſſe;
Il ne vous reſte rien qui pour nous s'intereſſe.

ASCAGNE.

J'ay l'eſprit delicat plus qu'on ne peut penſer,
Et le moindre ſcrupule a dequoy m'offenſer,
Quand il s'agit d'aimer, enfin je ſuis ſincere;
Je ne m'engage point à vous ſervir, Valere,
Si vous ne m'aſſurez au moins abſolument,
Que vous avez pour moy le meſme ſentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, ſi j'eſtois fille, une flâme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais veu ce ſcrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il eſt, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais icy tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais ſans fard ?

VALERE.

Ouy, ſans fard.

ASCAGNE.

S'il eſt vray, deſormais
Vos intereſts ſeront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ay bien-tost à vous dire un important mystere,
Où l'effet de ces mots me sera necessaire.

ASCAGNE.

Et j'ay quelque secret de mesme à vous ouvrir,
Où vostre cœur pour moy se pourra découvrir.

VALERE.

Hé ! de quelle façon cela pourroit-il estre ?

ASCAGNE.

C'est que j'ay de l'amour qui n'oseroit paroistre;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux,
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, & croyez par avance
Que vostre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez icy plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de prés.

VALERE.

Vostre discours m'estonne;
Plust à Dieu que ma sœur ....

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoy ?

ASCAGNE.

Pour raison.
Vous sçaurez mon secret, quand je sçauray le vostre.

VALERE.

J'ay beſoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc ; & lors nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu ; j'en ſuis content.

ASCAGNE.

Et moy content, Valere.

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'aſſiſtance d'un frere.

SCENE III.

FROSINE, ASCAGNE, MARINETTE, LUCILE.

LUCILE.

C'En eſt fait ; c'eſt ainſi que je puis me venger :
Et, ſi cette action a dequoy l'affliger,
C'eſt toute la douceur que mon cœur s'y propoſe :
Mon frere, vous voyez une metamorphoſe,
Je veux cherir Valere aprés tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de ſon coſté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma ſœur ? comment ? courir au change ?
Cette inégalité me ſemble trop eſtrange.

LUCILE.

La voſtre me ſurprend avec plus de ſujet ;
De vos ſoins autrefois Valere eſtoit l'objet,

Je vous ay veu pour luy m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaist,
Et je vous voy parler contre son interest.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vostre,
Je sçay qu'il est rangé dessous les loix d'une autre:
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez & qu'il ne revinst pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'auray soin de ma gloire,
Et je sçay pour son cœur tout ce que j'en dois croire:
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainsi, découvrez-luy, sans peur, mon sentiment:
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Luy va faire sçavoir que son ardeur me touche.
Quoy? mon frere, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ha! ma sœur, si sur vous je puis avoir credit,
Si vous estes sensible aux prieres d'un frere,
Quittez un tel dessein, & n'ostez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'interest m'est cher,
Et qui sur ma parole a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence;
A moy seul de ses feux elle fait confidence;
Et je voy dans son cœur de tendres mouvemens,
A dompter la fierté des plus durs sentimens.
Ouy, vous auriez pitié de l'estat de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flâme;
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis asseuré, ma sœur, qu'elle en mourra,

Si vous luy dérobez l'amant qui peut luy plaire.
Eraſte eſt un party qui doit vous ſatisfaire,
Et des feux mutuels . . . .

LUCILE.

Mon frere, c'eſt aſſez :
Je ne ſçay point pour qui vous vous intereſſez ;
Mais, de grace, ceſſons ce diſcours, je vous prie,
Et me laiſſez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle ſœur, vous me deſeſperez,
Si vous effectuez vos deſſeins déclarez.

SCENE IV.

MARINETTE, LUCILE.

MARINETTE.

LA reſolution, Madame, eſt aſſez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne peze rien alors que l'on l'affronte ;
Il court à ſa vengeance, & ſaiſit promptement
Tout ce qu'il croit ſervir à ſon reſſentiment.
Le traiſtre ! faire voir cette inſolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moy-même ;
Et quoy que là-deſſus je rumine ſans fin,
L'avanture me paſſe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux tranſports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le ſien tout tranſporté,
Ne me donnoit pas moins que de la deïté,

Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sçay, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pû passer dont il faille estre en peine,
Puis que rien ne le doit defendre de ma haine.
Quoy ? tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrette raison de cette indignité ?
Cet écrit mal-heureux dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame; & puis prestons l'oreille
Aux bons chiens de pendarts qui nous chantent merveille;
Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur;
Laissons à leurs beaux mots fondre nôtre rigueur,
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes:
Foin de nôtre sottise, & peste soit des hommes.

LUCILE.

Hé bien, bien; qu'il s'en vente, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-temps;
Et je luy feray voir qu'en une ame bien faite
Le mépris suit de prés la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur nous.
Marinette eut bon nez, quoy qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.

Quelque autre, ſous l'eſpoir de matrimonion,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moy, *neſcio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies!
Et choiſis mal ton temps pour de telles ſaillies!
Enfin je ſuis touchée au cœur ſenſiblement;
Et, ſi jamais celuy de ce perfide amant
Par un coup de bon-heur, dont j'aurois tort, je penſe,
De vouloir à preſent concevoir l'eſperance,
(Car le Ciel a trop pris plaiſir de m'affliger,
Pour me donner celuy de me pouvoir venger)
Quand, dis-je, par un ſort à mes deſirs propice,
Il reviendroit m'offrir ſa vie en ſacrifice,
Deteſter à mes pieds l'action d'aujourd'huy,
Je te deffends ſur tout de me parler pour luy.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de ſon crime.
Et meſme, ſi mon cœur eſtoit pour luy tenté
De deſcendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me ſoit alors ſevere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayment, n'ayez point peur, & laiſſez faire à nous;
J'ay pour le moins autant de colere que vous:
Et je ſerois plûtoſt fille toute ma vie,
Que mon gros traiſtre auſſi me redonnaſt envie,
S'il vient....

SCENE V.

MARINETTE, LUCILE, ALBERT.

ALBERT.

REntrez, Lucile, & me faites venir
Le Precepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de luy qui me gouverne Aſcagne,
S'il ſçait point quel ennnuy depuis peu l'accompagne.

Il continuë ſeul.

En quel gouffre de ſoins & de perplexité
Nous jette une action faite ſans équité!
D'un enfant ſuppoſé par mon trop d'avarice,
Mon cœur depuis long-temps ſouffre bien le ſupplice,
Et quand je voy les maux où je me ſuis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais ſongé.
Tantoſt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & miſere jettée;
Tantoſt, pour ce fils-là, qu'il me faut conſerver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'apprehende au retour cette triſte nouvelle,
Las! vous ne ſçavez-pas? vous l'a-t-on annoncé?
Voſtre fils a la fievre, ou jambe, ou bras caſſé:
Enfin à tous momens, ſur quoy que je m'arreſte,
Cent ſortes de chagrins me roulent par la teſte.

SCENE IV.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

M*Andatum tuum curo diligenter.*

ALBERT.

Maiſtre, j'ay voulu . . . .

METAPHRASTE.

Maiſtre eſt dit à *Magiſ. ter.*
C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je ſçavois cela. Mais, ſoit, à la bonne heure.
Maiſtre, donc . . . .

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi;
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore un fois, Maiſtre, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime,
Et que ſoigneuſement je l'ay toûjours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vray; *Filio non poteſt præferri,*
Niſi Filius.

ALBERT.

Maiſtre, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort neceſſaire, me ſemble;

Je vous croy grand Latin, & grand Docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute vostre doctrine,
Faire le Pedagogue, & cent mots me cracher,
Comme si vous estiez en chaire pour prescher.
Mon pere quoy-qu'il eust la teste des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encor pour moy que du haut Allement.
Laissez donc en repos vostre science auguste,
Et que vostre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen semble luy faire peur,
Et sur quelque party que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-estre a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tule,
Dont avec Atticus le mesme fait *sermon*,
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*.

ALBERT.

Mon Dieu, Maistre éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler ;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démesler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc ! vostre fils ?

ALBERT.

Je ne sçay si dans l'ame,
Il ne sentiroit point une secrete flâme.

Quelque chose le trouble, ou je suis fort déceu,
Et je l'apperceus hier, sans en estre apperceu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire . . . .

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ;
Un endroit écarté, *Latinè, secessus* ;
Virgile l'a dit, *est in secessu locus* . . . .

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile ?
Puis que je suis certain que dans ce lieu tranquile,
Ame du monde, enfin, n'estoit lors que nous deux.

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un Auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vistes.

ALBERT.

Et moy, je vous dis, moy ; que je n'ay pas besoin ;
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit icy de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs Autheurs ; *tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *scribendo, sequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou demon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le precepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur !

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement ;
Un mot, que vous serez bien-aise asseurément
D'entendre.

ALBERT.

Je seray le diable qui t'emporte,
Chien d'homme. O ! que je suis tenté d'étrange sorte,
De faire sur ce musle une application !

METAPHRASTE.

Mais, qui cause, Seigneur, vostre inflammation ?
Que voulez-vous de moy ?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ay-je dit vingt-fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ha ! sans doute ;
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà
Tout prest de vous oüir.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépasse ;
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet desormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE

Et n'apprehendez plus d'interruption noſtre.

ALBERT.

C'eſt aſſez dit.

METAPHRASTE.

Je ſuis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le croy.

METAPHRASTE.

J'ay promis que je ne diray rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dés à preſent je ſuis muet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez: courage; au moins, je vous donne audiance,
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de ſilence,
Je ne deſſerre pas la bouche ſeulement.

ALBERT.

Le traiſtre!

METAPHRASTE.

Mais de grace, achevez viſtement;
Depuis long-temps j'écoute, il eſt bien raiſonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, Bourreau deteſtable....

METAPHRASTE.

Hé ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ?

Partageons le parler, ou du moins je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien . . . .

METAPHRASTE

Quoy voulez-vous poursuivre !

Ce n'est pas encore fait, *per Jovem !* je suis yvre.

ALBERT.

Je n'ay pas dit . . . .

METAPHRASTE.

Encor ? bon Dieu ! que de discours !

Rien n'est-il suffisant d'en arrester le cours ?

ALBERT.

J'enrage.

METAPHRASTE.

Derechef ? ô l'estrange torture !

Hé ! laissez-moy parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un sçavant qui se taist.

ALBERT *s'en allant.*

Parbleu tu te tairas.

METAPHRASTE.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un Philosophe ; Parle afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est osté,
Pour moy, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une beste.
Me voilà pour huit jours avec un mal de teste.
O que les grands parleurs sont par moy detestez !
Mais quoy ? si les sçavans ne sont point écoutez,
Si l'on veut que toûjours ils ayent la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;
Que les poules dans peu dévorent les renards ;
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards :

Qu'à

Qu'à pourſuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou faſſe les loix ; que les femmes combattent;
Que par les criminels les Juges ſoient jugez ;
Et par les écoliers les Maiſtres fuſtigez :
Que le malade au ſain preſente le remede ;
Que le liévre craintif. . . . miſericorde, à l'aide.

Albert luy vient ſonner aux oreilles une cloche de mulet qui le fait fuir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

LE Ciel par fois ſeconde un deſſein temeraire,
Et l'on ſort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moy, qu'une imprudence a trop fait diſcourir,
Le remede plus prompt où j'ay ſçeu recourir,
C'eſt de pouſſer ma pointe, & dire en diligence
A noſtre vieux patron toute la manigance.
Son fils qui m'embaraſſe eſt un évaporé :
L'autre, diable, diſant ce que j'ay declaré,
Gâre une irruption ſur noſtre fripperie :
Au moins avant qu'on puiſſe échauffer ſa furie,
Quelque choſe de bon nous pourra ſucceder,
Et les vieillards entr'eux ſe pourront accorder.
C'eſt ce qu'on va tenter ; & de la part du noſtre,
Sans perdre un ſeul moment, je m'en vais trouver l'autre.

SCENE II.

MASCARILLE, ALBERT.

ALBERT.

Qui frappe ?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Ho, ho, qui te peut amener ?
Mascarille.

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ha ! vrayment, tu prens beaucoup de peine !
De tout mon cœur, bon jour . . . *il s'en va.*

MASCARILLE.

La replique est soudaine.
Quel homme brusque ! *il heurte.*

ALBERT.

Encor ?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouy ;
Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour ?

MASCARILLE.

Ouy.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.

Il s'en va, Mascarille l'arreste.

MASCARILLE.

Ouy; mais je viens encore
Vous ſaluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ha ! c'eſt un autre fait. Ton Maiſtre t'a chargé
De me ſaluer ?

MASCARILLE.

Ouy.

ALBERT.

Je luy ſuis obligé;
Va, que je luy ſouhaite une joye infinie.

Il s'en va.

MASCARILLE.

Cet homme eſt ennemy de la ceremonie. *il heurte.*
Je n'ay pas achevé, Monſieur, ſon compliment,
Il voudroit vous prier d'une choſe inſtamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra je ſuis à ſon ſervice.

MASCARILLE.

Attendez, & ſouffrez qu'en deux mots je finiſſe.
Il ſouhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit icy venir.

ALBERT.

Hé ! quelle eſt-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand ſecret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce meſme moment,
Et qui, ſans doute, importe à tous deux grande-
ment.
Voila mon Ambaſſade.

SCENE III.

ALBERT.

O Juste Ciel ! je tremble.
Car, enfin, nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempeste va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celuy que je crains,
L'espoir de l'interest m'a fait quelque infidelle,
Et voila sur ma vie une tache eternelle;
Ma fourbe est découverte, ô que la verité
Se peut cacher long-temps avec difficulté !
Et qu'il eust mieux valu pour moy, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur legitime,
Par qui je me suis veu tenté plus de vingt fois,
De rendre à Polidore un bien que je luy dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-cy m'expose,
Et faire qu'en douceur passast toute la chose.
Mais helas ! c'en est fait, il n'est plus de saison;
Et ce bien par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraisne du mien la meilleure partie.

SCENE VI.

ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE.

S'Estre ainsi marié sans qu'on en ait sceu rien!
Puisse cette action se terminer à bien:
Je ne sçay qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richesse, & la juste colere.
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où luy débuter?

ALBERT.

Quel sera mon langage?

POLIDORE.

Son ame est toute émuë.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je voy, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous sçavez déja qui m'ameine en ces lieux.

ALBERT.

Helas! ouy.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre,
Et je n'euſſe pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en doy rougir de honte, & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne pretends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſericorde au pecheur miſerable.

POLIDORE.

C'eſt ce qui doit par vous eſtre conſideré.

ALBERT.

Il faut eſtre Chreſtien.

POLIDORE.

Il eſt tres-aſſeuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore,

POLIDORE.

Eh ! c'eſt moy qui de vous preſentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet eſtat eſtre plûtoſt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triſte avanture.

POLIDORE.

Je ſuis le ſuppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Helas ! pardon, vous-meſme.

ALBERT.

J'ay de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moy, j'en suis touché de mesme au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Helas, Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! ouy, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous mesme en resoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez;
De tous ces interests je vous feray le Maistre,
Et je suis trop content si vous le pouvez estre.

ALBERT.

Ha! quel homme de Dieu, quel excez de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-mesme, aprés un tel malheur!

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prosperes.

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne.

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, & me réjouïs fort,
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Vostre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant, & de biens, & d'amis....

ALBERT.

Hé! que parlez-vous là de faute, & de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement,
Mesme, si cela fait à vostre allegement
J'avoûray qu'à luy seul en est toute la faute;
Que vostre fille avoit une vertu trop haute,
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traistre a séduit sa pudeur innocente,
Et de vostre conduite ainsi détruit l'attente.
Puis que la chose est faite, & que selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & reparons l'offence
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT.

O! Dieu, quelle méprise, & qu'est-ce qu'il m'apprend?
Je rentre icy d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports, je ne sçay que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ay peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoy pensez-vous là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien:
Remettons, je vous prie, à tantost l'entretien:
Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

SCENE V.

POLIDORE.

JE lis dedans ſon ame, & voy ce qui le preſſe;
A quoy que ſa raiſon l'euſt déja diſpoſé,
Son déplaiſir n'eſt pas encor tout appaiſé.
L'image de l'affront luy revient, & ſa fuite
Tâche à me déguiſer le trouble qui l'agite.
Je prens part à ſa honte, & ſon deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette ſon eſprit:
La douleur trop contrainte aiſément ſe redouble;
Voicy mon jeune fou d'où nous vient tout ce
trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

ENfin, le beau mignon, vos beaux déporte-
mens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous mo-
mens.
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre choſe aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui ſoit ſi criminel ?
En quoy meriter tant le courroux paternel ?

POLIDORE.

Je ſuis un étrange homme, & d'une humeur terrible,
D'accuſer un enfant ſi ſage & ſi paiſible.
Las ! il vit comme un ſaint, & dedans la maiſon
Du matin juſqu'au ſoir il eſt en oraiſon.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit ; ô ! la grande impoſture !
Qu'il n'a conſideré pere, ny parenté,
En vingt occaſions, horrible fauſſeté !
Que de fraîche memoire, un furtif hymenée
A la fille d'Albert a joint ſa deſtinée,
Sans craindre de la ſuite un deſordre puiſſant ;
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne ſçait pas ſeulement ce que je luy veux dire !
Ha ! chien, que j'ay receu du ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toûjours ? & ne pourray-je pas,
Te voir eſtre une fois ſage avant mon trépas ?

VALERE *ſeul & révant.*

D'où peut venir ce coup ? mon ame embarraſſée
Ne voit que Maſcarille où jetter ſa penſée :
Il ne ſera pas homme à m'en faire un aveu ;
Il faut uſer d'adreſſe, & me contraindre un peu
Dans ce juſte courroux.

SCENE VII.

MASCARILLE, VALERE.

VALERE.

Mascarille ? mon pere
Que je viens de trouver sçait toute nostre affaire.

MASCARILLE.

Il la sçait ?

VALERE.

Ouy.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pû la sçavoir ?

VALERE.

Je ne sçay point sur qui ma conjecture asseoir ;
Mais enfin d'un succez cette affaire est suivie,
Dont j'ay tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fust fâcheux ;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois sçavoir qui peut estre capable
D'avoir pû rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoy.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'estoit moy,
Qui vous eust procuré cette heureuse fortune ?

VALERE.

Bon, bon, tu voudrois bien icy m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moy, vous dis-je, moy, dont le patron le sçait,
Et qui vous ay produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, ſans te railler ?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte,
Si je fais raillerie, & s'il n'eſt de la ſorte.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moy, ſi tout preſentement
Tu n'en vás recevoir le juſte payement.

MASCARILLE.

Ha ! Monſieur, qu'eſt-cecy ? je défens la ſurpriſe.

VALERE.

C'eſt la fidelité que tu m'avois promiſe ?
Sans ma feinte jamais tu n'euſſes avoué
Le trait que j'ay bien crû que tu m'avois joué.
Traiſtre, de qui la langue à cauſer trop habile
D'un pere contre moy vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait ; il faut ſans diſcourir
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'eſt pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le ſuccez qu'aura cette avanture.
J'ay de fortes raiſons qui m'ont fait réveler
Un hymen que vous meſme aviez peine à celer ;
C'eſtoit un coup d'eſtat, & vous verrez l'iſſuë
Condamner la fureur que vous avez conceuë.
Dequoy vous fâchez-vous, pourveu que vos ſouhaits
Se trouvent par mes ſoins pleinement ſatisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous eſtes ?

VALERE.

Et ſi tous ces diſcours ne ſont que des ſornettes ?

MASCARILLE.

Toûjours ſerez-vous lors, à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.

Dieu fera pour les ſiens, & content dans la ſuite;
Vous me remercîrez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais, Lucile....

MASCARILLE.

Alte; ſon pere ſort.

SCENE VIII.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

PLus je reviens du trouble où j'ay donné d'abord,
Pus je me ſens picqué de ce diſcours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un ſi dangereux change:
Car Lucile ſoûtient que c'eſt une chanſon,
Et m'a parlé d'un air à m'oſter tout ſoupçon.
Ha! Monſieur, eſt-ce vous, de qui l'audace inſigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux;
Et contre voſtre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine
De pouſſer les reſſorts d'une telle machine,
Et d'en avoir eſté le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois icy rien, à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouve-tu beau, dy-moy, de diffamer ma fille;
Et faire un tel ſcandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voila preſt de faire en tout vos volontez.

ALBERT.

Que voudrois-je, ſinon qu'il diſt des veritez ?
Si quelque intention le preſſoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit eſtre honneſte & civile.
Il faloit l'attaquer du coſté du devoir,
Il faloit de ſon pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une ſenſible atteinte.

MASCARILLE.

Quoy ! Lucile n'eſt pas ſous des liens ſecrets
A mon Maiſtre ?

ALBERT.

Non, traiſtre, & n'y ſera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux : & s'il eſt vray que ce ſoit choſe faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne ſecrette ?

ALBERT.

Et, s'il eſt conſtant, toy, que cela ne ſoit pas,
Veux-tu te voir caſſer les jambes & les bras ?

VALERE.

Monſieur, il eſt aiſé de vous faire paraiſtre
Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon, voila l'autre encor digne maiſtre
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis ?

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis !

VALERE.

Quel ſeroit noſtre but de vous en faire accroire ?

ALBERT.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & ſans nous quereller,
Faites ſortir Lucile & la laiſſez parler.

ALBERT.

Et si le démenty par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux vostre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse,
Et la foy qui l'engage, & l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Hola, Lucile, un mot.

VALERE.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE, LUCILE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, silence, au moins. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bon-heur de vostre ame,
Et Monsieur vostre pere averti de vos feux
Vous laisse vostre Epoux, & confirme vos vœux;
Pourveu que bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de vostre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin asseuré ?

MASCARILLE.

Bon, me voila déja d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galand qu'aujourd'huy l'on publie.

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ay veu malgré moy nostre hymen revelé.

LUCILE.

Nostre hymen ?

VALERE.

On sçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoy ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bon-heur de ma flame,
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontez de vostre ame;
Je sçay que vous avez sujet de vous fâcher ;
Que c'estoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ay de mes transports forcé la violence,
A ne point violer vostre expresse défence ;
Mais....

MASCARILLE.

Et bien, ouy, c'est moy ; le grand mal que voila

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soûtenir en ma presence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagême ?
O ! le plaisant amant ! dont la galante ardeur,
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur ;

Et que mon pere émeu de l'éclat d'un ſot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribûroit à voſtre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combatre en ma juſte colere
Mon inclination, les deſtins, & mon pere;
Perdre meſme le jour avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit creu m'obtenir.
Allez; & ſi mon ſexe avecque bien-ſeance,
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE.

C'en eſt fait, ſon courroux ne peut eſtre adouci.

MASCARILLE.

Laiſſez-moy luy parler. Eh! Madame, de grace.
A quoy bon maintenant toute cette grimace?
Quelle eſt voſtre penſée? & quel bouru tranſport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort?
Si Monſieur voſtre Pere eſtoit homme farouche,
Paſſe: mais il permet que la raiſon le touche,
Et luy-meſme m'a dit qu'une confeſſion
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je croy bien, quelque petite honte,
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte?
Mais s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajuſté;
Et, quoy que l'on reproche au feu qui vous conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſçait que la chair eſt fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin, n'eſt ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas eſté ſans doute la premiere,
Et vous ne ſerez pas, que je croy, la derniere.

LUCILE.

Quoy! vous pouvez ouïr ces diſcours effrontez!
Et vous ne dites mot à ces indignitez!

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? une telle avanture
Me met tout hors de moy.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure;
Que déja vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoy donc confessé ?

MASCARILLE.

Quoy ? ce qui s'est passé
Entre mon Maistre & vous ; la belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton Maistre & moy ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croy;
En sçavoir un peu plus de nouvelle que moy,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si viste en perdre la memoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet;
en donnant un soufflet.

SCENE X.

VALERE, MASCARILLE, ALBERT.

MASCARILLE.

Je croy qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scelerat, sa main vient sur ta jouë,
De faire une action dont son pere la louë.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ay dit rien que de tres-constant.

ALBERT.

Et nonobstant cela qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute creance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien reparer l'impuissance?

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'auray raison de tout cecy.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin ce gros Notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le Tailleur jadis ſi recherché?

ALBERT.

Et la potence miſe au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hymenée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta deſtinée.

MASCARILLE.

Ce ſont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foy.

ALBERT.

Ce ſont eux qui dans peu me vangeront de toy.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont veus s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour ſigne, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour ſigne, ton front nous le fait aſſez voir.

MASCARILLE.

O! l'obſtiné vieillard!

ALBERT.

O! le fourbe damnable!

Va, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir ſur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HE' bien ! ce beau ſuccez que tu devois produire....

MASCARILLE.

J'entens à demy mot ce que vous voulez dire :
Tout s'arme contre moy ; pour moy de tous coſtez,
Je voy coups de baſton, & gibets appreſtez :
Auſſi, pour eſtre en paix dans ce deſordre extrême,
Je me vais d'un rocher precipiter moy-même,
Si dans le deſeſpoir dont mon cœur eſt outré,
Je puis en rencontrer d'aſſez haut à mon gré.
Adieu, Monſieur.

VALERE.

Non, non ; ta fuite eſt ſuperfluë ;
Si tu meurs, je pretends que ce ſoit à ma veuë.

MASCARILLE.

Je ne ſçaurois mourir quand je ſuis regardé
Et mon trépas ainſi ſe verroit retardé.

VALERE.

Suy-moy, traiſtre, ſuy-moy ; mon amour en furie,
Te fera voir ſi c'eſt matiere à raillerie.

MASCARILLE.

Malheureux Maſcarille ! à quels maux aujourd'huy
Te vois-tu condamné pour le peché d'autruy ?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'Avanture est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah ! ma chere Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine :
Cette affaire venuë au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer-là ;
Il faut qu'elle passe outre ; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautez d'un semblable mystere,
Voudront chercher un jour dans ces obscuritez,
Par qui tous mes projets se verront avortez.
Car, enfin, soit qu'Albert ait part au stratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé luy-même ;
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma presence :
Son interest détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse, & quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût estre mon amant,

Voudra-t-il avouër pour épouse une fille,
Qu'il verra sans appuy de bien & de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'est-là raisonner comme il faut,
Mais ces reflexions devoient venir plûtost.
Qui vous a jusqu'icy caché cette lumiere ?
Il ne faloit pas estre une grande sorciere,
Pour voir, dés le moment de vos desseins pour luy,
Tout ce que vostre esprit ne voit que d'aujourd'huy.
L'action le disoit : & dés que je l'ay sceuë,
Je n'en ay préveu guere une meilleure issuë.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place & me donnez conseil.

FROSINE.

» Ce doit estre à vous-mesme, en prenant vostre place,
» A me donner conseil dessus cette disgrace :
» Car je suis maintenant vous, & vous estes moy :
» Conseillez-moy, Frosine, au point où je me voy.
» Quel remede trouver ? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

» Helas ! ne traitez point cecy de raillerie ;
» C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis,
» Que de rire & de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Ascagne, tout de bon vostre ennuy m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je, aprés tout ? je voy fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de vostre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

FROSINE.

Ha ! pour cela toûjours, il eſt aſſez bonne heure.
La mort eſt un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit ſervir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Froſine, non ; ſi vos conſeils propices
Ne conduiſent mon ſort parmi ces précipices,
Je m'abandonne tout aux traits du deſeſpoir.

FROSINE.

Sçavez-vous ma penſée ? il faut que j'aille voir
La.... mais Eraſte vient qui pourroit nous diſtraire,
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire;
Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

ENcore rebuté ?

GROS-RENE'.

Jamais Ambaſſadeur ne fut moins écouté :
A peine ay-je voulu luy porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu tenant ſon quant-à-moy,
Va, va ; je fais eſtat de luy comme de toy :
Dis-luy qu'il ſe promene ; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin m'a tourné le viſage :

Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe-nous, beau valet de carreau;
M'a planté là comme elle, & mon ſort & le voſtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté.
Le prompt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoy! le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vray-ſemblance eſt indigne d'excuſe?
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit eſtre inſenſible au bon-heur d'un rival?
Tout autre n'euſt pas fait meſme choſe en ma place;
Et ſe fuſt moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ay point attendu de ſermens de ſa part;
Et lors que tout le monde encor ne ſçait qu'en croire,
Ce cœur impatient luy rend toute ſa gloire;
Il cherche à s'excuſer, & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſeurer une ame, & luy fournir des armes,
Contre ce qu'un rival luy veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux tranſport,
Et rejette de moy, meſſage, écrit, abord!
Ha! ſans doute, un amour a peu de violence,
Qu'eſt capable d'éteindre une ſi foible offenſe;
Et ce dépit ſi prompt à s'armer de rigueur,
Découvre aſſez pour moy tout le fond de ſon cœur,
Et de quel prix doit eſtre à preſent à mon ame,
Tout ce dont ſon caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne pretends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je voy le peu de part que j'ay;

Et puis que l'on témoigne une froideur extrême
A conſerver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENE'.

Et moy de meſme auſſi : ſoyons tous deux fâchez,
Et mettons noſtre amour au rang des vieux pechez :
Il faut apprendre à vivre à ce ſexe volage,
Et luy faire ſentir que l'on a du courage.
Qui ſouffre ſes mépris les veut bien recevoir ;
Si nous avions l'eſprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole ſi haute ;
O qu'elles nous ſont bien fieres par noſtre faute !
Je veux eſtre pendu, ſi nous ne les verrions
Sauter à noſtre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la pluſpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le ſiecle où nous ſommes.

ERASTE.

Pour moy, ſur toutes choſes, un mépris me ſurprend ;
Et, pour punir le ſien par un autre auſſi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENE'.

Et moy, je ne veux plus m'embaraſſer de femme ;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foy,
Que vous feriez fort bien de faire comme moy.
Car, voyez-vous ? la femme eſt, comme on dit, mon maiſtre,
Un certain animal difficile à connoiſtre,
» Et de qui la nature eſt fort encline au mal :
» Et comme un animal eſt toûjours animal,
» Et ne ſera jamais qu'animal, quand ſa vie
» Dureroit cent mille ans ; auſſi, ſans repartie,
» La femme eſt toûjours femme, & jamais ne ſera
» Que femme, tant qu'entier le monde durera.

» D'où vient qu'un certain Grec dit, que sa teste passe
» Pour un sable mouvant : car, goûtez bien, de grace,
» Ce raisonnement-cy, lequel est des plus forts :
» Ainsi que la teste est comme le chef du corps,
» Et que le corps sans chef est pire qu'une beste ;
» Si le chef n'est pas bien d'accord avec la teste,
» Que tout ne soit pas bien reglé par ses compas,
» Nous voyons arriver de certains embarras ;
» La partie brutale alors veut prendre empire
» Dessus la sensitive, & l'on voit que l'un tire
» A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou ;
» L'autre du dur ; enfin tout va sans sçavoir où ;
» Pour montrer qu'icy bas, ainsi qu'on l'interprete,
» La teste d'une femme est comme une girouette
» Au haut d'une maison qui tourne au premier vent.
C'est pourquoy le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison ; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison ;
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maistre, s'il vous plaist,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroist,
Vient à se courroucer, le vent souffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-menage
Horrible, & le vaisseau, malgré le Nautonnier,
Va tantost à la cave, & tantost au grenier ;
Ainsi quand une femme a sa teste fantasque,
On voit une tempeste en forme de bourasque,
Qui veut competiter par de certains .... propos ;
Et lors un ..., certain vent, qui par .... de certains flots

De . . . certaine façon, ainsi qu'un banc de sable . . .
Quand, . . . les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENE'.

Assez bien, Dieu mercy :
Mais je les voy, Monsieur, qui passent par icy.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENE'.

J'ay bien peur que ses yeux resserrent vostre chaîne.

SCENE III.

ERASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE l'apperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'estre foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non ; ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme,
C'en est fait ; je me veux guerir, & connois bien
Ce que de vostre cœur a possedé le mien,

Un courroux ſi conſtant pour l'ombre d'une offenſe
M'a trop bien éclaircy de voſtre indifference,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont ſenſibles ſur tout aux genereux eſprits.
Je l'avoûray, mes yeux obſervoient dans les voſtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvé dans tous les autres,
Et le raviſſement où j'eſtois de mes fers,
Les auroit preferez à des ſceptres offerts :
Ouy, mon amour pour vous, ſans doute, eſtoit extrême,
Je vivois tout en vous ; & je l'avoûray même,
Peut-eſtre qu'aprés tout j'auray, quoy qu'outragé,
Aſſez de peine encore à m'en voir degagé :
Poſſible que, malgré la cure qu'elle eſſaye,
Mon ame ſaignera long-temps de cette playe,
Et qu'affranchy d'un joug qui faiſoit tout mon bien,
Il faudra me reſoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe, & puis que voſtre haine
Chaſſe un cœur tant de fois que l'amour vous rameine,
C'eſt la derniere icy des importunitez,
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutez.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monſieur, & m'épargner encor cette derniere.

ERASTE.

Hé, bien, Madame, hé bien, ils ſeront ſatisfaits :
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais ;
Puis que vous le voulez, que je perde la vie,
Lors que de vous parler je reprendray l'envie.

LUCILE.

Tant mieux ; c'eſt m'obliger.

ERASTE.

Non, non ; n'ayez pas peur,
Que je fausse parole ; eussay-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer vostre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage,
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moy-mesme de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, aprés ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit donc n'en parlons plus.

ERASTE.

Ouy, ouy, n'en parlons plus :
Et pour trancher icy tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine,
Que je veux sans retour sortir de vostre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voicy vostre portrait ; il presente à la veuë
Cent charmes éclatans dont vous estes pourveuë ;
Mais il cache sous eux cent deffauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moy, pour vous suivre au dessein de tout rendre ;
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor ce brasselet.

LUCILE.

Et cette Agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême ;
Eraſte ; & de mon cœur voulez eſtre éclaircy :
Si je n'aime Eraſte de même,
Au moins, aimay-je fort qu'Eraſte m'aime ainſi.

ERASTE *continuë.*

Vous m'aſſeuriez par-là d'agréer mon ſervice ;
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

LUCILE *lit.*

J'ignore le deſtin de mon amour ardente,
Et juſqu'à quand je ſouffriray :
Mais je ſçay, ô beauté charmante,
Que toûjours je vous aimeray.

LUCILE *continuë.*

Voilà qui m'aſſeuroit à jamais de vos feux ;
Et la main, & la lettre, ont menty toutes deux.

GROS-RENE'.

Pouſſez.

ERASTE.

Elle eſt de vous ? ſuffit meſme fortune.

MARINETTE.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE'.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE.

Tenez-bon juſqu'au bout.

LUCILE.

Enfin, voilà le reſte.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'eſt tout.
Je ſois exterminé, ſi je ne tiens parole.

LUCILE.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, ſi la mienne eſt frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENE'.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, oſtez-vous de ſes yeux.

GROS-RENE'.

Retirez-vous, aprés cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENE'.

Que faut-il davantage?

ERASTE.

Ha! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le ſçay fort bien.

LUCILE.

Eraſte, Eraſte, un cœur tout comme eſt fait le voſtre,
Se peut facilement reparer par un autre.

ERASTE

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De ſi paſſionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie;
Mes plus ardens reſpects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus ſonger:
Mais perſonne aprés moy, quoy qu'on vous faſſe entendre,
N'aura jamais pour vous de paſſion ſi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens on les traite autrement,
On fait de leur perſonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalouſie,
Sur beaucoup d'apparence avoir l'ame ſaiſie:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se reſoudre à les perdre, & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalouſie eſt plus reſpectueuſe.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offenſe amoureuſe.

LUCILE.

Non, voſtre cœur, Eraſte, eſtoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh! je croy que cela foiblement vous ſoucie:
Peut-eſtre en ſeroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je .... mais laiſſons-là ces diſcours ſuperflus:
Je ne dis point quels ſont mes penſers là-deſſus.

ERASTE.

Pourquoy?

LUCILE.

Par la raiſon que nous rompons enſemble,
Et que cela n'eſt plus de ſaiſon ce me ſemble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Ouy, vrayment? quoy n'en eſt-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moy ?

LUCILE.

Sans doute c'est foiblesse,
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moy ? point du tout ; c'est vous qui l'avez resolu.

ERASTE

Moy ? je vous ay crû-là faire un plaisir extrême...

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison ?
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon ?...

LUCILE

Non, non, n'en faites rien ; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tost vostre demande.

ERASTE.

Ha ! vous ne pouvez pas trop tost me l'accorder,
Ny moy sur cette peur trop tost le demander,
Consentez-y, Madame ; une flâme si belle
Doit pour vostre interest demeurer immortelle.
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous.
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moy chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

O ! La lâche perſonne !

GROS-RENE'.

Ha ! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE'.

J'en ſuis gonflé de rage :
Ne t'imagine pas que je me rende ainſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toy, trouver ta dupe auſſi.

GROS-RENE'.

Vien, vien froter ton nez auprés de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre ; & tu n'as pas affaire
A ma ſotte maiſtreſſe. Ardez le beau muſeau !
Pour nous donner envie encore de ſa peau :
Moy, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moy, je te chercherois ? ma foy l'on t'en fricaſſe
Des filles comme nous.

GROS-RENE'.

Ouy ? tu le prends par-là ?
Tien, tien, ſans y chercher tant de façon, voilà

Ton beau galant de neige, avec ta nompareille :
Il n'aura plus l'honneur d'estre sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toy, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demy-cent d'aiguilles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENE'.

Tiens encor ton couteau la piece est riche & rare :
Il te coûta six blancs lors que tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux, avec ta chaisne de leton.

GROS-RENE'.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage ;
Tien ; je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien de toy.

MARINETTE.

Je n'ay point maintenant de tes lettres sur moy ;
Mais j'en feray du feu jusques à la derniere.

GROS-RENE'.

Et des tiennes tu sçais ce que j'en sçauray faire !

MARINETTE.

Prens garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE'.

Pour couper tout chemin à nous repatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend, entre gens d'honneur, une affaire concluë.
Ne fais point les doux yeux ; je veux estre fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toy, j'ay l'esprit trop touché.

GROS-RENE'.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dedire :

Romps ; tu ris bonne beste !

MARINETTE.

Ouy, car tu me fais rire.

GROS-RENE'.

La peste soit ton ris ; voilà tout mon courroux

Déja dulcifié : qu'en dis-tu ? romprons-nous ?

Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Voy.

GROS-RENE'.

Voy toy.

MARINETTE.

Voy toy-même.

GROS-RENE'.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moy ? ce que tu voudras.

GROS-RENE'.

Ce que tu voudras, toy.

Dy....

MARINETTE.

Je ne diray rien.

GROS-RENE'.

Ny moy non plus

MARINETTE.

Ny moy.

GROS-RENE'.

Ma foy, nous ferons mieux de quitter la grimace ;

Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moy je te fais grace.

GROS-RENE'.

Mon Dieu ! qu'à ſes appas je ſuis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette eſt ſotte aprés ſon Gros-René !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

DE's que l'obſcurité regnera dans la Ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile :
Va viſte de ce pas preparer pour tantoſt,
Et la lanterne ſourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots, il m'a ſemblé d'entendre,
Va viſtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-ça, mon patron ; car, dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ay pas eu le temps de vous pouvoir répondre,
Mais je vous veux icy parler, & vous confondre :
Deffendez-vous donc bien, & raiſonnons ſans bruit,
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit.
Lucile ? ouy, Maſcarille. Et que penſez-vous faire ?
Une action d'amant qui ſe veut ſatisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller ſans beſoin riſquer ainſi ſa peau.

Mais tu ſçais quel motif à ce deſſein m'appelle :
Lucile eſt irritée. Et bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiſer ſon eſ-
prit,
Mais l'amour eſt un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit,
Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie ?
Penſes-tu qu'aucun d'eux ſonge à nous faire mal ?
Ouy vraiment, je le penſe ; & ſur tout, ce rival.
Maſcarille en tout cas, l'eſpoir où je me fonde,
Nous irons bien armez, & ſi quelqu'un nous gron-
de,
Nous nous chamaillerons. Ouy, voilà juſtement
Ce que voſtre valet ne pretend nullement :
Moy chamailler ? bon Dieu ! ſuis-je un Roland, mon maiſtre,
Ou quelque Ferragu ? c'eſt fort mal me connaiſtre.
Quand je viens à ſonger, moy qui me ſuis ſi cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un miſerable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la
biere,
Je ſuis ſcandaliſé d'un étrange maniere.
Mais tu ſeras armé de pied-en-cap. Tant pis ;
J'en ſeray moins leger à gagner le taillis :
Et de plus, il n'eſt point d'armure ſi bien jointe,
Où ne puiſſe gliſſer une vilaine pointe
Oh ! tu ſeras ainſi tenu pour un poltron.
Soit : pourveu que toûjours je branle le menton :
A table contez-moy, ſi vous voulez, pour quatre ;
Mais contez-moy pour rien, s'il s'agit de ſe battre :
Enfin, ſi l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moy je trouve l'air de celuy-cy fort doux :
Je n'ay pas grande faim de mort ny de bleſſure,
Et vous ferez le ſot tout ſeul, je vous aſſeure.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ay jamais trouvé de jour plus ennuyeux:
Le Soleil ſemble s'eſtre oublié dans les Cieux,
Et juſqu'au lit qui doit reçevoir ſa lumiere,
Je voy reſter encore une telle carriere,
Que je croy que jamais il ne l'áchevera,
Et que de ſa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empreſſement pour s'en aller dans l'ombre,
Peſcher viſte à taſton quelque ſiniſtre encombre.
Vous voyez que Lucile entiere en ſes rebuts....

VALERE.

Ne me fais point icy de contes ſuperflus.
Quand je devrois trouver cent embuſches mortelles,
Je ſens de ſon courroux des geſnes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir ou terminer mon ſort.
C'eſt un point reſolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce tranſport:
Mais le mal eſt, Monſieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ay peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment ?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir :
De moment en moment.... Vous voyez le supplice.

VALERE.

Ce mal se passera, prens du jus de reglice.

MASCARILLE.

Je ne croy pas, Monsieur, qu'il se veüille passer,
Je serois ravi moy de ne vous point laisser :
Mais j'aurois un regret mortel si j'estois cause
Qu'il fust à mon cher maistre arrivé quelque chose.

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

MOnſieur, de bonne part, je viens d'eſtre informé,
Qu'Eraſte eſt contre vous fortement animé;
Et qu'Albert parle auſſi de faire pour ſa fille
Roüer jambes & bras à voſtre Maſcarille.

MASCARILLE.

Moy? je ne ſuis pour rien dans tout cet embarras:
Qu'ay-je fait? pour me voir roüer jambes & bras?
» Suis-je donc gardien, pour employer ce ſtile,
» De la Virginité des filles de la Ville?
» Sur la tentation ay-je quelque credit?
» Et puis-je mais, chetif, ſi le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh! qu'ils ne feront pas ſi méchans qu'ils le diſent!
Et quelque belle ardeur que ſes feux luy produiſent,
Eraſte n'aura pas ſi bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faiſoit beſoin, mon bras eſt tout à vous,
Vous ſçavez de tout temps que je ſuis un bon frere.

VALERE.

Je vous ſuis obligé, Monſieur de la Rapiere.

LA RAPIERE.

J'ay deux amis encor que je vous puis donner,
Qui contre tous venans ſont gens à dégaîner,
Et ſur qui vous pourrez prendre toute aſſeurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monſieur.

VALERE.

C'eſt trop de complaiſance.

LA RAPIERE.

» Le petit Gille encore euſt pû nous aſſiſter,
» Sans le triſte accident qui vient de nous l'oſter.
» Monſieur, le grand dommage ! & l'homme de ſervice !
» Vous avez ſceu le tour que luy fit la Juſtice :
» Il mourut en Ceſar, & luy caſſant les os
» Le bourreau ne luy pût faire lâcher deux mots.

VALERE.

» Monſieur de la Rapiere, un homme de la ſorte
» Doit eſtre regretté ; mais, quant à voſtre eſcorte,
Je vous rends grace.

LA RAPIERE.

Soit ; mais ſoyez averty
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais party.

VALERE.

Et moy, pour vous montrer combien je l'apprehende :
Je luy veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande :
Et par toute la Ville aller preſentement,
Sans eſtre accompagné que de luy ſeulement.

MASCARILLE.

Quoy ! Monſieur, vous voulez tenter Dieu ? quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace.
Combien de tous coſtez . . . .

VALERE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'eſt qu'il ſent le baſton du coſté que voilà.
Enfin, ſi maintenant ma prudence en eſt cruë :
Ne nous obſtinons point à reſter dans la ruë.

VALERE.

Nous renfermer ? faquin :
Tu m'oſes propoſer un acte de coquin ?
Sus ; ſans plus de diſcours, reſous-toy de me ſuivre.

MASCARILLE.

Eh ! Monſieur, mon cher maiſtre, il eſt ſi doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois ; & c'eſt pour ſi longtemps !

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entens.
Aſcagne vient icy ; laiſſons-le ; il faut attendre,
Quel party de luy meſme il reſoudra de prendre.
Cependant avec moy vien prendre à la maiſon,
Pour nous frotter.

MASCARILLE.

Je n'ay nulle demangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en taſter, puis font les chatemites.

SCENE IV.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

EST-il bien vray, Frosine ? & ne resvay-je point ?
De grace, contez-moy bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en sçaurez assez le détail ; laissez faire :
Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sçachiez, qu'aprés ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse ;
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, & que luy dessous main.
Ayant depuis long-temps concerté son dessein,
Fit son fils de celuy d'Ignes la bouquetiere,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois aprés Albert estant absent ;
La crainte d'un Epoux & l'amour maternelle
Firent l'évenement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vray sang ;
Vous devintes celuy qui tenoit vostre rang,
Et la mort de ce fils mis dans vostre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
» Voila de vostre sort un mystere éclaircy,
» Que vostre feinte mere a caché jusqu'icy :

» Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres;
» Par qui ses interests n'estoient pas tous les vostres.
» Enfin cette visite où j'esperois si peu,
» Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi vostre feu.
» Cette Ignes vous relâche; & par vostre autre affaire
» L'éclat de son secret devenu necessaire;
Nous en avons nous deux vostre pere informé:
Un billet de sa femme a le tout confirmé;
Et poussant plus avant encore nostre pointe,
Quelque peu de fortune à nostre adresse jointe,
Aux interests d'Albert, de Polidore aprés,
Nous avons ajusté si bien les interests,
» Si doucement à luy déplié ces mysteres,
» Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
» Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
» Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que vostre pere il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font vostre allegresse.

ASCAGNE.

Ha! Frosine, la joye où vous m'acheminez....
Et que ne dois-je point à vos soins fortunez!

FROSINE.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire;
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCENE V.

ASCAGNE, POLIDORE, FROSINE.

POLIDORE.

APprochez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis ;
Et j'ay ſceu le ſecret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui dans ſa hardieſſe
Fait briller tant d'eſprit & tant de gentilleſſe,
Que je vous en excuſe & tiens mon fils heureux
Quand il ſçaura l'objet de ſes ſoins amoureux.
Vous valez tout un monde ; & c'eſt moy qui l'aſſeure.
Mais le voicy : prenons plaiſir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obeïr ſera mon premier compliment.

SCENE VI.

MASCARILLE, POLIDORE, VALERE.

MASCARILLE.

Les disgraces souvent sont du Ciel revelées :
J'ay songé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs cassez, Monsieur ; un tel songe, m'abat.

VALERE.

Chien de Poltron !

POLIDORE.

Valere, il s'appreste un combat,
Où toute ta valeur te sera necessaire.

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger ?
Pour moy je le veux bien ; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeste accident de vostre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pousse moy-mesme à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé !

VALERE.

Ce sentiment, mon pere,
Est d'un homme de cœur & je vous en revere.
J'ay dû vous offenser & je suis criminel
D'avoir fait tout cecy sans l'aveu paternel ;

Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toûjours se montre la plus forte;
Et vostre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait dequoy m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantost redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face;
Et, sans le pouvoir fuïr, d'un ennemy plus fort
Tu vas estre attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

Moy, le fuïr? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce estre?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Ouy, tu le vas voir paroistre.

VALERE.

Luy, qui de me servir m'avoit donné sa foy!

POLIDORE.

Ouy, c'est luy qui pretend avoir affaire à toy;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide vostre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave-homme; il sçait que les cœurs genereux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;

Si bien qu'Albert & moy sommes tombez d'accord,
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort :
Mais aux yeux d'un chacun, & sans nulles remises,
Dans les formalitez en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurcy ! . . .

POLIDORE.

Lucile épouse Eraste, & te condamne aussi :
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut, qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALERE.

Ha ! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foy, conscience, honneur ?

SCENE VII.

MASCARILLE, LUCILE, ERASTE, POLIDORE, ALBERT, VALERE.

ALBERT

HE bien ? les combattans ? on ameine le nostre.
Avez-vous dispofé le courage du vostre ?

VALERE

Ouy, ouy, me voilà prest, puis qu'on m'y veut forcer.
Et si j'ay pû trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit estre cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout;
A toute extremité mon esprit se resout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie estrange,
Dont il faut hautement que mon amour se vange:
Non pas que cet amour pretende encore à vous;
Tout son feu se resout en ardeur de courroux;
Et quand j'auray rendu vostre honte publique,
Vostre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procedé, Lucile, est odieux:
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un ſemblable diſcours me pourroit affliger ;
Si je n'avois en main qui me ſçaura vanger.
Voicy venir Aſcagne . il aura l'avantage
De vous faire changer bien viſte de langage,
Et ſans beaucoup d'effort.

SCENE VIII.

MASCARILLE, LUCILE, ERASTE, VALERE, ALBERT, GROS-RENE': MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE.

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras
Je le plains de défendre une ſœur criminelle:
Mais, puis que ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave, auſſi.

ERASTE.

Je prenois intereſt tantoſt à tout cecy;
Mais enfin, comme Aſcagne a pris ſur luy l'affaire,
Je ne m'en meſle plus, & je le laiſſe faire.

VALERE.

C'eſt bien fait; la prudence eſt toûjours de ſaiſon.
Mais....

ERASTE.

Il ſçaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALERE.

Luy?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas; tu ne ſçais pas encore
Quel eſtrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore,
Mais il pourra dans peu le luy faire ſçavoir.
Sus donc que maintenant il me le faſſe voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENE'.

Cela ne ſeroit pas honneſte.

VALERE.

Se mocque-t-on de moy ? je caſſeray la teſte
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me
fait :
Et, dans cette avanture où chacun m'intereſſe,
Vous allez voir plûtoſt éclater ma foibleſſe,
Connoiſtre que le Ciel, qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous reſervoit pour victoire facile,
De finir le deſtin du frere de Lucile.
Ouy, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va par vous recevoir le trépas:
Mais il veut bien mourir, ſi ſa mort neceſſaire,
Peut avoir maintenant dequoy vous ſatisfaire,
En vous donnant pour femme en preſence de tous
Celle qui juſtement ne peut eſtre qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre avec ſa perfidie,
Et les traits effrontez . . . .

ASCAGNE.

Ah ! ſouffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous eſt engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut eſtre chargé :
Sa flâme eſt toûjours pure, & ſa conſtance ex-
trême ;
Et j'en prends à témoin voſtre pere luy-même.

POLIDORE.

POLIDORE.

Oüy, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je voy qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée ;
Un interest de bien dés ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a sceu faire un autre,
Qui t'abusa joignant leur famille à la nostre.
Ne vas point regarder à tout le monde aux yeux ;
Je te fais maintenant un discours serieux.
Oüy, c'est-elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit receut ta foy sous le nom de Lucile,
Et qui par ce ressort, qu'on ne comprenoit pas
A semé parmy vous un si grand embarras.
Mais, puis qu'Ascagne icy fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ostée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est-là justement ce combat singulier,
Qui devoit envers nous reparer vostre offense,
Et pour qui les Edits n'ont point fait de defense.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes espris confus ;
Mais en vain tu voudrois balancer là dessus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre,
Et si cette avanture a lieu de me surprendre,
La surprise me flate, & je me sens saisir
De merveille à la fois, d'amour ; & de plaisir,
Se peut-il que ces yeux ?

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les discours que vous luy pourriez faire.

Allons luy faire en prende un autre ; & cependant
Vous sçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

» Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée ....

LUCILE.

» L'oubly de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

» Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
» Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas en tenant ce langage ;
Qu'il reste encore icy des sujets de carnage :
Voila bien à tous deux nostre amour couronné,
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette estre icy possedée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE

Nenny, nenny, mon sang dans mon corps sied
trop bien :
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçay la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toy je ferois mon galand ;
Un Mary, passe encor ; tel qu'il est on le prend,
On n'y va pas chercher tant de ceremonie :
Mais il faut qu'un galand soit fait à faire envie.

GROS-RENE'.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je pretens qu'on soit sourde à tous les Damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toy tout seul, compere ?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme severe,
Ou je feray beau bruit.

MASCARILLE.

Eh ! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font ; & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen ſi fâcheux, & critiques,
Degenerent ſouvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mary, ne crains rien de ma foy,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moy ;
Et je te diray tout.

MASCARILLE.

Oh ! la fine pratique !
Un mary confident !

MARINETTE.

Taiſez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troiſiéme fois, allons-nous en chez nous,
Pourſuivre en liberté des entretiens ſi doux.

FIN.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois ſur le Theâtre du Petit Bourbon, le 18. Novembre 1659.

Par la Troupe de Monſieur Frere Unique du Roy.

PREFACE.

C'EST une chose estrange, qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence, plûtost que celle-là.

Ce n'est pas que je veüille faire icy l'autheur modeste; & mépriser par honneur ma Comedie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise: comme le public est le Juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moy de le démentir; & quand j'aurois eû la plus mauvaise opinion du monde de mes Precieuses Ridicules, *avant leur representation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces, qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépoüillast pas de ces ornemens, & je trouvois que le succés, qu'elles avoient eu dans la representation, estoit assez beau, pour en demeurer-là. J'avois resolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le Proverbe; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du Theatre de Bourbon, dans la Gallerie du Palais. Cependant je n'ay pû l'éviter, & je suis tombé dans la dis-*

grace de voir une copie dérobée de ma piece entre les mains des Libraires, accompagnée d'un Privilege obtenu par surprise. J'ay eu beau crier, ô temps! ô mœurs! on m'a fait voir une necessité pour moy d'estre imprimé, ou d'avoir un procez; & le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, & consentir à une chose, qu'on ne laisseroit pas de faire sans moy.

Mon Dieu, l'estrange embarras, qu'un Livre à mettre au jour! & qu'un Autheur est neuf, la premiere fois qu'on l'imprime! Encor si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pû mieux songer à moy, & j'aurois pris toutes les precautions, que Messieurs les Autheurs, à present mes confreres, ont coûtume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur, que j'aurois esté prendre malgré luy, pour Protecteur de mon Ouvrage & dont j'aurois tenté la liberalité par une Epistre dedicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface, & je ne manque point de Livres qui m'auroient fourny tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la Tragedie, & la Comedie; l'Etymologie de toutes deux, leur origine, leur definition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma Piece, ne m'auroient pas refusé, ou des Vers François ou des Vers Latins. J'en ay mesme qui m'auroient loüé en Grec, & l'on n'ignore pas qu'une loüange en Grec, est d'une merveilleuse efficace à la teste

d'un Livre. Mais on me met au jour ſans me donner le loiſir de me reconnoiſtre ; Et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour juſtifier mes intentions, ſur le ſujet de cette Comedie. J'aurois voulu faire voir qu'elle ſe tient par tout dans les bornes de la ſatyre honneſte, & permiſe ; Que les plus excellentes choſes ſont ſujettes à eſtre copiées par de mauvais Singes, qui meritent d'être bernez ; que ces vicieuſes imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont eſté de tout temps la matiere de la Comedie, & que par la meſme raiſon, que les veritables Sçavans, & les vrays Braves ne ſe ſont point encore aviſez de s'offenſer du Docteur de la Comedie, & du Capitan, non plus que les Juges, les Princes, & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre ſur le Theatre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roy : auſſi les veritables Precieuſes auroient tort de ſe picquer, lors qu'on joue les Ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ay dit, on ne me laiſſe pas le temps de reſpirer, & Monſieur de Luynes veut m'aller relier de ce pas: A la bonne-heure, puiſque Dieu l'a voulu.

LES PERSONNAGES.

LA GRANGE, DU CROISI, { *Amans rebutez.*

GORGIBUS, bon Bourgeois.

MAGDELON, fille de Gorgibus. CATHOS, Niéce de Gorgibus. { *Precieuses Ridicules.*

MAROTTE, Servante des Precieuses Ridicules.

ALMANZOR, Laquais des Precieuses Ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, Valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, Valet de du Croisy.

DEUX PORTEURS de chaise.

VOISINES.

VIOLONS.





LES PRECIEUSES RIDICULES

LES PRECIEUSES RIDICULES.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoy?

DU CROISI.

Regardez-moy un peu sans rire.

LA GRANGE.

Et bien.

DU CROISI.

Que dites-vous de nostre visite? en estes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A vostre avis, avons-nous sujet de l'estre tous deux?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait à dire vray.

LA GRANGE.

Pour moy je vous avouë que j'en ſuis tout ſcandaliſé. A-t-on jamais veu, dites-moy, deux Pecques Provinciales faire plus les rencheries que celles-là, & deux hommes traitez avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pû ſe reſoudre à nous faire donner des ſieges. Je n'ay jamais veu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant baailler, tant ſe frotter les yeux, & demander tant de fois quelle heure eſt-il ? Ont-elles répondu que, ouy, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire ? & ne m'avoüerez-vous pas enfin, que quand nous aurions eſté les dernieres perſonnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISI.

Il me ſemble que vous prenez la choſe fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prens, & de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connoy ce qui nous a fait mépriſer. L'air precieux n'a pas ſeulement infecté Paris, il s'eſt auſſi répandu dans les Provinces, & nos Donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'eſt un ambigu de Precieuſe & de Coquette que leur perſonne. Je voy ce qu'il faut eſtre, pour en eſtre bien receu, & ſi vous m'en croyez, nous leur joüerons tous deux une piece, qui leur fera voir leur ſottiſe, & pourra leur apprendre à connoiſtre un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment encore ?

LA GRANGE.

J'ay un certain valet nommé Maſcarille, qui paſſe,

au ſentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel eſprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel eſprit maintenant. C'eſt un extravagant, qui s'eſt mis dans la teſte de vouloir faire l'homme de condition. Il ſe pique ordinairement de galanterie, & de Vers, & dédaigne les autres valets juſqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Et bien qu'en pretendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en pretens faire ? il faut .... mais ſortons d'icy auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

ET bien, vous avez veu ma niéce, & ma fille ? les affaires iront-elles bien ; quel eſt le reſultat de cette viſite ?

LA GRANGE.

C'eſt une choſe que vous pourrez mieux apprendre d'elles, que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'eſt que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos tres-humbles ſerviteurs

DU CROISI.

Vos tres-humbles ſerviteurs.

GORGIBUS.

Oüais ; il ſemble qu'ils ſortent mal ſatisfaits d'icy ! d'où pourroit venir leur mécontentement ? il faut ſçavoir un peu ce que c'eſt. Hola.

SCENE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.

QUe desirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS.

Où sont vos Maistresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lévres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne voy par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes icy, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCENE IV.

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL eſt bien neceſſaire, vrayment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moy un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je les voy ſortir avec tant de froideur. Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes, que je vous voulois donner pour maris?

MAGDELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procedé irregulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MAGDELON.

La belle galanterie que la leur! quoy, débuter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils debutent; par le concubinage? n'eſt-ce pas un procedé, dont vous avez ſujet de vous loüer toutes deux, auſſi-bien que moy? eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honneſteté de leurs intentions?

MAGDELON.

Ah mon pere! ce que vous dites-là eſt du dernier Bourgeois. Cela me fait honte de vous oüir

parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ay que faire, ny d'air, ny de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſainte & ſacrée, & que c'eſt faire en honneſtes gens que de débuter par là.

MAGDELON.

Mon Dieu que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bien-toſt finy! la belle choſe que ce ſeroit, ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fuſt marié à Clelie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-cy?

MAGDELON.

Mon pere, voilà ma couſine, qui vous dira auſſi bien que moy, que le mariage ne doit jamais arriver qu'aprés les autres avantures. Il faut qu'un Amant, pour eſtre agreable, ſçache debiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre, & le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premierement, il doit voir au Temple ou à la promenade, ou dans quelque ceremonie publique, la perſonne dont il devient amoureux; ou bien eſtre conduit fatalement chez elle, par un parent ou un amy, & ſortir de là tout réveur & mélancolique. Il cache un temps ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant luy rend pluſieurs viſites; où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante, qui exerce les eſprits de l'aſſemblée. Le jour de la declaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement, dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée; & cette declaration eſt ſuivie d'un prompt courroux, qui paroiſt à noſtre rougeur, & qui pour un temps bannit l'Amant de noſtre preſence. Enſuite il trouve moyen de nous appaiſer, de nous accoûtumer inſenſiblement au diſcours de ſa

passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Aprés cela viennent les avantures ; les Rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persecutions des peres, les jalousies conceuës sur de fausses apparences, les plaintes, les desespoirs, les enlevemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manieres, & ce sont des regles dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale ! ne faire l'amour qu'en faisant le contract du mariage ! & prendre justement le Roman par la queuë ! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus Marchand que ce procedé ; & j'ay mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entens-je icy ? voicy bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie ? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais veu la Carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galans & jolis Vers, sont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau desarmé de plumes ; une teste irreguliere en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans ; mon Dieu quels Amans sont-ce là ! quelle frugalité d'ajustement, & quelle secheresse de conversation ! on n'y dure point on n'y tient pas. J'ay remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse,

& qu'il s'en faut plus d'un grand demy-pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragoin. Cathos & vous Magdelon.

MAGDELON.

Eh de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges! ne sont-ce pas vos noms de Baptesme?

MAGDELON.

Mon Dieu, que vous estes vulgaire! pour moy un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pû faire une fille si spirituelle que moy. A-t-on jamais parlé dans le beau style, de Cathos ni de Magdelon? & ne m'avoüerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde?

CATHOS.

Il est vray, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixene, que ma cousine a choisi, & celuy d'Aminthe, que je me suis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Escoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont esté donnez par vos parrains & vos marraines; & pour ces Messieurs, dont il est question, je connois & leurs familles & leurs biens, & je veux résolument, que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moy, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout à fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vrayement nud ?

MAGDELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmy le beau monde de Paris, ou nous ne faiſons que d'arriver. Laiſſez-nous faire à loiſir le tiſſu de noſtre Roman, & n'en preſſez point tant la concluſion.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter ; elles ſont achevées. Encore un coup, je n'entens rien à toutes ces balivernes, je veux eſtre Maiſtre abſolu ; & pour trancher toutes ſortes de diſcours, ou vous ſerez mariez toutes deux, avant qu'il ſoit peu, ou, ma foy, vous ſerez Religieuſes ; j'en fais un bon ſerment.

SCENE V.

CATHOS, MAGDELON,

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere; que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere! que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MAGDELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en ſuis en confuſion pour luy J'ay peine à me perſuader que je puiſſe eſtre veritablement ſa fille, & je croy que quelque avanture un jour me viendra developer une naiſſance plus illuſtre.

CATHOS.

Je le croirois bien: oüy, il y a toutes les apparences du monde; & pour moy, quand je me regarde auſſi....

SCENE VI.

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

VOila un laquais qui demande ſi vous eſtes au logis, & dit que ſon Maiſtre vous veut venir voir.

MAGDELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voila un neceſſaire qui demande ſi vous eſtes en commodité d'eſtre viſibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entens point le Latin, & je n'ay pas appris, comme vous, la Filoſie dans le Cyre.

MAGDELON.

L'impertinente ! le moyen de ſouffrir cela ! & qui eſt-il, le Maiſtre de ce Laquais ?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Maſcarille.

MAGDELON.

Ah ma chere ! un Marquis ! un Marquis ! Oüy, allez dire qu'on nous peut voir. C'eſt ſans doute un bel eſprit, qui a oüi parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere.

MAGDELON.

Il faut le recevoir dans cette ſalle baſſe, plûtoſt qu'en noſtre chambre ; ajuſtons un peu nos cheveux au moins, & ſoûtenons noſtre reputation. Viſte, venez nous tendre icy dedans le conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foy, je ne ſçay point quelle beſte c'eſt-là, il faut parler Chreſtien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous eſtes ! Et gardez-vous bien d'en ſalir la glace, par la communication de voſtre image.

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOla, porteurs, hola. Là, là, là, là, là, là, Je pense que ces marauts-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavez.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est estroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrez jusqu'icy.

MASCARILLE.

Je le croy bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes, aux inclemences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boüe ? allez, ostez vostre chaise d'icy.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaist, Monsieur.

MASCARILLE.

Hem !

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaist.

MASCARILLE, *luy donnant un soufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité ?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? & vostre qualité nous donne-t-elle à disner ;

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Ah, ah, ah, je vous apprendray à vous connoiſtre. Ces canailles-là s'oſent jouer à moy.

1. PORTEUR, *prenant un des baſtons de ſa chaiſe.*
C'a payez-nous viſtement.

MASCARILLE.

Quoy?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable celuy-là.

1. PORTEUR.

Viſte donc.

MASCARILLE.

Ouy-dà, tu parles comme il faut, toy; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſçait ce qu'il dit. Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &c.

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moy, quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantoſt pour aller au petit coucher.

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MOnſieur, voilà mes Maiſtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis icy poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voicy.

SCENE IX.

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *aprés avoir ſalué.*

MEs Dames, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite ; mais voſtre reputation vous attire cette méchante affaire, & le merite a pour moy des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout aprés luy.

MAGDELON.

Si vous pourſuivez le merite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le merite, il a falu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah, je m'inſcris en faux contre vos paroles. La renommée accuſe juſte, en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic, & capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAGDELON.

Voſtre complaiſance pouſſe un peu trop avant la liberalité de ſes louanges, & nous n'avons garde, ma couſine & moy, de donner de noſtre ſerieux, dans le doux de voſtre flaterie.

CATHOS.

Ma chére, il faudroit faire donner des ſieges.

MAGDELON.

Hola, Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MAGDELON.

Viſte, voiturez-nous icy les commoditez de la converſation.

MASCARILLE.

Mais au moins y a-t-il ſeureté icy pour moy?

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois icy deux yeux qui ont la mine d'eſtre de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertez, & de traiter une ame de Turc à More. Comment diable, d'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriere? Ah! par ma foy je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoiſe, qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON.

Ma chere, c'eſt le caractere enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MAGDELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & vostre cœur peut dormir en asseurance sur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *aprés s'estre peigné & avoir ajusté ses canons.*

Et bien, Mesdames, que dites-vous de Paris?

MAGDELON.

Helas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit estre l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goust, du bel esprit & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moy, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnestes-gens.

CATHOS.

C'est une verité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu croté, mais nous avons la Chaise.

MAGDELON.

Il est vray que la Chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la bouë, & du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites: Quel bel esprit est des vostres?

MAGDELON.

Helas, nous ne ſommes pas encore connuës ; mais nous ſommes en paſſe de l'eſtre, & nous avons une amie particuliere, qui nous a promis d'amener icy tous ces Meſſieurs du Recueil des Pieces Choiſies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommez auſſi pour eſtre les arbitres ſouverains des belles choſes.

MASCARILLE.

C'eſt moy qui feray voſtre affaire mieux que perſonne ; ils me rendent tous viſite, & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demy-douzaine de beaux Eſprits.

MAGDELON.

Eh ! mon Dieu, nous vous ſerons obligées de la derniere obligation, ſi vous nous faites cette amitié : car enfin, il faut avoir la connoiſſance de tous ces Meſſieurs-là, ſi l'on veut eſtre du beau monde. Ce ſont eux qui donnent le branle à la reputation dans Paris ; & vous ſçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la ſeule frequentation, pour vous donner bruit de connoiſſeuſe, quand il n'y auroit rien autre choſe que cela. Mais pour moy ce que je conſidere particulierement, c'eſt que par le moyen de ces viſites ſpirituelles, on eſt inſtruit de cent choſes, qu'il faut ſçavoir de neceſſité, & qui ſont de l'eſſence du bel eſprit. On apprend par-là, chaque jour, les petites nouvelles galantes ; les jolis commerces de Proſe, ou de Vers. On ſçait à point nommé : Un tel a composé la plus jolie piece du monde ſur un tel ſujet ; une telle a fait des paroles ſur un tel air ; celuy-cy a fait un Madrigal ſur une joüiſſance ; celuy-là a composé des Stances ſur une infi-

delité ; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un Sixain à Mademoiſelle une telle , dont elle luy a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures ; un tel Autheur a fait un tel deſſein ; celuy-là eſt à la troiſiéme Partie de ſon Roman ; cet autre met ſes ouvrages ſous la Preſſe : C'eſt-là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; & ſi l'on ignore ces choſes , je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt rencherir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit, & ne ſçache pas juſqu'au moindre petit Quatrain qui ſe fait chaque jour : & pour moy j'aurois toutes les hontes du monde ; s'il faloit qu'on vinſt à me demander, ſi j'aurois veu quelque choſe de nouveau , que je n'aurois pas veu.

MASCARILLE.

Il eſt vray qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait ; mais ne vous mettez pas en peine , je veux établir chez vous une Academie de beaux Eſprits , & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de Vers dans Paris , que vous ne ſçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moy , tel que vous me voyez , je m'en eſcrime un peu quand je veux , & vous verrez courir de ma façon dans les belles Ruelles de Paris , deux cens Chanſons , autant de Sonnets , quatre cens Epigrammes , & plus de mille Madrigaux , ſans compter les Enigmes & les Portraits.

MAGDELON.

Je vous avouë que je ſuis furieuſement pour les Portraits ; je ne vois rien de ſi galant que cela.

MASCARILLE.

Les Portraits ſont difficiles , & demandent un

esprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moy j'aime terriblement les Enigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ay fait quatre encore ce matin, que je vous donneray à deviner.

MAGDELON.

Les Madrigaux sont agreables, quand ils sont bien tournez.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en Madrigaux toute l'Histoire Romaine.

MAGDELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliez. Cela est au dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persecutent.

MAGDELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous die un Impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies, que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les Impromptus.

CATHOS.

L'Impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez-donc.

MAGDELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh, je n'y prenois pas garde,
Tandis que ſans ſonger à mal, je vous regarde,
Voſtre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais, a l'air Cavalier, celà ne ſent point le Pedant.

MAGDELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieuës.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh.* Comment un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh.* La ſurpriſe, *oh, oh.*

MAGDELON.

Ouy, je trouve ce, *oh, oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que celà ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous-là? ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MAGDELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce, *oh, oh,* qu'un Poëme Epique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le gouſt bon.

MAGDELON.

Hé! je ne l'ay pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercévois pas de cela : façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton ; *Je vous regarde* ; c'eſt-à dire, je m'amuſe à vous conſiderer, je vous obſerve, je vous contemple. *Voſtre œil en Tapinois*.... Que vous ſemble de ce mot, *Tapinois* ? n'eſt-il pas bien choiſi ?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MAGDELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court aprés un voleur pour le faire arreſter, *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur ?*

MAGDELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ay fait deſſus :

CATHOS.

Vous avez appris la muſique ?

MASCARILLE.

Moy ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſçavent tout, ſans avoir jamais rien appris.

MAGDELON.

Aſſeurément, ma chere.

MASCARILLE.

Ecoutez ſi vous trouverez l'air à voſtre gouſt: *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la ſaiſon a furieuſement outragé la delicateſſe de ma voix; mais il n'importe, c'eſt à la Cavaliere.

Il chante. Oh, oh, je n'y prenois pas ....

CATHOS.

Ah! que voila un air qui eſt paſſionné; Eſt-ce qu'on n'en meurt point?

MAGDELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la penſée bien exprimée dans le chant? *au voleur, au voleur.* Et puis comme ſi l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au, au voleur:* Et tout d'un coup comme une perſonne eſſoufflée, *au voleur.*

MAGDELON.

C'eſt-là ſçavoir le fin des choſes, le grand fin, le fin du fin. Tout eſt merveilleux, je vous aſſeure; je ſuis enthouſiaſmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ay encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'eſt ſans étude.

MAGDELON.

La nature vous a traité en vraye mere paſſionnée, & vous en eſtes l'enfant gaſté.

MASCARILLE.

A quoy donc paſſez-vous le temps, Meſdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MAGDELON.

Nous avons esté jusqu'icy, dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comedie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle, que je seray bien aise que nous voyons ensemble.

MAGDELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir, comme il faut, quand nous serons-là : car je me suis engagé de faire valoir la Piece, & l'Autheur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coûtume icy, qu'à nous autres gens de condition, les Autheurs viennent lire leurs Pieces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la reputation ; & je vous laisse à penser, si quand nous disons quelque chose, le Parterre ose nous contre-dire. Pour moy j'y suis fort exact ; & quand j'ay promis à quelque Poëte, je crie toûjours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MAGDELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse estre.

CATHOS.

C'est assez, puis que nous sommes instruites, nous ferons nostre devoir de nous écrier comme il faut, sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sçay si je me trompe ; mais vous avez tou-

te la mine d'avoir fait quelque Comedie.

MAGDELON.

Eh ! il pourroit estre quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foy, il faudra que nous la voyions. Entre-nous, j'en ay composé une que je veux faire representer.

CATHOS.

Hé, à quels Comediens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux Comediens de l'Hostel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans, qui recitent comme l'on parle ; ils ne sçavent pas faire ronfler les Vers, & s'arrester au bel endroit ; & le moyen de connoistre où est le beau Vers, si le Comedien ne s'y arreste, & ne vous avertit par-là, qu'il faut faire le brou haha ?

CATHOS.

En effet il y a maniere de faire sentir aux Auditeurs les beautez d'un Ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi.

MAGDELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MAGDELON.

Il faut avouer que je n'ay jamais vû porter si haut l'élegance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants, la reflexion de vostre odorat.

MAGDELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ay jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? *Il donne à sentir les cheveux poudrez de sa Perruque.*

MAGDELON.

Elle est tout-à-fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me couste un Louïs d'or ? Pour moy j'ay cette manie, de vouloir donner generalement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON.

Je vous asseure que nous simpathisons vous & moy : j'ay une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; & jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement ; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ay à me plaindre de vostre procedé ; cela n'est pas honneste.

CATHOS.

Qu'est-ce donc ! qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoy, toutes deux contre mon cœur, en mesme temps, m'attaquer à droit & à gauche ? ha ! c'est contre le droit des gens, la partie n'est pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une maniere particuliere.

MAGDELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & vostre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable ! il est écorché depuis la teste jusqu'aux pieds.

SCENE X.

MAROTTE, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MAGDELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Ouy, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur amy.

MAGDELON.

Faites entrer vistement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes veus, & je suis ravy de cette avanture.

CATHOS.

Le voicy.

SCENE XI.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE.

MASCARILLE.

AH Vicomte!

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre.*

Ah Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ay de joye de te voir icy?

MASCARILLE.

Baise-moy donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON.

Ma toute bonne, nous commençons d'eſtre connuës, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous preſente ce Gentil-homme-cy. Sur ma parole, il eſt digne d'eſtre connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MAGDELON.

C'eſt pouſſer vos civilitez juſqu'aux derniers confins de flaterie.

CATHOS.

Cette journée doit eſtre marquée dans noſtre Almanach, comme une journée bien-heureuſe.

MAGDELON.

Allons petit garçon, faut-il toûjours vous repeter les choſes? voyez-vous pas qu'il faut le ſurcroiſt d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous eſtonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte, il ne fait que ſortir d'une maladie qui luy a rendu le viſage paſle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce ſont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Meſdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du ſiecle? c'eſt un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous ſçavons ce que vous ſçavez faire auſſi.

MASCARILLE

MASCARILLE.

Il eſt vray que nous nous ſommes veus tous deux dans l'occaſion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faiſoit fort chaud.

MASCARILLE, *les regardant toutes deux.*

Ouy, mais non pas ſi chaud qu'icy. Hi, hi, hi.

JODELET.

Noſtre connoiſſance s'eſt faite à l'armée ; & la premiere fois que nous nous vîmes, il commandoit un Regiment de Cavalerie ſur les Galleres de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vray ; mais vous eſtiez pourtant dans l'employ avant que j'y fuſſe, & je me ſouviens que je n'eſtois que petit Officier encore, que vous commandiez deux mille Chevaux.

JODELET.

La Guerre eſt une belle choſe ; mais ma foy, la Cour recompenſe bien mal aujourd'huy les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moy, j'ay un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON.

Je les aime auſſi : mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demy-lune, que nous emportaſmes ſur les ennemis au Siege d'Arras ?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demy-lune ? c'eſtoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foy : j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Taſtez un peu, de grace, vous ſentirez quel coup c'eſtoit-là.

CATHOS.

Il eſt vray que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moy un peu voſtre main, & taſtez-celuy-cy : là, juſtement au derriere de la teſte. Y eſtes-vous ?

MAGDELON.

Ouy, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet que je receus la derniere campagne que j'ay faite.

JODELET.

Voicy un coup qui me perça de part en part à l'ataque de Graveline.

MASCARILLE, *mettant la main ſur le bouton de ſon haut de chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe playe.

MAGDELON.

Il n'eſt pas neceſſaire, nous le croyons, ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables, qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous eſtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton Caroſſe ?

JODELET.

Pourquoy ?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MAGDELON.

Nous ne ſçaurions ſortir aujourd'huy.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danſer.

JODELET.

Ma foy c'eſt bien aviſé.

MAGDELON.

Pour cela nous y conſentons ; mais il faut donc quelque ſurcroiſt de compagnie.

MASCARILLE.

Hola Champagne, Picard, Bourguignon, Caſquaret, Baſque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au Diable ſoient tous les Laquais. Je ne penſe pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal ſervy que moy. Ces canailles me laiſſent toûjours ſeul.

MAGDELON.

Almanzor, dites aux gens de Monſieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Meſſieurs, & ces Dames d'icy prés, pour peupler la ſolitude de noſtre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toy-meſme, Marquis, que t'en ſemble ?

MASCARILLE.

Moy, je dis, que nos libertez auront peine à ſortir d'icy les brayes nettes. Au moins, pour

moy, je reçois d'estranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MAGDELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel ! il tourne les choses le plus agreablement du monde.

CATHOS.

Il est vray, qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis veritable, je veux faire un impromptu là-dessus. *Il medite.*

CATHOS.

Eh ! je vous en conjure de toute la devotion de mon cœur, que nous ayions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poëtique, pour la quantité de saignées que j'y ay fait faire ces jours passez.

MASCARILLE.

Que diable est-ce la ? je fais toûjours bien le premier Vers : mais j'ay peine à faire les autres. Ma foy, cecy est un peu trop pressé, je vous feray un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un Demon.

MAGDELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dy-moy un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as veu la Comtesse ?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne luy ay rendu visite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin ; & m'a voulu mener à la campagne courir un Cerf avec luy ?

MAGDELON.

Voicy nos amies qui viennent.

SCENE XII.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, CELIMENE.

MAGDELON.

MOn Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des piés, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de nostre Assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est icy qu'un Bal à la haste ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les Violons sont-ils venus ?

ALMANZOR.

Ouy, Monsieur, ils sont icy.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE, *dansant luy seul comme par Prelude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON.

Il a la taille tout à fait élegante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi bien que mes piés. En cadance, Violons, en cadance. O quels ignorans ! il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le Diable vous emporte, ne ſçauriez-vous jouer en meſure ? La, la, la, la, la, la, la, la ? Ferme, ô Violons de Village !

JODELET, *danſant enſuite*

Hola, ne preſſez pas ſi fort la cadance, je ne fais que ſortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, CELIMENE.

LA GRANGE, *un baſton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous icy ? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en ſeroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous eſtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voila qui vous apprendra à vous connoiſtre.

DU CROISI & LA GRANGE *ſortent.*

SCENE XIV.

MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, CELIMENE.

MAGDELON.

Que veut donc dire cecy ?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoy, vous laiſſer battre de la ſorte !

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ay pas voulu faire ſemblant de rien : car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MAGDELON.

Endurer un affront comme celuy-là, en noſtre preſence !

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a long-temps, & entre amis on ne va pas ſe picquer pour ſi peu de choſe.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET, MAGDELON, CATHOS, MAROTTE, LUCILLE, CELIMENE.

LA GRANGE.

MA foy, marauts, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres. *trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*

MAGDELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte, dans noſtre maiſon?

DU CROISI.

Comment, mes-Dames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux receus que nous : qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le Bal?

MAGDELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Ouy, nos laquais, & cela n'eſt ni beau ni honneſte, de nous les débaucher, comme vous faites.

MAGDELON.

O Ciel, quelle inſolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits, pour vous donner dans la veuë; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foy, pour leurs beaux yeux. Viſte, qu'on les dépouïlle ſur le champ.

JODELET.

JODELET.

Adieu noſtre braverie.

MASCARILLE.

Voila le Marquiſat & la Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ha, ha, coquins, vous avez l'audace d'aller ſur nos briſées. Vous irez chercher autre-part dequoy vous rendre agreables aux yeux de vo Belles, je vous en aſſeure.

LA GRANGE.

C'eſt trop que de nous ſupplanter, & de nous ſupplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle eſt ton inconſtance!

DU CROISI.

Viſte, qu'on leur oſte juſqu'à la moindre choſe.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépeſchez. Maintenant, mes-Dames, en l'eſtat qu'ils ſont, vous pouvez continuer vos amours avec eux, tant qu'il vous plaira; nous vous laiſſerons toute ſorte de liberté pour cela, & nous vous proteſtons, Monſieur & moy, que nous ne ſerons aucunement jaloux. *Lucille & Celimene ſortent.*

CATHOS.

Ah quelle confuſion!

MAGDELON.

Je creve de dépit.

VIOLONS, *au Marquis.*

Qu'eſt-ce donc que cecy? qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

VIOLONS, *au Vicomte.*

Qui eſt-ce, qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCENE XVII.

GORGIBUS, MASCARILLE.
MAGDELON.

GORGIBUS.

AH ! coquines que vous eſtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je voy, & je viens d'apprendre de belles affaires, vrayment, de ces Meſſieurs & de ces Dames qui ſortent.

MAGDELON.

Ah ! mon pere, c'eſt une piece ſanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Ouy, c'eſt une piece ſanglante ; mais qui eſt un effet de voſtre impertinence, infames. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait ; & cependant malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON.

Ah ! je jure que nous en ſerons vangées, ou que je mourray en la peine. Et vous marauts, oſez-vous vous tenir icy aprés voſtre inſolence.

MASCARILLE.

Traitter comme cela un Marquis ? Voilà ce que c'eſt que du monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous cheriſſoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre-part ; je vois

bien qu'on n'aime icy que la vaine apparence, & qu'on n'y considere point la vertu toute nuë.

Ils sortent tous deux.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

MOnsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur defaut, pour ce que nous avons joüé icy.

GORGIBUS, *les battant.*

Ouy, ouy, je vous vais contenter, & voicy la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sçay qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable & de risée à tout le monde, & voilà ce que vous vous estes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. Et vous qui estes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusemens des Esprits oisifs, Romans, Vers, Chansons, Sonnets & Sonnettes, puissiez-vous estre à tous les Diables.

FIN.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois ſur le Theâtre du Petit Bourbon, le 28. jour de May 1660.

Par la Troupe de Monſieur Frere Unique du Roy.

ACTEURS.

GORGIBUS, Bourgeois de Paris.

CELIE, ſa Fille.

LELIE, Amant de Celie.

GROS-RENE', Valet de Lelie.

SGANARELLE, Bourgeois de Paris, & Cocu Imaginaire.

SA FEMME.

VILLEBREQUIN, Pere de Valere.

LA SUIVANTE, de Celie.

UN PARENT de Sganarelle.

La Scene eſt à Paris.



LE COCU IMAGINAIRE

SGANARELLE, OU LE COCU IMAGINAIRE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, SA SUIVANTE.

CELIE *sortant toute éplorée, & son Pere la suivant.*

AH! n'esperez jamais que mon cœur
y consente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous là petite impertinente?
Vous pretendez choquer ce que j'ay resolu,
Je n'auray pas sur vous un pouvoir absolu,
Et par sottes raisons vostre jeune cervelle,
Voudroit regler icy la raison paternelle!
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loy?
A vostre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moy,

O ſotte, peut juger ce qui vous eſt utile?
Par la corbleu gardez d'échauffer trop ma bile;
Vous pourriez éprouver ſans beaucoup de longueur,
Si mon bras ſçait encor montrer quelque vigueur;
Voſtre plus court ſera, Madame la mutine,
D'accepter ſans façons l'Epoux qu'on vous deſtine.
J'ignore, dites-vous, *de quelle humeur il eſt,*
Et dois auparavant conſulter s'il vous plaiſt.
Informé du grand bien qui luy tombe en partage,
Dois-je prendre le ſoin d'en ſçavoir davantage?
Et cet Epoux ayant vingt mille bons Ducats,
Pour eſtre aimé de vous doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puiſſe eſtre, avecque cette ſomme,
Je vous ſuis caution qu'il eſt tres-honneſte Homme.

CELIE.

Helas! ——

GORGIBUS.

Hé bien helas! que veut dire cecy?
Voyez le bel helas qu'elle nous donne icy!
Hé! que ſi la colere une fois me tranſporte,
Je vous feray chanter helas, de belle ſorte.
Voila, voila le fruit de ces empreſſemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos Romans;
De quolibets d'amour voſtre teſte eſt remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clelie.
Jettez-moy dans le feu tous ces méchans écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes eſprits;
Liſez-moy comme il faut au lieu de ces ſornettes,
Les Quatrains de Pibrac, & les doctes Tablettes
Du Conſeiller Matthieu, ouvrage de valeur,
Et plein de beaux dictons à reciter par cœur.
La Guide des Pecheurs eſt encore un bon Livre;
C'eſt-là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre;
Et ſi vous n'aviez leu que ces Moralitez,
Vous ſçauriez un peu mieux ſuivre mes volontez.

CELIE.

Quoy, vous pretendez-donc, mon Pere, que j'oublie,
La constante amitié que je dois à Lelie?
J'aurois tort, si sans vous je disposois de moy;
Mais vous-mesme à ses vœux engageastes ma foy.

GORGIBUS.

Luy fust-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage:
Lelie est fort bien fait; mais apprens qu'il n'est rien
Qui ne doive ceder au soin d'avoir du bien:
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans luy le reste est une triste affaire.
Valere, je croy bien, n'est pas de toy chery;
Mais s'il ne l'est Amant, il le sera Mary.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'Epoux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ay pouvoir d'ordonner?
Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences,
Que je n'entende plus vos sottes doleances?
Ce Gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous luy vois faire fort bon visage,
Je vous... je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

QUoy refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?
A des offres d'Hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un ouy si plein de charmes?
Helas! que ne veut-on aussi me marier!
Ce ne seroit pas moy qui se feroit prier;
Et loin qu'un pareil ouy me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien viste une douzaine.
Le Precepteur qui fait repeter la leçon
A vostre jeune frere, a fort bonne raison,
Lors que nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le Lierre,
Qui croist beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point, s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vray, ma tres-chere Maistresse,
Et je l'éprouve en moy chetive pecheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, luy vivant, le teint d'un Cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame contente,
Et maintenant je suis ma Commere dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'Hyver;
Secher mesme les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à present dedans la Canicule.

Enfin il n'eſt rien tel, Madame, croyez-moy,
Que d'avoir un mary la nuit auprés de ſoy,
Ne fuſſe que pour l'heur d'avoir qui vous ſaluë,
D'un Dieu vous ſoit en aide, alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conſeiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lelie, & prendre ce mal fait ?

LA SUIVANTE.

Voſtre Lelie auſſi n'eſt ma foy qu'une beſte,
Puis que ſi hors de temps ſon voyage l'arreſte;
Et la grande longueur de ſon éloignement
Me le fait ſoupçonner de quelque changement.

CELIE *luy montrant le Portrait de Lelie.*

Ah ! ne m'accable point par ce triſte preſage,
Vois attentivement les traits de ce viſage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
Je veux croire aprés tout qu'ils ne ſont pas menteurs;
Et comme c'eſt celuy que l'art y repreſente,
Il conſerve à mes feux une amitié conſtante.

LA SUIVANTE.

Il eſt vray que ces traits marquent un digne Amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CELIE.

Et cependant il faut . . . . ah ſouſtien-moy.

Laiſſant tomber le Portrait de Lelie.

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir . . . ah ! bons Dieux, elle pâme.
Hé ! viſte, hola quelqu'un.

SCENE III.

CELIE, LA SUIVANTE, SGANARELLE.

QU'eſt-ce donc ? me voila.

LA SUIVANTE.

Ma Maiſtreſſe ſe meurt.

SGANARELLE.

Quoy ? n'eſt-ce que cela ?
Je croyois tout perdu, de crier de la ſorte,
Mais approchons pourtant. Madame, eſtes-vous [morte ?
Hays ? elle ne dit mot.

LA SUIVANEE.

Helas ! daignez me l'apporter
Il luy faut du vinaigre & j'en cours appreſter.

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, SA FEMME.

SGANARELLE, *en luy paſſant la main ſur le Sein.*

ELle eſt froide par tout, & je ne ſçay qu'en dire,
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire.
Ma foy je ne ſçay pas ; mais j'y trouve encor moy
Quelque ſigne de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE *regardant par la fenestre.*

Ah ! qu'eſt-ce que je voy ?
Mon Mary dans ſes bras .... Mais je m'en vais deſcendre,
Il me trahit ſans doute, & je veux le ſurprendre

SGANARELLE.

Il faut ſe dépêcher de l'aller ſecourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir ;
Aller en l'autre monde eſt tres-grande ſottiſe,
Tant que dans celuy-cy l'on peut eſtre de miſe.

Il l'emporte.

SCENE V.

LA FEMME DE SGANARELLE *ſeule.*

IL s'eſt ſubitement éloigné de ces lieux,
Et ſa fuite a trompé mon deſir curieux :
Mais de ſa trahiſon je ne ſuis plus en doute,
Et le peu que j'ay veu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
Il reſerve, l'ingrat, ſes careſſes à d'autres,
Et nourrit leurs plaiſirs par le jeûne des noſtres.
Voila de nos Maris le procedé commun,
Ce qui leur eſt permis leur devient importun.
Dans les commencemens ce ſont toutes merveilles ;
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles ;
Mais les traîtres bien-toſt ſe laſſent de nos fœux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ay de dépit, que la loy n'authoriſe
A changer de Mary comme on fait de chemiſe.

Cela ſeroit commode, & j'en ſçay telle icy
Qui comme moy ma foy le voudroit bien auſſi.
En ramaſſant le Portrait que Celie avoit laiſſé tõber.
Mais quel eſt ce bijou que le ſort me preſente ?
L'émail en eſt fort beau, la graveure charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE, & SA FEMME.

SGANARELLE.

ON la croyoit morte, & ce n'eſtoit rien,
Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien.
Mais j'apperçois ma Femme.

SA FEMME.

O Ciel ! c'eſt mignature,
Et voila d'un bel Homme une vive peinture.

SGANARELLE, *à part & regardant ſur l'épaule de ſa Femme.*

Que conſidere-t-elle avec attention ?
Ce Portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon,
D'un fort vilain ſoupçon je me ſens l'ame emuë.

SA FEMME *ſans l'appercevoir continuë.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma veuë ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priſer.
Ho que cela ſent bon !

SGANARELLE *à part.*

Quoy, peſte, le baiſer !
Ha ! j'en tiens.

SA FEMME *pourſuit.*

Avoüons qu'on doit eſtre ravie,
Quand d'un homme ainſi fait on ſe peut voir ſervie,

Et

Et que s'il en contoit avec attention,
Le penchant ſeroit grand à la tentation.
Ah! que n'ay-je un Mary d'une auſſi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruſtre....

SGANARELLE, *luy arrachant le Portrait.*

Ah! mâtine,
Nous vous y ſurprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur de voſtre cher Eſpoux:
Donc à voſtre calcul, ô ma trop digne Femme!
Monſieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame?
Et de par Belzebut qui vous puiſſe emporter,
Quel plus rare party pourriez-vous ſouhaitter?
Qui peut trouver en moy quelque choſe à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce viſage ſi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautez ſoûpirent nuit & jour;
Bref en tout & par tout ma perſonne charmante,
N'eſt donc pas un morceau dont vous ſoyez contente,
Et pour raſſaſier voſtre appetit gourmand,
Il faut joindre au Mary le ragouſt d'un Galand?

SA FEMME.

J'entends à demy mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie,
La choſe eſt averée & je tiens dans mes mains.
Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon courroux n'a déja que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offence!
Eſcoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et ſonge un peu....

SGANARELLE.

Je ſonge à te rompre le cou.
Que ne puis-je, auſſi bien que je tiens la Copie.
Tenir l'Original ?

SA FEMME.

Pourquoy ?

SGANARELLE.

Pour rien, mamie,
Doux objet de mes vœux ; j'ay grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

Regardant le Portrait de Lelie.

Le voila le beau fils, le mignon de couchette,
Le mal-heureux tiſon de ta flame ſecrette,
Le drôle avec lequel....

SA FEMME.

Avec lequel ? pourſuis.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je ... & j'en crêve d'ennuis.

SA FEMME.

Que me veut donc compter par là ce maiſtre Yvrogne ?

SGANARELLE.

Tu ne m'entens que trop, Madame la Carogne :
Sganarelle, eſt un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller, Seigneur Cornelius :
J'en ſuis pour mon honneur ; mais à toy qui me l'ôtes,
Je t'en feray du moins pour un bras ou deux côtes.

SA FEMME.

Et tu m'oſes tenir de ſemblables diſcours ?

SGANARELLE.

Et tu m'oſes joüer de ces diables de tours ?

SA FEMME.

Et quels diables de tours ? parle donc ſans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah ! cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre ;
D'un panache de Cerf, ſur le front, me pourvoir ;
Helas ! voilà vraiment un beau venez-y voir.

SA FEMME.

Donc aprés m'avoir fait la plus ſenſible offenſe
Qui puiſſe d'une Femme exciter la vengeance,
Tu prens d'un feint courroux le vain amuſement,
Pour prevenir l'effet de mon reſſentiment ?
D'un pareil procedé l'inſolence eſt nouvelle,
Celuy qui fait l'offenſe eſt celuy qui querelle.

SGANARELLE.

Eh la bonne effrontée ! à voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une Femme de bien ?

SA FEMME.

Va, va, ſuis ton chemin, cajole tes Maiſtreſſes,
Adreſſe-leur tes vœux, & fais-leur des careſſes,
Mais rens-moy mon Portrait, ſans te joüer de moy.

Elle luy arrache le Portrait & s'enfuit.

SGANARELLE.

Oüy, tu crois m'échapper, je l'auray malgré toy.

SCENE VII.

LELIE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

ENfin, nous y voicy : mais, Monſieur, ſi je l'oſe,
Je voudrois vous prier de me dire une choſe,

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENE'.

Avez-vous le Diable dans le corps,
Pour ne pas ſuccomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous ſommes à piquer des chiennes de mazettes
De qui le train maudit nous a tant ſecoüez,
Que je m'en ſens pour moy tous les membres roüez;
Sans prejudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire;
Cependant arrivé, vous ſortez bien & beau,
Sans prendre de repos, ny manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empreſſement n'eſt pas digne de blâme,
De l'Hymen de Celie on alarme mon ame;
Tu ſçais que je l'adore, & je veux eſtre inſtruit
Avant tout autre ſoin de ce funeſte bruit.

GROS-RENE'.

Oüy, mais un bon repas vous ſeroit neceſſaire,
Pour s'aller éclaircir, Monſieur, de cette affaire,
Et voſtre cœur, ſans doute, en deviendroit plus fort,
Pour pouvoir reſiſter aux attaques du ſort.
J'en juge par moy-meſme & la moindre diſgrace,
Lors que je ſuis à jeûn, me ſaiſit, me terrace;
Mais quand j'ay bien mangé, mon ame eſt ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout
Croyez-moy, bourrez-vous, & ſans reſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la Fortune,
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez voſtre cœur.

LELIE.

Je ne ſçaurois manger.

GROS-RENE', *à part ce demy vers.*

Si-fait bien moy, je meure:
Vostre disné pourtant seroit prest tout-à-l'heure.

LELIE.

Tais-toy; je te l'ordonne.

GROS-RENE'.

Ah, quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ay de l'inquietude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

Et moy j'ay de la faim, & de l'inquietude,
De voir qu'un sot amour fait toute vostre étude.

LELIE.

Laisse-moy m'informer de l'objet de mes vœux,
Et sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne replique point à ce qu'un Maistre ordonne.

SCENE VIII.

LELIE *seul.*

NOn, non, à trop de peur mon ame s'abandonne,
Le Pere m'a promis, & la fille a fait voir,
Des preuves d'un amour qui soûtient mon espoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE.

NOus l'avons, & je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pẽdart qui cauſe ma vergogne.
Il ne m'eſt point connu.

LELIE *à part.*

Dieux! qu'apperçois-je icy?
Et ſi c'eſt mon Portrait, que dois-je croire auſſi!

SGANARELLE *continuë.*

Ah! pauvre Sganarelle, à quelle deſtinée
Ta reputation eſt-elle condamnée?
Faut....

Appercevant Lelie qui le regarde, il ſe retourne d'un autre coſté.

LELIE *à part.*

Ce gage ne peut pas ſans allarmer ma foy,
Eſtre ſorty des mains qui le tenoient de moy.

SGANARELLE.

Faut-il que deſormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chanſons, & qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le ſcandaleux affront,
Qu'une Femme mal née imprime ſur ton front?

LELIE *à part.*

Me trompay-je?

SGANARELLE.

Ah! Truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait Cocu dans la fleur de mon âge?
Et Femme d'un Mary qui peut paſſer pour beau,

Faut-il qu'un Marmouzet, un maudit Estourneau....

LELIE *à part, & regardant encore son Portrait.*

Je ne m'abuse point, c'est mon Portrait luy-même.

SGANARELLE *luy tourne le dos.*

Cét homme est curieux.

LELIE *à part.*

Ma surprise est extrême,

SGANARELLE.

A qui donc en a-t-il ?

LELIE *à part.*

haut. Je le veux accoster.

Puis-je.... hé! de grace un mot.

SGANARELLE *le fuit encore.*

Que me veut-il compter ?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de sçavoir l'avanture,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?

SGANARELLE *à part, & examinant le Portrait qu'il tient de Lelie.*

D'où luy vient ce desir ? mais je m'avise icy....
Ah! ma foy me voilà de son trouble éclaircy,
Sa surprise à present n'étonne plus mon ame,
C'est mon Homme, ou plûtost c'est celuy de ma Femme.

LELIE.

Retirez-moy de peine, & dites d'où vous vient....

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu mercy, le soucy qui vous tient;
Ce Portrait qui vous fâche est vostre ressemblance,
Il estoit en des mains de vostre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous,

Que les douces ardeurs de la Dame & de vous ?
Je ne ſçay pas ſi j'ay dans ſa galanterie ;
L'honneur d'eſtre connû de voſtre Seigneurie ;
Mais faites-moy celuy de ceſſer deſormais
Un amour qu'un Mary peut trouver fort mauvais ,
Et ſongez que les nœuds du ſacré mariage . . . .

LELIE.

Quoy , celle , dites-vous , qui conſervoit ce gage.

SGANARELLE.

Eſt ma Femme , & je ſuis ſon Mary.

LELIE.

Son Mary ?

SGANARELLE.

Oui ſon Mary , vous dis-je ; & Mary tres-marry,
Vous en ſçavez la cauſe , & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ſes Parens.

SCENE X.

LELIE *ſeul.*

AH ! que viens-je d'entendre ?
On me l'avoit bien dit , & que c'eſtoit de tous
L'Homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah ! quand mille ſermens de ta bouche infidelle
Ne m'auroit pas promis une flâme eternelle ,
Le ſeul mépris d'un choix ſi bas & ſi honteux ,
Devoit bien ſoûtenir l'intereſt de mes feux ,
Ingrate , & quelque bien . . . Mais ce ſenſible outrage
Se

Se meſlant aux travaux d'un aſſez long voyage,
Me donne tout à coup un choc ſi violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE XI.

LELIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME *de Sganarelle ſe tournant vers Lelie.*

MAlgré moy mon perfide.... Helas! quel mal vous preſſe?
Je vous vois preſt, Monſieur, à tomber en foibleſſe.

LELIE.

C'eſt un mal qui m'a pris aſſez ſubitement

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains icy beaucoup l'évanouïſſement;
Entrez dans cette Salle, en attendant qu'il paſſe.

LELIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE, & LE PARENT DE SA FEMME.

LE PARENT.

D'Un Mary ſur ce point j'approuve le ſoucy:
Mais c'eſt prẽdre la chevre un peu bien vîte auſſi;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre-elle,
Ne conclud point, Parent, qu'elle ſoit criminelle;

C'est un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien averer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Sçait-on comme en ses mains ce Portrait est venu;
Et si l'Homme aprés tout luy peut estre connu?
Informez-vous en mieux; & si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

ON ne peut pas mieux dire; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-estre sans raison
Me suis-je en teste mis ces visions cornuës,
Et les sueurs au front m'en sont trop tost venuës.
Par ce Portrait, enfin, dont je suis alarmé,
Mon des-honneur n'est pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins....

SCENE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LELIE. *sur la Porte de Sganarelle, en parlant*

SGANARELLE *poursuit.*

AH! que vois-je? je meure;
Il n'est plus question de Portrait à cette heure,

Voicy ma foy la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle à Lelie.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, & vostre mal,
Si vous sortez si-tost, pourra bien vous reprendre.

LELIE.

Non, non, je vous rends grace autant qu'on puisse
rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez presté.

SGANARELLE *à part.*

La masque encore aprés luy fait civilité.

SCENE XV.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *à part.*

Il m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

LELIE *à part.*

Ah! mon ame s'émeut, & cet objet m'inspire....
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon
sort.
Envions seulement le bonheur de sa flâme.
O trop heureux d'avoir une si belle Femme!

Passant auprés de luy, & le regardant.

SCENE XVI.

SGANARELLE, CELIE, *regardant par sa fenestre aller Lelie.*

SGANARELLE *sans Celie.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus,
Cet étrange propos me rend aussi confus,
Que s'il m'estoit venu des cornes à la teste.
Allez, ce procedé n'est point du tout honneste.

Il se tourne du costé que Lelie s'en vient d'en aller.

CELIE *à part.*

Quoy, Lelie a paru tout-à-l'heure à mes yeux,
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE *poursuit.*

O trop heureux d'avoir une si belle Femme!
Malheureux, bien plûtost, de l'avoir cette infame,
Dont le coupable feu trop bien bien verifié,
Sans respect ny demy nous a cocufié.

CELIE *approche peu à peu de luy, & attend que son transport soit finy pour luy parler.*

Mais je le laisse aller aprés un tel indice,
Et demeure les bras croisez comme un Jocrice,
Ah! je devois du moins luy jetter son chapeau;
Luy ruer quelque pierre, ou crotter son manteau;
Et sur luy hautement pour contenter ma rage,
Faire au Larron d'honneur crier le voisinage.

CELIE.

Celuy qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Helas! ce n'est pas moy qui le connoist, Madame;
C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi vostre ame ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moy pousser des soûpirs à foison.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moy,
De se voir sans chagrin au point où je me voy.
Des Maris malheureux vous voyez le modele,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la reputation.

CELIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce Damoiseau, parlant par reverence,
Me fait Cocu, Madame, avec toute licence ;
Et j'ay sceu par mes yeux averer aujourd'huy,
Le commerce secret de ma Femme & de luy.

CELIE.

Celuy qui maintenant....

SGANARELLE.

Ouy, ouy, me des-honore ;
Il adore ma Femme, & ma Femme l'adore.

CELIE.

Ah j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ay tremblé d'abord en le voyant parestre,
Par un pressentiment de ce qui devoit estre.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la mesme charité,

Et plusieurs qui tantost ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Est il rien de plus noir que ta lâche action ?
Et peut-on luy trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Aprés t'estre souillé de cette perfidie ?
O Ciel ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vray pour moy.

CELIE.

Ah ! traistre, Scelerat ; Ame double & sans foy.

SGANARELLE.

La bonne ame !

CELIE.

Non, non, l'Enfer n'a point de gesne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voila bien parler !

CELIE.

Avoir ainsi traité
Et la mesme innocence, & la mesme bonté !

SGANARELLE. *Il soûpire haut.*

Hay !

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose,
A merité l'affront où ton mépris l'expose ?

SGANARELLE.

Il est vray.

CELIE.

Qui bien loin.... Mais c'est trop, & ce cœur
Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma tres-chere Madame,
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuſe pas juſqu'à te figurer,
Qu'à des plaintes ſans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur pour ſe vanger ſçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE XVII.

SGANARELLE *ſeul.*

QUe le Ciel la preſerve à jamais de danger.
Voyez quelle bonté de vouloir me vanger :
En effet, ſon courroux qu'excite ma diſgrace,
M'enſeigne hautement ce qu'il faut que je faſſe,
Et l'on ne doit jamais ſouffrir ſans dire mot
De ſemblables affronts, à moins qu'eſtre un vray ſot.
Courons donc le chercher ce pendart qui m'affronte ;
Montrons noſtre courage à vanger noſtre honte.
Vous apprendrez, Marouſle, à rire à nos dépens,
Et ſans aucun reſpect faire Cocus les gens.
Doucement, s'il vous plaiſt, cet homme a bien la mine,

Il ſe retourne ayant fait trois ou quatre pas.

D'avoir le ſang bouillant, & l'ame un peu mutine,
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front,
Je hay de tout mon cœur les eſprits coleriques,
Et porte grand amour aux Hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant de peur d'eſtre battu,
Et l'humeur debonnaire eſt ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance.
Ma foy laiſſons le dire autant qu'il luy plaira,
Au Diantre qui pourtant rien du tout en fera :

Quand j'auray fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,
Que par la Ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moy, mon honneur, en ſerez-vous plus gras ?
La Biere eſt un ſéjour par trop melancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique :
Et quant à moy je trouve, ayant tout compaſſé
Qu'il faut mieux eſtre encor Cocu, que trépaſſé.
Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle
Plus tortuë aprés tout, & la taille moins belle ?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'eſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage,
Aux choſes que peut faire une femme volage :
Puis qu'on tient à bon droit tout crime perſonnel,
Que fait là noſtre honneur pour eſtre criminel ?
Des actions d'autruy l'on nous donne le blâme.
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur noſtre dos,
Elles font la ſottiſe, & nous ſommes les Sots :
C'eſt un vilain abus, & les gens de Police
Nous devroient bien regler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidents,
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
Les querelles, procés, faim, ſoif & maladie ;
Troublent-ils pas aſſez le repos de la vie,
Sans s'aller de ſurcroiſt aviſer ſottement,
De ſe faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Mocquons-nous de cela, mépriſons les alarmes,
Et mettons ſous nos pieds les ſoûpirs & les larmes ;
Si ma Femme a failly, qu'elle pleure bien fort.
Mais, pourquoy moy pleurer, puis que je n'ay point tort ?
En tout ce cas ce qui peut m'oſter ma fâcherie,
C'eſt que je ne ſuis pas ſeul de ma Confrairie ?

Voir cajoler ſa Femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'huy par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle.
L'on m'appellera Sot de ne me vanger pas;
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.

Mettant la main ſur ſon eſtomach.

Je me ſens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conſeiller quelque action virile:
Ouy, le courroux me prend, c'eſt trop eſtre poltron,
Je veux reſolument me vanger du Larron;
Déja pour commencer dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma Femme.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE.

CELIE.

OUy, je veux bien ſubir une ſi juſte Loy,
Mon Pere, diſpoſez de mes vœux & de moy;
Faites quand vous voudrez ſigner cet Hymenée,
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée;
Je pretens gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoûmettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voila qui me plaiſt, de parler de la ſorte;
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me tranſporte
Que mes jambes ſur l'heure en cabrioleroient,
Si nous n'eſtions point veus de gens qui s'en riroient.
Approche-toy de moy, vien ça que je t'embraſſe,
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace,

Un Pere quand il veut peut ſa Fille baiſer,
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va ; le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCENE XIX.

CELIE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CELIE.

Et lors que tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien eſtre.

CELIE.

Aprés donc que Lelie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il eſtoit en ces lieux ſans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE XX.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE.

LELIE.

AVant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.

CELIE.

Quoy, me parler encore? avez-vous cette audace?

LELIE.

Il est vray qu'elle est grande, & vostre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma memoire
Avec le digne Epoux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Ouy, traistre, j'y veux vivre, & mon plus grand desir,
Ce seroit que ton cœur en eust du déplaisir.

LELIE.

Qui rend donc contre moy ce courroux legitime?

CELIE.

Quoy, tu fais le surpris, & demandes ton crime?

SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE.

SGANARELLE *entre armé.*

GUerre, guerre mortelle, à ce Larron d'honneur,
Qui ſans miſericorde a ſouillé noſtre honneur.

CELIE *à Lelie.*

Tourne, tourne les yeux ſans me faire répondre.

LELIE.

Ah ! je vois....

CELIE.

Cet objet ſuffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plûtoſt à rougir.

SGANARELLE.

Ma colere à preſent eſt en eſtat d'agir,
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage;
Et ſi je le rencontre on va voir du carnage :
Ouy, j'ay juré ſa mort, rien ne peut m'empeſcher;
Où je le trouveray, je le veux depeſcher,
Au beau milieu du cœur il faut que je luy donne...

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à perſonne.

LELIE.

Pourquoy ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'eſt un habillement

Que j'ay pris pour la pluye.

à part Ah ! quel contentement

J'aurois à le tuer ! prenons-en le courage.

LELIE.

Hay ?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

Se donnant des coups de poing ſur l'eſtomach, & des ſoufflets pour s'exciter.

à part. Ah ! poltron dont j'enrage,

Lâche, vray cœur de poule.

CELIE.

Il t'en doit dire aſſez

Cet objet dont tes yeux nous paroiſſent bleſſez.

LELIE.

Ouy, je connois par-là que vous eſtes coupable

De l'infidelité la plus inexcuſable,

Qui jamais d'un amant puiſſe outrager la foy.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ay-je un peu de cœur ?

CELIE.

Ah ! ceſſe devant moy,

Traiſtre, de ce diſcours l'inſolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle tu vois qu'elle prend ta querelle,

Courage mon enfant, ſois un peu vigoureux :

Là, hardy, tâche à faire un effort genereux,

En le tuant, tandis qu'il tourne le derriere.

LELIE *faiſant deux ou trois pas ſans deſſein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puis qu'un pareil diſcours émeut voſtre colere,

Je dois de voſtre cœur me montrer ſatisfait,

Et l'applaudir icy du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Ouy, ouy, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle a fait bien de défendre mes droits:
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ay raison de m'en plaindre, & si je n'estois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naist cette plainte? & quel chagrin brutal....

SGANARELLE.

Suffit, vous sçavez bien où le bast me fait mal;
Mais vostre conscience & le soin de vostre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma Femme est ma Femme,
Et vouloir à ma barbe en faire vostre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon Chrestien.

LELIE.

Un semblable soupçon est bas & ridicule,
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sçay qu'elle est à vous, & bien loin de brûler....

CELIE.

Ah! qu'icy tu sçais bien, Traistre, dissimuler.

LELIE.

Quoy? me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
Dont son ame ait sujet de se croire offensée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CELIE.

Parle, parle à luy-mesme, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE.

Non, non, vous dites mieux que je ne sçaurois faire,
Et du biais qu'il faut, vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

LA FEMME DE SGANARELLE *à Celie.*

JE ne ſuis, point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux,
Mais je ne ſuis point duppe, & voy ce qui ſe
paſſe:
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace,
Et voſtre ame devroit prendre un meilleur em-
ploy,
Que de ſéduire un cœur qui doit n'eſtre qu'à moy.

CELIE

La declaration eſt aſſez ingenuë.

SGANARELLE *à ſa Femme.*

L'on ne demande pas, Carogne, ta venuë,
Tu la viens quereller lors qu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'oſte ton Galand.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

Se tournant vers Lelie

Tu vois ſi c'eſt menſonge, & j'en ſuis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

M foy je ne ſçay pas
Quand on verra finir ce galimatias:
Depuis aſſez long-temps je tâche à le compren-
dre,
Et ſi plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre,

Je vois bien à la fin que je m'en dois mesler.

Allant se mettre entre Lelie & sa Maistresse.

Répondez-moy par ordre & me laissez parler. *à Lelie.*

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vostre ?

LELIE.

Que l'infidelle a pû me quitter pour un autre ;
Et que quand sur le bruit de son Hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur resistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée ? à qui donc ?

LELIE *montrant Sganarelle.*

A luy.

LA SUIVANTE.

Comment à luy ?

LELIE.

Ouy-da.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit ?

LELIE.

C'est luy-mesme aujourd'huy.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Est-il vray ?

SGANARELLE.

Moy ? j'ay dit que c'estoit ma Femme ?
Que j'estois Marié ?

LELIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantost de mon Portrait je vous ay veu saisi.

SGANARELLE.

Il est vray, le voila.

LELIE.

Vous m'avez dit aussi,

Que

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Estoit liée à vous des nœuds du Mariage.

SGANARELLE *montrant sa Femme.*

Sans doute, & je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans luy découvert son peché.

SA FEMME.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et mesme quand aprés ton injuste courroux,
J'ay fait dans sa foiblesse entrer Monsieur chez nous, *Montrant Lelie.*
Je n'ay pas reconnu les traits de sa peinture.

CELIE

C'est moy qui du Portrait ay causé l'avanture,
Et je l'ay laissé cheoir en cette pâmoison, *à Sganarelle.*
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moy vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'Ellebore.

SGANARELLE

Prendrons-nous tout cecy pour de l'argent comptant,
Mon front l'a sur mon ame eu bien chaude pourtant.

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et doux que soit le mal, je crains d'estre trompée.

SGANARELLE.

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte sans façon le party qu'on propose

SA FEMME.

Soit ; mais gare le bois si j'apprens quelque chose.

CELIE.

à Lelie aprés avoir parlé bas ensemble.

Ah Dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ay fait ?
Je dois de mon courroux apprehender l'effet :
Ouy, vous croyant sans foy, j'ay pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obeïssance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un Hymen que toûjours j'eus lieu de rebuter ;
J'ay promis à mon Pere, & ce qui me desole :...
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

SCENE XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE..

LELIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mesmes feux, & mon ardente amour
Verra comme je croy, la promesse accomplie,
Qui me donna l'espoir de l'Hymen de Celie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mesmes feux, & dont l'ardente amour

Verra que vous croyez la promeſſe accomplie,
Qui vous donne l'eſpoir de l'Hymen de Celie,
Tres-humble Serviteur à voſtre Seigneurie.

LELIE.

Quoy, Monſieur, eſt-ce ainſi qu'on trahit mon eſpoir:

GORGIBUS.

Ouy, Monſieur, c'eſt ainſi que je fais mon devoir,
Ma fille en ſuit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'intereſſe,
Mon Pere, à dégager vers luy voſtre promeſſe.

GORGIBUS.

Eſt-ce répondre en fille à mes commandemens?
Tu te démens bien-toſt de tes bons ſentimens,
Pour Valere tantoſt.... Mais j'apperçois ſon Pere,
Il vient aſſeurément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

GORGIBUS.

Qui vous ameine icy, Seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un ſecret important que j'ay ſçeu ce matin,
Qui rompt abſolument ma parole donnée.
Mon Fils, dont voſtre Fille acceptoit l'Hymenée,
Sous des liens cachez trompans les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Liſe en Epoux;
Et comme des Parens le bien & la naiſſance
M'oſtent tout le pouvoir de caſſer l'Alliance,
Je vous viens....

GORGIBUS.

Briſons-là, ſi ſans voſtre congé,
Valere voſtre Fils ailleurs s'eſt engagé,
Je ne vous puis celer que ma Fille Celie
Dés long-temps par moy-meſme eſt promiſe à Lelie,
Et que riche en vertus ſon retour aujourd'huy
M'empeſche d'agréer un autre Epoux que luy.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaiſt fort.

LELIE

Et cette juſte envie.
D'un bon-heur eternel va couronner ma vie,

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foy.

SGANARELLE.

A-t-on mieux crû jamais estre Cocu que moy?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-cy ressouvenez-vous bien,
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos Amez & Feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de Noſtre Hoſtel, Intendans de nos Provinces, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & à tous nos autres Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre bien Amé PIERRE TRABOÜILLET Marchand Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il auroit cy-devant fait imprimer à grands frais *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, pour Noſtre tres-cher & tres-amé Fils le Dauphin, l'un & l'autre de ces Livres enrichi de beaucoup de figures ; pour leſquels il auroit fait de grandes dépences, tant pour acheter la ceſſion des Privileges, que pour les autres frais qu'il eſt convenu faire pour l'impreſſion deſdits Livres : Mais comme ces Privileges ſont prés d'expirer, & qu'il luy reſte beaucoup d'exemplaires qu'il n'a pû diſtribuer, tant par les contrefaçons que quelques Libraires mal intentionnez de Nôtre Royaume luy ont faites, que par ceux des Païs Etrangers, ce qui luy tourneroit en pure perte, s'il n'y eſtoit pourveu par la continuation de nos Lettres de Privileges qu'il Nous a tres-humblement ſupplié luy vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, en conſideration de la perte qu'il a faite par l'incendie arrivé au College de Montaigu, où ſes Livres furent entierement brûlez, & que Nous avons

eſté informez qu'il n'a point eu, pour ſe dédommager en quelque maniere de ſes pertes, des continuations de Privileges comme ſes autres Confreres qui eſtoient tombez dans le meſme malheur de l'incendie ; & pour d'autres conſiderations à Nous connuës, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir : Sçavoir, *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, & ce pendant le temps de vingt ans conſecutifs, à compter du jour que chacun deſdits Livres ſera achevé d'imprimer en vertu des Preſentes ; iceux vendre & diſtribuer par tout Noſtre Royaume ; & faiſons tres-expreſſes inhibitions & défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de reimprimer ou faire reimprimer, vendre ni debiter leſdits Livres en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, meſme des impreſſions Etrangeres ou autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, ſix mille livres d'amande, applicable moitié à Nous, & moitié audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts : à condition qu'il en ſera mis deux Exemplaires de chacun en noſtre Bibliotheque publique, ou en noſtre Cabinet des Livres en noſtre Chaſteau du Louvre, & en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Commandeur de nos Ordres le Sieur Boucherat, Chancelier de France, comme auſſi qu'ils ſeront reimprimez ſur de beau & bon papier & en beaux caracteres, ſuivant les Reglemens de la Librairie & Imprimerie des années 1618 que ladite reimpreſſion s'en fera dans noſtre Royaume, & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la

Communauté des Marchands Libraires de Paris, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles, pour les causes & considerations susdites, vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens contraires; voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Livres, l'Extrait des Presentes, elles soient tenues pour duement signifiées; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent faire tous exploits, significations, deffenses, saisies & autres actes de justice requis & necessaires; de cē faire luy donnons pouvoir, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 18 jour de Septembre mil six cens quatre-vingt douze: Et de nostre Regne le cinquantiéme Signé, PAR LE ROY en son Conseil GAMART. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. Octobre 1692. Signé, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a associé au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Consul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du present Privilege, le 22. Mars 1697.